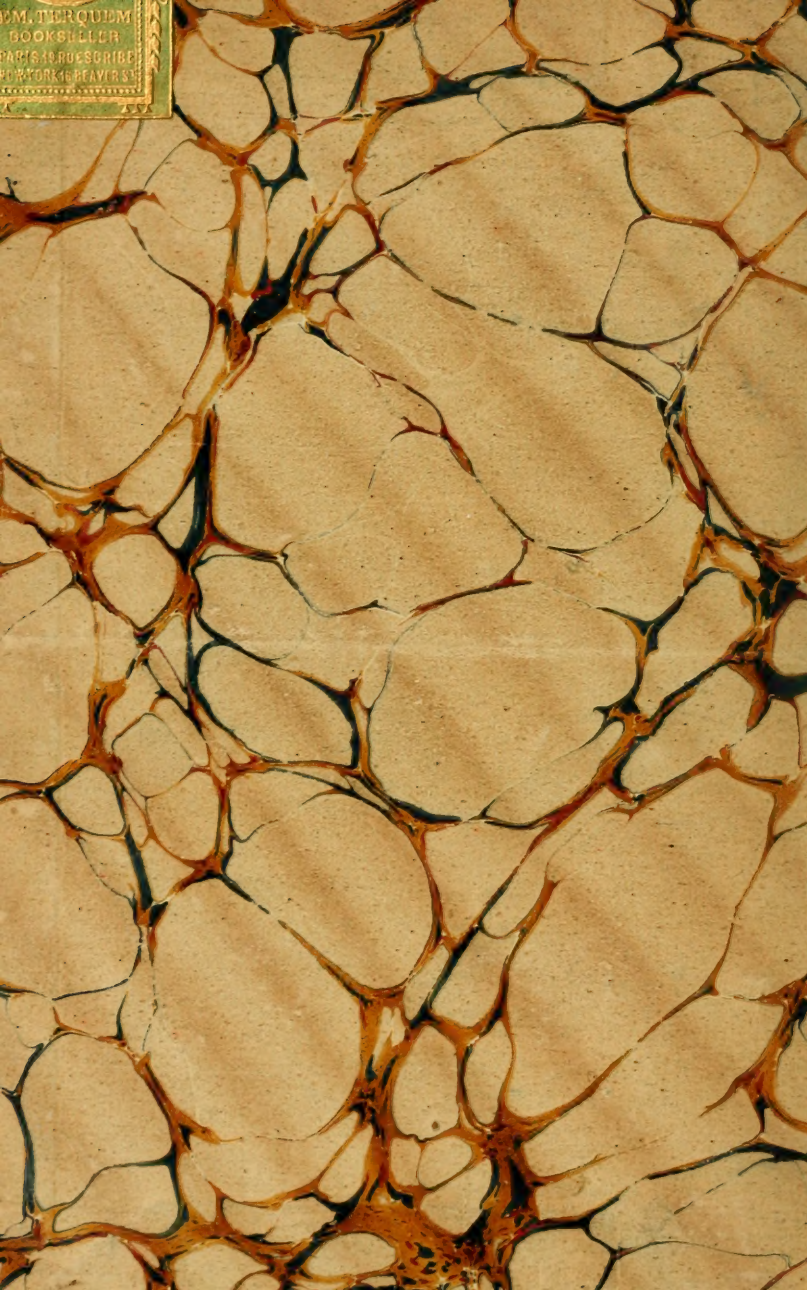
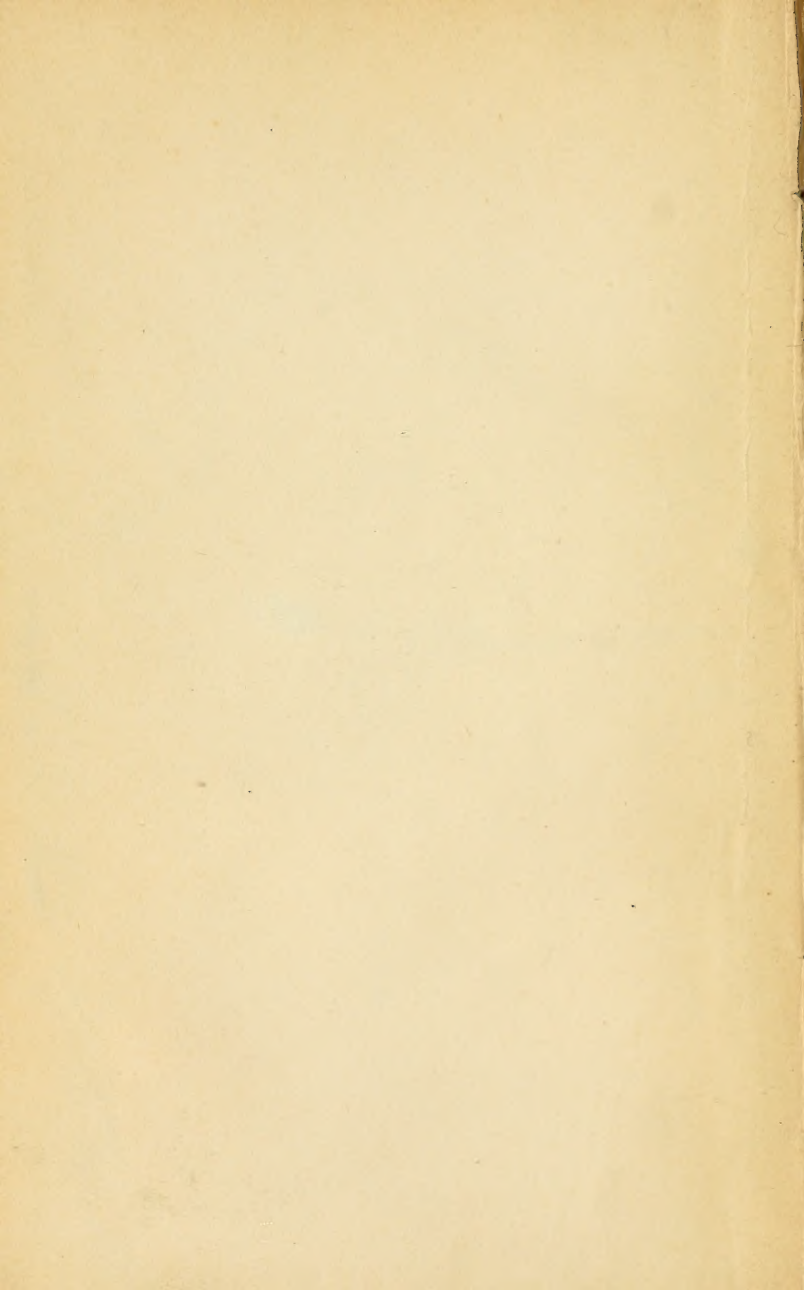


M. TIERQUIM  
BOOKSELLER  
PARIS 10 RUE SCRIBE  
NEW YORK 46 BEAVER ST



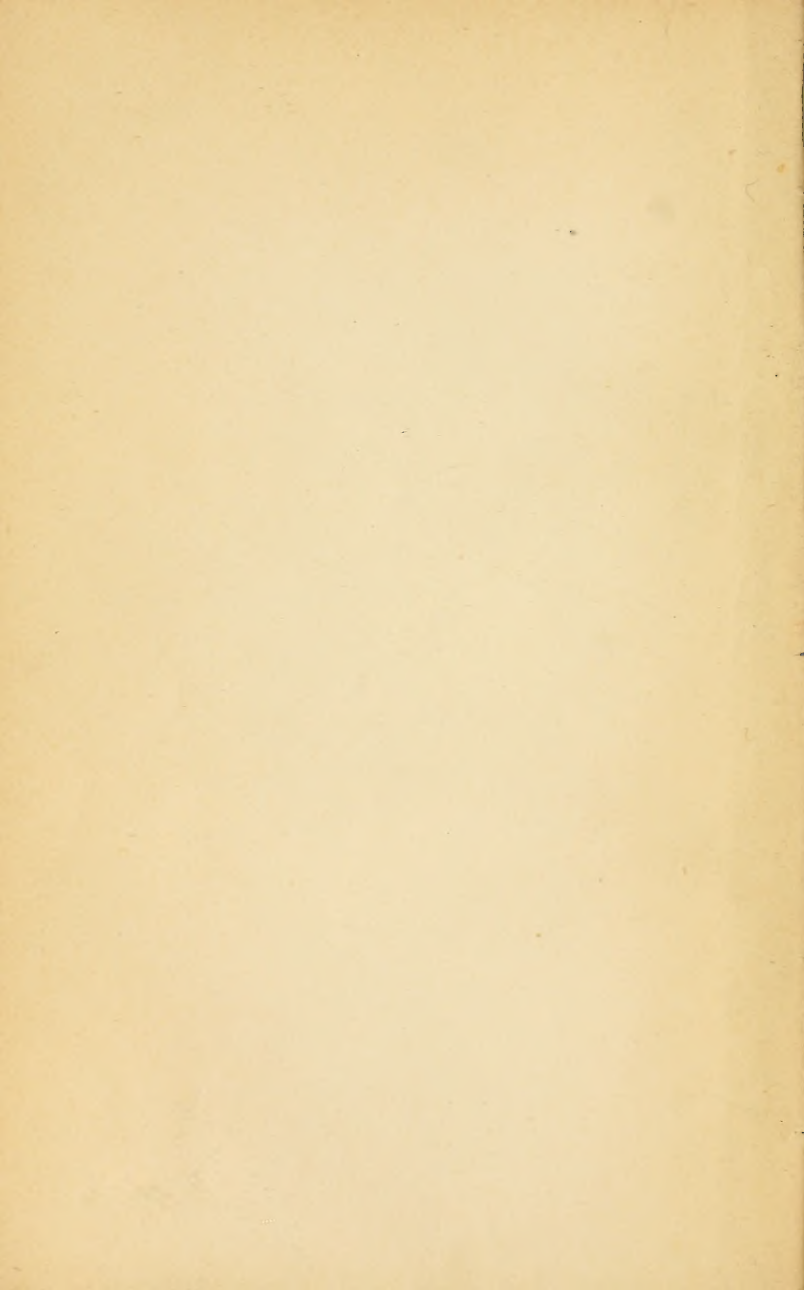












# LA BARRICADE



DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE  
(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

---

**CRITIQUE ET VOYAGES**

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — Études et Portraits, 3 vol. — Outre-Mer, 2 vol. — Sensations d'Italie, 1 vol.

**ROMANS**

Cruelle Énigme, suivi de Profils perdus, 1 vol. — Un Crime d'amour, 1 vol. — André Cornélis, 1 vol. — Mensonges, 1 vol. — Physiologie de l'amour moderne, 1 vol. — Le Disciple, 1 vol. — Un Cœur de femme, 1 vol. — Terre promise, 1 vol. — Cosmopolis, 1 vol. — Une Idylle tragique, 1 vol. — La Duchesse bleue, 1 vol. — Le Fantôme, 1 vol. — L'Étape, 1 vol. — Un Divorce, 1 vol. — L'Émigré, 1 vol.

**NOUVELLES**

L'Irréparable, suivi de : Deuxième amour, Céline Lacoste et Jean Maquenem, 1 vol. — Pastels et Eaux-Fortes, 1 vol. — François Vernantes, 1 vol. — Un Saint, 1 vol. — Recomencements, 1 vol. — Voyageuses, 1 vol. — Complications sentimentales, 1 vol. — Drames de famille, 1 vol. — Un Homme d'affaires, 1 vol. — Monique, 1 vol. — L'Eau profonde, 1 vol. — Les Deux Sœurs, 1 vol. — Les Détours du cœur, 1 vol. — La Dame qui a perdu son peintre, 1 vol.

**POÉSIES**

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Edel, les Aveux, 1 vol.

**THÉÂTRE**

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol.

---

**ŒUVRES COMPLÈTES**

Édition in-8° cavalier. Prix de chaque volume. . . . . 8 francs.

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers.

77250  
PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA  
BARRICADE

CHRONIQUE DE 1910

Quum fortis armatus custodit  
atrium suum, in pace sunt ea  
quæ possidet

S<sup>i</sup> Luc, xi. 21.



PARIS

LIBRAIRIE PLON

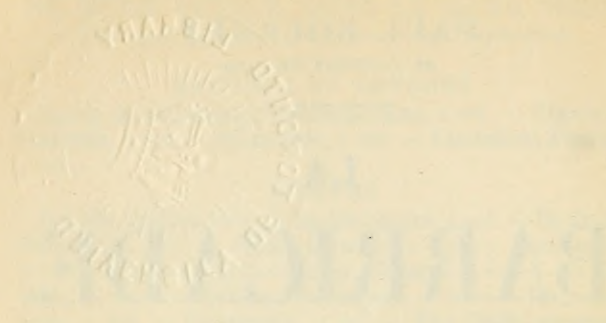
PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

—  
1910

Tous droits réservés

11715-3  
10/7/11



PQ  
2199  
B3  
1910

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.  
Copyright 1910 by Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>.



A

*ALFRED CAPUS*

*La Barricade a été représentée pour la première fois à Paris, au théâtre du Vaudeville et sous la direction de M. Porel, le 7 janvier 1910.*

## PERSONNAGES

---

		MM.
<i>Breschard</i> , grand ébéniste d'art. . . . .		LÉRAND.
<i>Philippe Breschard</i> , son fils . . . . .		LACROIX.
<i>Langouët</i> , contremaitre. . . . .		L. GAUTHIER.
<i>Gaucherond</i> , ouvrier en chambre. . . . .		JOFFRE.
<i>Tardieu</i> , maroquinier-orfèvre. . . . .		LEGUET.
<i>Le Comte de Bonneville</i> , collectionneur.		LARMANDIE.
<i>Derivière</i> , architecte, gendre de Breschard.		C. BAUD.
<i>Thubeuf</i> , délégué du syndicat. . . . .		BARON FILS.
<i>Burle</i> . . . . .	}	FAIVRE.
<i>Garrigue</i> . . . . .		MAX. LÉRY.
<i>Tranchant</i> . . . . .		VERTIN.
<i>Censier</i> . . . . .		KELLER.
<i>Christian</i> . . . . .		CROIX.
<i>Lalance</i> . . . . .		LECOMTE.
<i>Carreau</i> . . . . .		LEVESQUE.
<i>Escartefigue</i> . . . . .		FERRÉ.
<i>Leblanc</i> . . . . .	FRANCK.	
<i>Rondel</i> . . . . .	CHAPINI.	
<i>Henri</i> , apprenti . . . . .	GAUDIN.	
<i>Un Commissaire de police</i> . . . . .	CHANOT.	
<i>François</i> , domestique de Breschard . . . . .	WALTER.	
Grévistes. Agents de police.		
		M <sup>mes</sup>
<i>Louise Mairet</i> , ouvrière . . . . .		YVONNE DE BRAY.
<i>Cécile Tardieu</i> , fille de Tardieu . . . . .		M. CARÈZE.
<i>Aline Derivière</i> , fille de Breschard . . . . .		N. CORMON.
<i>M<sup>me</sup> Gaucherond</i> . . . . .		E. ANDRÉE.





## PRÉFACE

La position d'un écrivain qui discute avec la critique sur « son » roman ou sur « sa » pièce, risque toujours d'être ridicule. C'est rejouer la scène immortelle du *Misanthrope* :

Et moy je vous soutiens que mes vers sont fort bons...

affirme Oronte. A quoi le désagréable mais trop juste Alceste de répondre :

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons,  
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres  
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres...

Oronte ne le trouve pas bon, et le public se moque de lui. Pourquoi? Un humoriste l'a expliqué d'un mot, avec un irréfutable bon sens. « Vous me demandez de vous dire que

vous avez de l'esprit. C'est me donner le droit de vous dire que non et que vous n'êtes qu'une bête. » Je me souviens que Taine exprimait la même idée dans des termes moins brutaux. « Nul œil ne peut se voir soi-même, » répétait-il. Absolument convaincu de cette vérité, la logique voudrait que, publiant aujourd'hui en volume *la Barricade*, je ne misse à cette pièce aucune préface. Ainsi ferais-je si ce drame, lors de sa représentation sur le théâtre du Vaudeville, cet hiver, avait été jugé par la critique du seul point de vue littéraire. Je crois, en effet, que l'auteur est le plus incompetent des lecteurs et des spectateurs de son propre ouvrage. Oui, si l'on m'avait dit simplement : « Vos personnages ne sont pas vivants, votre dialogue est lourd, votre action maladroite, votre style médiocre et votre pièce ennuyeuse, » je n'aurais jamais protesté — du moins tout haut. Mais *la Barricade* n'est pas uniquement une pièce de théâtre, elle est aussi une étude



sociale qui se rattache aux précédents travaux de l'auteur : *le Disciple, l'Étape, Un Divorce, l'Émigré*. C'est une peinture de tout un coin de la vie industrielle du pays, avec cette recherche des causes et cette indication des remèdes que comportent ces monographies quand l'écrivain qui les entreprend appartient à l'école des Bonald et des Le Play. La critique a donc été double et c'était légitime. Elle a porté sur l'œuvre en tant qu'œuvre. Elle a porté sur l'étude sociale en tant qu'étude sociale. A cette occasion, des adversaires et des amis ont cru discerner dans mon œuvre une thèse, une doctrine, des conclusions. Si je ne suis pas compétent pour tout ce qui touche à la qualité d'art de ma pièce, je le suis, me semble-t-il, sur les intentions que j'ai eues en écrivant cette pièce. Je sais si la thèse que l'on m'a prêtée est la mienne ou n'est pas la mienne. Or, elle ne l'est pas. La doctrine que l'on m'a attribuée n'est pas ma doctrine. Les conclusions que l'on a pré-

tendu tirer de mon œuvre ne sont pas mes conclusions. Oronte n'est déraisonnable que parce qu'il dit : « Mes vers sont bons. » Il ne le serait pas si on l'accusait de les avoir écrits contre telle personne, et s'il disait : « Ce n'est pas exact. » Ce sont donc uniquement les interprétations données à *la Barricade* que je voudrais considérer ici, au moment de soumettre mon œuvre à un public qui n'est pas celui de théâtre. On a imprimé un peu partout, au lendemain de la première représentation, que ce drame était un pamphlet contre les ouvriers, une attaque contre toute association corporative, un appel à la répression la plus brutale. Rien de tout cela n'est vrai. Si humble, si restreinte que puisse être l'action d'une étude, telle que celle-ci, cette action existe. L'écrivain est donc en droit d'en revendiquer et d'en limiter à la fois la responsabilité. C'est cet examen de conscience intellectuel que j'ai essayé, pour moi-même en relisant la pièce,

et que je voudrais refaire avec le lecteur. Encore une fois, cet examen n'a rien à voir avec la valeur esthétique de l'œuvre. Je tenterai, et ce sera le premier point, de définir exactement le genre littéraire auquel appartient *la Barricade* et de montrer comment et pourquoi ce genre exclut toutes les conclusions dogmatiques dont j'ai été loué ou blâmé, sans mériter ni ces éloges ni ces blâmes. — J'examinerai ensuite le phénomène social que cette étude met en lumière, à savoir le caractère inévitable de la guerre des classes dans la société présente, ce sera le second point. — Enfin, je dirai ce que j'ai entendu par cette expression : la défense sociale, dont un député conservateur anglais, cité par M. Firmin Baconnier, disait récemment que c'est la tactique la plus dangereuse. Il ajoutait : « Pour combattre le socialisme, il faut aller plus avant que lui dans le soulagement des iniquités sociales. » N'est-ce pas là une

simple confusion de mots? La défense d'une classe ne comporte-t-elle pas une action intelligente qui rend son énergie précieuse et bienfaisante même pour la classe contre laquelle elle se défend? Ce sera le troisième point (1).

## 1

*Une chronique de guerre sociale en 1910* — tel était le sous-titre que j'avais donné à *la Barricade*, sur le manuscrit. Je l'aurais maintenu sur l'affiche, s'il n'y avait quelque pré-

(1) Tandis que je corrigeais les épreuves de cette préface, j'ai appris que Tolstoï venait de critiquer lui aussi *la Barricade* et les doctrines de son auteur. Je n'ai pas cru utile de prendre connaissance de ces critiques. Comment discuter avec un illuminé dont on sait que pour lui la société n'est pas un fait naturel et nécessaire? Le romancier, puissant quoique désordonné, de *Guerre et Paix* semble perdre, quand il aborde cet ordre de questions, toutes ses facultés d'observateur. Il ne note plus que ses émotions et l'on ne discute pas avec des émotions. Tout au plus ont-elles une valeur de document, pour ceux qui étudient l'art de Tolstoï. Pour la sociologie scientifique, elles ne comptent pas.

tention à déroger à ce degré aux usages reçus. Je le rétablis sur le volume. Ce mot de *chronique* dit admirablement ce qu'il veut dire. Il est regrettable qu'il n'ait point passé dans la langue courante de notre Rhétorique. Les maîtres du réalisme sous la Restauration l'affectionnaient particulièrement. *Le Rouge et le Noir, Chronique de 1830*, — ainsi s'appelle même aujourd'hui le chef-d'œuvre de Stendhal, et celui de son élève Mérimée : *Chronique du règne de Charles IX*. Ces deux initiateurs entendaient se rattacher ainsi à la tradition shakespearienne, à cette admirable série d'esquisses historiques qui va du *Roi Jean* au *Roi Henri VIII*, et qui comprend les deux *Henry Quatre*, les trois *Henry VI* et le sublime *Richard III*. La *Chronique*, c'est la chose du temps, c'est l'histoire, mais racontée, mais montrée par son détail quotidien et familier. C'est le constat, dressé sur place, d'un certain coin de mœurs à une certaine date. La Chro-



nique correspond dans l'art littéraire à ces tableaux cliniques auxquels excellait Trousseau, auxquels excelle aujourd'hui M. le professeur Dieulafoy, dans leurs leçons de l'Hôtel-Dieu. C'est une suite de notations, prises à même la vie, mais caractéristiques, — sans cela il ne vaudrait pas la peine de les prendre, — et par conséquent choisies, classées, de manière à donner la physionomie très nette, sinon d'une époque, au moins de tout un groupe de choses et de gens dans une époque, de manière aussi à provoquer la réflexion, mais par la seule force de la réalité.

Provoquer la réflexion... Je voudrais insister sur cette formule. Elle domine tout le débat que je me propose d'instituer devant le lecteur de cette préface et du drame qui la suit. Elle marque nettement que la Chronique, telle que l'ont comprise les Stendhal et les Mérimée, telle que nous la comprenons, nous, après eux, ne relève pas de la *littérature* à

*thèse*. Elle appartient essentiellement au genre de la *littérature à idées*. La distinction est capitale, et quoiqu'elle ait été faite souvent, elle est méconnue de tant de gens qu'il est nécessaire de la souligner à chaque occasion. La littérature à thèse, le nom l'indique, suppose que l'auteur a construit son roman ou sa pièce en vue d'une démonstration à établir. On peut écrire des merveilles dans cette donnée : *le Mariage de Figaro* et *les Misérables* en sont des preuves, empruntées à deux génies très différents. Les intelligences dressées à la discipline scientifique auront toujours contre elle une objection que Flaubert, fils de médecin, a fortement résumée dans la préface des *Dernières Chansons* : « Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle ou telle fable, prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire. Les dénouements ne sont pas des conclusions. D'un cas particulier, il ne faut rien induire de général.

Les gens qui se croient par là progressifs vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on apporte beaucoup de faits avant d'établir une loi. » Tous les reproches adressés de tout temps aux œuvres à thèse sont enveloppés dans ces quelques lignes. L'œuvre à thèse suppose toujours chez l'auteur un parti pris, autant dire le coup de pouce donné à la réalité. Il prêtera le beau rôle au personnage qui représente sa théorie. Il noircira celui qui représente l'opinion contraire. Les événements seront combinés pour rendre plausible la solution qu'il préconise. Figaro aura tout l'esprit qui manque au comte, Jean Valjean toute la vertu qui manque à ses persécuteurs. A aucun moment l'écrivain n'est objectif, pour emprunter au vocabulaire philosophique un terme aujourd'hui vulgarisé. Il en résulte que son œuvre, si remarquable soit-elle, donne une impression de factice et d'arbitraire. Elle n'a pas cette bilatéralité de la vie, cette suprême

impartialité de la nature qui rend indiscutables les créations complètement réussies. Une vertu en est absente : cette modestie, cette patiente soumission devant le fait, la plus belle attitude que puisse prendre une intelligence. La littérature à idées peut l'avoir, elle, cette soumission. Elle est simplement une recherche. Elle ne se propose pas de démontrer, mais de montrer, et à ce propos, de suggérer. « Voici un jeune plébéien français de ce temps », nous dit le Stendhal de *Rouge et Noir*. « C'est ainsi qu'il pense, ainsi qu'il agit. Telles sont les influences qu'il subit, tels sont les milieux qu'il traverse. » Et il choisit ces influences parmi les plus probables, étant donné son personnage. Quand il vous a tracé ce portrait, il le regarde avec plus d'attention encore. Il croit démêler une cause générale à ces effets particuliers, et il la précise. Le cas de Julien Sorel nous apparaît, grâce à son commentaire, comme un incident de transfert de classe. C'est un très

petit épisode du vaste mouvement de la Révolution, que l'aventure qui fait de ce fils de paysan un officier tout près de devenir le gendre d'un grand seigneur. Un simple lieutenant d'artillerie est bien devenu César. Remarquons-le, Stendhal ne prétend pas nous obliger à tirer de sa chronique cette conclusion. Il nous la suggère à titre d'hypothèse explicative. Elle serait fausse, que la Chronique, elle, serait vraie, parce qu'elle a été composée d'après nature, parce que chaque caractère y est étudié en lui-même et pour lui-même, parce que l'auteur s'est considéré, d'après sa propre métaphore, comme un miroir qui se promène le long de la route. Et quelle est la première qualité d'un miroir? De ne pas déformer la réalité qu'il reflète. Nous sommes ici en plein courant de cette méthode scientifique préconisée par Flaubert. Nous avons devant nous des faits et nous essayons d'en dégager des lois, ou mieux des hypothèses de lois. Nous disons le *tout se*



*passé comme si...* des savants. Elle a tant de grandeur, dans son humilité, cette rédaction que les Biot, les Pasteur, les Claude Bernard, tous les sagaces investigateurs des mystères de la vie, ont employée. Pourquoi faut-il qu'elle soit admirée de tous quand il s'agit de l'observation physique, et si aisément négligée aussitôt qu'il s'agit des phénomènes moraux ou sociaux?

Je reviens à *la Barricade*, en m'excusant de nouveau de rattacher à de si hautes théories et à de si grands noms cet essai dramatique d'un débutant. Car enfin c'est vraiment ma première pièce puisque c'est la seule qui ne soit pas tirée d'un roman. Peut-être la naïveté avec laquelle je l'ai composée explique-t-elle le malentendu que je tente aujourd'hui de dissiper. J'eusse dû évidemment introduire un personnage chargé, comme le voulait Musset, de dire sous une forme quelconque :

Le public est prié de ne pas s'y méprendre.

Telle quelle, il me semble pourtant que ce caractère de « Chronique sans thèse » est bien reconnaissable d'un bout à l'autre de ces quatre actes. J'en marque les lignes générales. C'est l'histoire d'un conflit entre un patron et ses ouvriers. J'ai choisi comme milieu le monde des ébénistes d'art, tout simplement par souci de l'exactitude. Un jour que je visitais une boutique du faubourg Saint-Antoine, le maître du logis se mit à me parler d'une grève qu'il venait de traverser. Je retrouve dans mes notes le discours qu'il me tint, transcrit presque textuellement : « Tous mes ouvriers m'abandonnent, monsieur. J'avais une commande à livrer. J'étais très ennuyé. Un Hollandais, que j'avais dans mon atelier depuis deux ans, vient me trouver : « Moi, je ne suis pas de leur « syndicat, patron, » me dit-il, « je veux bien « continuer à travailler pour vous. Seulement il « faut que ce soit en cachette. » J'accepte. Nous louons un local. On y porte les bois la nuit.

Mon Hollandais commence sa besogne. Les grévistes se doutent de la chose. Ils filent la voiture qui portait les bois. Mon Hollandais, un jour, est abordé dans la rue par des camarades qui lui disent : « Viens donc prendre un verre. » Il y va. Nos gens lui disent : « Entrez donc « dans l'arrière-salle, on sera mieux pour « causer. » Ils n'y sont pas plus tôt qu'ils tirent des armes : « Tu fais le *bouleau* (1) du « patron, lui disent-ils, nous le savons. Tu vas « signer ce papier, » — c'était une adhésion à la grève, — « ou l'on te fait ton affaire. » Il signe et vient me raconter cela. Impossible de continuer son travail. Je le réconforte de mon mieux, en lui promettant que je n'oublierai pas le service qu'il avait voulu me rendre. Hé bien, monsieur, quand la grève fut finie et que j'ai voulu le reprendre, mes ouvriers sont venus me trouver : « Si le Hollandais rentre ici, nous

(1) *Bouleau* en argot d'ébénisterie veut dire : travail.

« ne rentrons pas. » Il a fallu que je me prive de ses services. J'en ai été quitte pour lui avancer un peu d'argent. Il s'est établi à son compte, et alors ils l'ont laissé tranquille... » *La Barricade* est sortie de cette anecdote et de cette autre, racontée par le même ébéniste d'art. Je transcris encore ma note : « Vu P\*\*\*. (Ici le nom.) Il me parle de l'héroïsme simple dont sont capables certains hommes du peuple : Ainsi, monsieur, chez un de mes confrères, un vieil ouvrier avait refusé de se mettre en grève... Ses camarades envahissent l'atelier et lui disent : « Père un tel, tu vas quitter le « travail. » Le vieil ouvrier les regarde. Il sort un revolver de sa poche, tire une balle dans le plancher. « Vous voyez, » leur répond-il, « il « est chargé. Il y a encore quatre balles. Les « quatre premiers qui touchent à ça, à mon tra- « vail, » — et il montrait ses bois — « les ont « dans la peau. » Il avait l'air si décidé que les autres se sont retirés... » On reconnaîtra les

épisodes qui, fondus ensemble, et conservés intacts, ont fourni la matière dramatique de mon œuvre. Je peux donc dire que je me suis strictement conformé à cette règle de la *Chronique* que je marquais tout à l'heure : la subordination au fait. Je m'y suis conformé encore et non moins strictement dans tous les détails du tableau. Pas un que je n'aie essayé de vérifier d'après nature. Je donnerai pour exemple la scène du second acte où se fait la déclaration de grève. Toutes les réponses des ouvriers ont été réellement prononcées dans des circonstances identiques. Je me les suis fait dicter par un commerçant à qui elles avaient été adressées, et je les ai reproduites en me contentant de les adapter au mouvement général de la pièce. Il y a un moment où le patron Breschard raconte sa visite au commissaire de police. « Je vais te dire sa réponse textuelle. Empoignez une barre de fer, monsieur Breschard, et descendez-la sur la gueule au premier qui viendra

vous embêter chez vous. » Cette réponse a été faite textuellement par un commissaire que je pourrais nommer à un industriel que je pourrais nommer aussi. Ce n'est pas le mot « embêter » qui figurait dans le texte de ce magistrat nouveau jeu.

Un fait-divers d'aujourd'hui transcrit tel quel, voilà pour la fabulation de l'œuvre. Elle n'a pas plus de tendances qu'un procès-verbal. Elle n'en a pas davantage dans le dessin des caractères. Je rappelais tout à l'heure que j'ai été accusé d'avoir diffamé les ouvriers et embelli complaisamment les patrons. Ce reproche ne tient pas debout. Il suffit de passer en revue les principaux personnages. En quoi Breschard, le grand ébéniste d'art, est-il idéalisé? Il est honnête et droit en affaires, c'est vrai. Pourquoi lui aurais-je prêté une moralité inférieure à la moyenne de sa classe? A côté de ses qualités ne lui ai-je pas donné une faiblesse qui constitue, dans sa position, une très grave faute



et personnelle et professionnelle? Il a près de cinquante ans et il prend pour maîtresse une ouvrière de vingt. Il la met à la tête de son atelier de brodeuses, au risque de compromettre son autorité de patron, et quand il a une fille et un fils envers lesquels, étant veuf, son devoir paternel est double. Cela n'empêche pas qu'un grand nombre de critiques aient tranquillement écrit que je donnais toutes les vertus aux bourgeois et tous les vices aux prolétaires. Or, la figure d'homme la plus sympathique de ce drame est celle d'un ouvrier : Gaucherond. La figure de femme la plus délicate est celle d'une ouvrière : Louise Mairet, qui s'est laissé séduire par Breschard, mais elle refuse de l'épouser après avoir refusé d'être entretenue par lui, parce qu'elle a le culte, la religion de sa classe, comme d'ailleurs tous les malheureux que les meneurs entraînent à la grève et qui n'ont qu'un mot à la bouche, comme ils n'ont qu'un sentiment

dans le cœur : être utile aux camarades. Ai-je davantage calomnié les meneurs? Certes, je n'ai pas embelli la figure de Thubeuf, le gréviculteur. Y a-t-il un de ses traits qui ne soit emprunté à l'observation la plus aisément vérifiable, depuis l'insolence gouailleuse de ses propos en face des patrons jusqu'à sa prudente dérobade à l'heure du danger? Et n'ai-je pas dressé en regard la silhouette passionnée de Langouët, le meneur convaincu? La sincérité de celui-là en fait une espèce de héros, dangereux, redoutable, que l'on peut haïr, que l'on ne peut pas mépriser. S'il exécute des actions très répréhensibles, ainsi le sabotage d'un meuble de prix au premier acte, ce n'est jamais pour un motif bas. Écoutez-le relever les discours de ses camarades : « Vous serez donc toujours de grands gosses. Dans le sabotage, toi, Garrigue, tu ne vois que de la casse. Toi, Burle, que de la rigolade. » Et quand Burle l'interroge : « Qu'est-ce que tu y vois alors,

toi?» — « De la guerre, » répond Langouët; et, des soldats qui font la guerre, il a toutes les vertus : — la foi au drapeau d'abord : « Être solidaires, c'est souffrir ensemble, pour que notre clan tout entier triomphe un jour. Ceux qui ne pensent pas ainsi ne sont pas sous notre drapeau. Et alors tant pis !... » — le courage ensuite et l'esprit de sacrifice. Lorsque au troisième acte, il a surpris à la tête des grévistes la petite équipe des « jaunes » en train de travailler pour le patron, que tous les meubles ont été cassés, et qu'après avoir conseillé aux autres d'y mettre le feu, Thubeuf s'éclipse, écoutez Langouët encore haranguer ses compagnons déconcertés : « En allant rendre compte au syndicat, Thubeuf fait son devoir. Moi, je vais faire le mien. Car j'ai eu l'idée comme lui. Il n'y a pas besoin de se mettre à trente-six, quand un seul suffit. Nous sommes en guerre, et, à la guerre, on ne gaspille pas les hommes. Je vous comprends, vous qui

avez femme et enfants, vous ne pouvez pas. Mais moi qui n'ai que ma peau, c'est moi qui ficheraï le feu ici, moi seul... Donnez-moi le bidon d'essence!... » Le geste est terrible. Il est criminel. Il n'est pas bas. Il y a de l'héroïsme, jè le répète, dans l'égarement de ce dévoué qui dit aussi : « Je n'ai besoin de personne. Ce dont j'ai besoin, et pas moi, la Cause, c'est que vous ne flanchiez pas maintenant... » Il y a du pathétique dans le soin avec lequel il écarte ces pères de famille qui pourraient être compromis dans cette sinistre échauffourée : « Allez-vous-en et rentrez chacun chez vous, pour avoir un *alibi* et vous garder à carreau, s'il y a du gauche. » Il y a du pathétique de nouveau, dans le mouvement de cœur qui le pousse à sauver Gaucherond dont il a été l'apprenti : « Sauve-toi, Gaucherond. Sauve-toi. C'est ton apprenti qui te parle, c'est ton gosse... » Il reste qu'au dernier acte je l'ai montré à demi ivre. Mais une étude sur le

monde ouvrier où cette affreuse plaie de l'alcoolisme ne serait pas signalée, que vaudrait-elle comme vérité ? Langouët s'enivrant, c'est la preuve qu'il n'est pas plus un surhomme que son patron Breschard. La tentation de celui-ci est la galanterie. La tentation de celui-là est l'apéritif. Une peinture impartiale du conflit des classes devait indiquer l'une et l'autre, et j'ai le droit d'affirmer que la peinture tracée dans *la Barricade* a cette qualité, à défaut d'autres, d'être impartiale comme une observation de laboratoire. J'attends que l'on me prouve ou son injustice ou son insuffisance de documentation. De son équité, je suis sûr, ayant la conscience de l'avoir composée *sine ira et studio*, sans colère et sans aveuglement. De ses documents aussi, car je les ai recueillis à même la vie, et ils ont été contrôlés par des gens ayant passé trente ans de leur existence parmi les ouvriers que j'ai mis en scène.



## II

J'ai dit qu'une chronique sociale du type de *la Barricade* relevait de la littérature à idées. Le rôle d'enregistreur indifférent n'est pas possible à un esprit qui pense, à une sensibilité qui s'émeut, quand il s'agit de ces terribles guerres intestines où il semble parfois que tout l'avenir de la Patrie et de la civilisation est en jeu. Pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, le chroniqueur de ces lamentables incidents peut bien forcer son intelligence à refléter comme un miroir fidèle les gestes qui lui font le plus horreur, mais c'est un miroir frémissant. Ce n'est pas le lieu de faire la confession des pensées qui m'assiégeaient tandis que je recueillais les notes nécessaires à l'anatomie de ma pièce, mais qu'elles ont été parfois douloureuses ! Il y a dans ce livre,

magnifique de sagacité courageuse, qui a sauvé l'Angleterre en 1790, les *Réflexions sur la Révolution française*, par Burke, un cri passionné où je retrouve, exprimée, toute cette douleur : « Je ne peux pas, » dit Burke, « je ne peux pas supporter l'idée de la destruction, d'un seul vide dans la société, d'une seule ruine sur la surface de la terre. » Pendant que je préparais *la Barricade*, je la voyais fonctionner devant moi, infatigablement, follement, la machine à faire des ruines, ce furieux esprit de nouveauté qui soulève des milliers et des milliers d'énergies humaines contre l'antique et fragile abri de la société, œuvre des siècles. Le patron dont les récits m'avaient donné la première idée de ce drame continuait à m'aider de ses indications. Il me conduisait dans des ateliers du faubourg, dans des intérieurs de « malades ». — C'est le terme d'argot professionnel par lequel on désigne l'ouvrier qui travaille en chambre, et qui *fignole* son

ouvrage avec une complaisance jamais satisfaite. L'espèce existe encore. — Je regardais ces visages penchés sur la besogne et qui se relevaient pour considérer le visiteur. Je cherchais à deviner leur énigme, si souvent haineuse. Mon compagnon me commentait les décors où nous nous promenions par des souvenirs empruntés à sa dure existence, dont je comprenais qu'elle s'était passée à se battre contre ces ouvriers qu'il aimait pourtant, dont il connaissait les qualités profondes, mais il connaissait aussi leur irréconciliable hostilité : « Individuellement, » me disait-il, « je les ai toujours trouvés si gentils. Réunis, je suis l'ennemi. » Ces vues directes se prolongeaient, s'éclairaient par mes lectures. Tel journal révolutionnaire, dont les basses déclamations m'avaient jusqu'alors écoeuré, m'intéressait maintenant à la passion. Je me figurais la rencontre de cette grossière éloquence et de ces intelligences professionnelles, aussi désarmées

dans l'abstrait qu'elles sont bien outillées dans leur spécialité, et une première idée se dégagait de cet amas de faits. C'est aussi celle qui me paraît se dégager du drame où j'ai tenté de les résumer.

Cette idée est d'un ordre très humble, très terre à terre, comme la plupart des conclusions auxquelles aboutit l'observateur qui s'efforce de ne pas dépasser les données de son expérience. Mais la plus humble vérité a son prix, quand elle est la vérité. Qui ne se rappelle la préface mise par Taine à *la Conquête jacobine*? « Jusqu'à présent, » dit-il, « je n'ai guère trouvé qu'un principe, si simple qu'il semblera puéril et que j'ose à peine l'indiquer. » Et il l'énonce : « Une société humaine, surtout une société moderne, est une chose vaste et compliquée. » Qu'elle semble simple, en effet, cette ligne! Tout le mouvement de réaction contre l'erreur de 89 est pourtant sorti de là. La réflexion à laquelle aboutit *la*

*Barricade* n'a certes pas cette portée, mais elle est aussi simple. Le titre l'exprime tout entière. Je l'ai emprunté, ce titre, à un propos tenu par un de nos hommes d'État, celui dont M. Charles Maurras a tracé un portrait si vigoureux dans l'introduction de son bel essai sur la démocratie religieuse : *le Dilemme de Marc Sangnier*, M. Georges Clemenceau. « Jamais barbare aussi complet », écrit Maurras, « ni destructeur aussi résolu. C'est bien la race des peuples grossiers décrite dans le conte de Fénelon et dont tout le vocabulaire se réduisait au terme *non*. Un *non* perpétuel, asséné sur le vrai comme sur le réel, impartial coup de marteau frappé sur d'humbles ustensiles domestiques comme sur les vases sacrés. » Mais ce destructeur est tout de même un bourgeois. Un jour est venu où il a été contraint, par l'invincible nécessité, de répondre à d'autres destructeurs, qui n'étaient pas, eux, des bourgeois : « Vous êtes d'un côté de la barricade, je suis de l'autre. »

Qu'a-t-il reconnu, ce jour-là, sinon que la guerre des classes, dans la société contemporaine, n'est pas un fait accidentel? C'est un fait essentiel, constitutionnel, si intimement mêlé à l'existence de cette société, qu'il faudrait pour le modifier, la modifier, elle, tout entière. Telle est l'idée, douloureuse, accablante, odieuse, qualifiez-la comme vous voudrez, mais vraie, que l'étude des conflits entre ouvriers et patrons impose à l'observateur : il y a, dans la société actuelle, une barricade dressée et dont personne n'est responsable, ni les bourgeois, ni les ouvriers. Elle s'impose aux uns comme aux autres. Tôt ou tard, ils devront tous prononcer le mot de M. Clemenceau, et se ranger de l'un ou de l'autre côté. Les politiciens les plus souples, M. Jaurès, M. Briand, dépenseront, à esquiver ce mot de guerre, des trésors d'ingéniosité. On le prononcera pour eux, on le prononce déjà. Qui? Les assaillants qui sont du côté où eux ne



sont pas, où ils ne peuvent pas être. Ils auront beau faire, ils sont de leur classe, comme M. Clemenceau, et cette classe les reprendra, quoi qu'ils pensent, quoi qu'ils veuillent, et, en dépit de leurs idéologies, elle les jettera contre la classe adverse. Mais quel trait la marque, cette distinction des classes, à une époque dont la maîtresse tendance est le nivellement, l'égalisation? Il est bien simple encore, ce trait, mais d'autant plus irréductible qu'il est plus simple. On a bien pu supprimer toutes les distinctions entre les classes, leur donner l'absurde égalité des droits politiques, leur imposer l'illogique égalité du service militaire, proclamer l'accession possible de tous les citoyens à toutes les places. Il y a une chose que l'on n'a pas pu, que l'on ne pourra jamais faire, c'est qu'il n'y ait pas des hommes qui travaillent de leurs bras et des hommes qui ne travaillent point de leurs bras, et le phénomène le plus caractéristique de la période que nous traver-

sons, c'est que les hommes qui travaillent de leurs bras sont en état de guerre constant contre ceux qui ne travaillent pas de leurs bras. Il y a, certes, d'autres nuances que celle-là dans la distinction des classes sociales. Encore aujourd'hui, il subsiste une aristocratie de naissance avec ses traditions, si affaiblies soient-elles, — une aristocratie d'argent avec les privilèges de ses héritages, si mouvante que soit devenue la richesse, — une grande et une petite bourgeoisie, — des professions libérales et des carrières de fonctionnaires. Toutes ces distinctions sont superficielles en regard de l'autre, de cette répartition des citoyens d'un même pays en deux groupes : les travailleurs manuels et les autres. Qu'à l'heure présente le premier de ces deux groupes, celui des travailleurs manuels, n'accepte plus le pacte social, qu'il soit en train de s'organiser en armée contre la classe qu'il considère comme injustement privilégiée, la moindre observation suffit

à le constater. Jusqu'à quel degré cette guerre entre les classes sera-t-elle poussée? C'est le point où les observateurs diffèrent. Beaucoup sont persuadés qu'elle tient à des causes passagères et qui peuvent être annulées. Je suis d'une opinion opposée. Cette guerre, j'y insiste, me paraît sortie du plus profond de la société présente. Cette conviction est partout avouée, dans *la Barricade*, avec trop de netteté pour que les critiques aient pu s'y méprendre. Seulement ils se sont mépris sur ce point : là où ma pensée fait une constatation, ils ont voulu voir un encouragement, un appel, là où j'établissais un simple diagnostic. J'ai pu lire par exemple dans *la Semaine religieuse* d'un des plus grands diocèses du Nord que j'avais commis, comme citoyen et comme chrétien, une mauvaise action en poussant à la lutte entre employeurs et employés. C'est à peu près comme si on reprochait à un médecin de se faire le complice du bacille d'Eberth, parce

qu'il en constate la présence et dénonce une fièvre typhoïde dans l'organisme envahi. La question n'est pas de savoir si la santé est préférable à cette infection, mais si le bacille existe et si sa présence rend possibles, si elle rend probables les complications les plus dangereuses. Pareillement, la question n'est pas de savoir si la paix sociale est préférable à la guerre des classes, si cette guerre est abominable et odieuse, mais si elle existe. Or elle existe, et la multiplicité sans cesse renaissante de ses épisodes prouve qu'il s'agit là d'un phénomène non pas passager et local, mais durable, mais profond, mais nécessaire, étant données certaines causes, et qu'il faut virilement accepter comme tel. C'est cette acceptation qui m'a été le plus vivement reprochée et par des écrivains qui servent les mêmes causes que moi. Les royalistes m'ont rappelé les doctrines corporatives qui sont aujourd'hui celles de Mgr le duc d'Orléans, après avoir été

celles du comte de Paris et du comte de Chambord. N'ont-elles pas précisément pour but de substituer à la lutte des classes leur organisation? Les catholiques, eux, m'ont rappelé tout simplement l'Évangile. Ils auraient voulu, comme l'a dit éloquemment M. Baragnon, le *Lundiste de l'Univers*, que je dresse « la croix sur la barricade ». Ils ont parlé de ce qui devrait être. J'ai eu, moi, une autre ambition, celle de parler de ce qui est.

Les reproches de ces écrivains amis ne m'ont donc pas ému. J'ai trop eu, en les lisant, l'évidence que nous étions, eux et moi, à deux points de vue trop différents. Ils ne m'ont pas étonné. Je sais, depuis longtemps, que cette notion de *nécessité* est la plus malaisée à faire admettre, lorsqu'il s'agit des phénomènes sociaux, et que ces phénomènes sociaux sont exécrables. On dit : si telle vertu était pratiquée, si telle institution fonctionnait, le mal que vous constatez disparaîtrait, et l'on

ne se rend pas compte que ce mal existe, précisément parce que la pratique de cette vertu est rendue impossible, le fonctionnement de cette institution inapplicable par une série de circonstances infiniment complexes. Ce sont ces circonstances qu'il faudrait changer. On dit, et je me range entièrement à cet avis : « Supposez des patrons chrétiens vis-à-vis d'ouvriers chrétiens, et vous n'aurez plus de guerres de classes. » On ne se rend pas compte que la déchristianisation des ouvriers et des patrons tient à toute l'histoire de la France depuis la déviation de 1789. C'est tout le régime qu'il faudrait reprendre pour réintroduire dans ces esprits cet élément religieux, l'antidote assuré de la guerre sociale. On dit, et je n'y contredis pas non plus, que l'effort du syndicalisme représente un obscur retour vers les corporations, et c'est trop vrai que la brutale suppression de l'abri corporatif est à la racine de la maladie dont souffre un prolétariat à la fois



adulé et sacrifié. Mais j'ouvre les journaux, tenez, un de ceux qui sont en vente au moment même où j'écris ces lignes et j'y lis, aux dernières nouvelles, sous la rubrique *Inqualifiable agression*, le récit suivant : « Le chauffeur Charles D., de l'usine à gaz de Vaugirard, faisait une active propagande auprès de ses camarades qu'il voulait faire adhérer au syndicat dissident des travailleurs du gaz, dont il est le secrétaire. Un des plus réfractaires à ses propositions était le chauffeur Armand F. qui voulait garder sa liberté et le disait chaque fois sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Hier, la discussion reprit quand même, mais bientôt elle dégénéra en dispute violente. Tout à coup, Charles D., exaspéré de l'entêtement de son camarade, saisit une pelle qui était déposée près de lui et lui en asséna un formidable coup sur la tête. La victime s'abattit lourdement, le visage ensanglanté. On s'empessa à son secours. Le coup avait été si violent qu'un morceau de la

pelle, en se brisant, avait pénétré profondément dans le crâne d'Armand F. On dut le transporter en toute hâte à l'hôpital Necker. Son état est désespéré. » Des incidents de cet ordre, nous en rencontrons des centaines, tout le long de l'année, dans les comptes rendus des conflits du travail. C'est la preuve que la tendance à l'organisation professionnelle s'accompagne chez les militants, comme ils disent, d'un autre esprit qui est l'esprit de guerre. Quand un des plus nobles et des plus sincères écrivains de ce temps, M. Deherme, le directeur de la *Coopération des idées*, nous affirme que « l'ouvrier souffre surtout d'être dans le désordre, sans force pour ordonner, sans lien qui le rattache à ce qui dure », il met le doigt sur une des plaies dont cette rancœur et cette haine du prolétaire sont comme la source. Il n'ajoute pas que ce désordre est inhérent à un état de choses dont nous ne concevons guère les transformations. Le sentiment de guerre agressive

qui soulève les travailleurs manuels n'a pas pour cause les abus d'autorité des patrons. Il y a des employeurs, indulgents et justes, contre lesquels la férocité des grèves s'est déchaînée aussi implacable que contre les pires. Il n'a pas pour cause l'insuffisance des salaires. Les industries les mieux rétribuées sont celles où souffle le plus furieux esprit de révolution. Il n'a pas pour cause, comme la Jacquerie, dans la France de 1358, ou comme l'insurrection de Spartacus dans la Rome de 73 avant Jésus-Christ, l'évidence de la caste fermée, du mur de fer dressé devant l'énergie du paria et qu'il ne peut escalader. Les classes aujourd'hui ne sont plus séparées par des cloisons étanches, elles sont à écluses, si l'on peut dire. L'homme qui travaille de ses bras peut devenir le capitaliste qui fait travailler. Les ouvriers trouvent-ils dans cette perspective une leçon de patience et d'acceptation? Il semble bien que ce soit le contraire et qu'ils gardent leur aversion la plus

déterminée pour les transfuges entrés dans la classe bourgeoise. Le fils de ses œuvres, devenu l'employeur, devient aussi l'ennemi, et au même titre que celui qui s'est simplement donné la peine de naître. Quand on passe en revue les mobiles divers auxquels on a tour à tour attribué la guerre des classes, on est amené à les écarter, et l'on discerne que ce désordre si justement signalé par M. Deherme est dans l'ouvrier moderne lui-même, dans ce caractère nouveau, qu'il est le premier à reconnaître, quand il s'appelle un *conscient*.

Cette appellation a fait une singulière fortune dans le monde des syndicalistes. Ils l'emploient sans cesse, avec un instinct étrangement perspicace. Ils ne lui donnent pas un sens restreint de moralité. Ils le prennent, ce terme de *conscience*, eux qui ne sont pas au courant des subtilités de la psychologie, dans son véritable sens, qui est un sens psychologique. Ce faisant, ils nous apportent le témoignage le plus

exact sur le déséquilibre dont souffre la société contemporaine et dont la guerre inexpiable des classes n'est qu'un symptôme. La science de l'esprit nous apprend que les meilleures portions de notre être, les plus précieuses, les plus fécondes sont les portions inconscientes, les idées que nous avons héritées avec notre sang, les habitudes que nous avons reçues de nos aînés sans les comprendre, les traditions qu'ils nous ont léguées, à notre insu, par nos croyances et par nos mœurs, par nos préjugés même, ces préjugés admirablement définis : « une raison qui s'ignore ». Or, il est arrivé que tout l'effort de la civilisation depuis cent vingt ans travaille précisément au rebours de cette vérité d'expérience. C'est un axiome pour nos démocrates que le jugement individuel est la pièce maîtresse de notre intelligence, et ils s'appliquent à l'éveiller chez tous, riches ou pauvres, travailleurs manuels ou non, avec un souci constant de lutter contre les idées héré-

ditaires, les habitudes ancestrales, les traditions acceptées et non choisies, les croyances reçues, les mœurs transmises. La criminelle phrase que l'on prête à Lassalle : « Il faut apprendre à l'ouvrier qu'il est malheureux » n'est qu'une expression, à peine outrée, de ce programme dont la guerre actuelle des classes était l'aboutissement inévitable. Creusons cette formule : « un travailleur conscient », elle signifie que l'homme qui peine de ses bras comprend à la fois et la dureté de son sort et sa force. Il n'est pas capable de se représenter cette connexité des destinées qui nous fait discerner dans notre misère individuelle un résultat inévitable de l'ordre universel.

... A primâ descendit origine mundi  
Causarum series, atque omnia fata laborant  
Si quidquam mutasse velis...

« Elle descend de la première origine du monde — la chaîne des causes, et tous les destins sont en souffrance — si tu essayes de



changer quoi que ce soit... » Ces vers du poète Romain sont bons pour un Goethe. L'homme qui peine de ses bras et qui raisonne, de ce raisonnement de primaire que vous avez éveillé en lui, ne voit dans le partage qui fait de lui un esclave de la besogne matérielle, qu'une inégalité, et comme vous lui avez enseigné à traduire ce mot, non point par son vrai synonyme : variété, mais par son contresens : injustice, la distribution des classes lui apparaît comme souverainement injuste. Le voilà, le principe profond de la haine des classes dans notre société. Cette haine est en fonction de cette demi-instruction, de ce demi-éveil des facultés critiques dont notre civilisation s'enorgueillit, comme si la grande, la sublime intelligence populaire d'autrefois n'était pas infiniment supérieure, avec la richesse de ses silences intérieurs, ses intuitions toutes voisines de la nature, ses magnifiques patiences qui assureraient la fécondité de l'avenir. Ces temps sont

finis. L'homme qui travaille de ses bras a réfléchi. Il considère qu'il est le seul producteur. Il prétend que le produit de son activité lui soit attribué intégralement, et il s'organise en conséquence. La suppression de la classe possédante est au terme d'une pensée étroitement logique qu'il est trop tard pour endormir. La vieille comparaison de Ménénus Agrippa, dont La Fontaine a tiré sa fable : *les Membres et l'Estomac*, n'a pas cessé d'être vraie. La guerre actuelle des classes, c'est proprement la révolte du muscle contre le nerf. Vous ne l'apaiserez, ni par la charité, — ces révolutionnaires n'en veulent pas ; — ni par la justice, — la vôtre ne sera jamais la leur, tant que vous admettrez qu'un capital personnel, même le plus futile, peut être constitué, possédé et transmis. L'ouvrier et le patron le disent tous deux dans *la Bataille*, et dans les mêmes termes : « Il y a la guerre entre les classes et la guerre à outrance, tant qu'il y aura des

classes... », proclame Langouët ; et Breschard :  
« Mais ils n'en veulent pas, de ce rapprochement ! Ce qu'ils veulent, c'est la guerre, et implacable... » Maudissez une pareille situation. Flétrissez ce retour à la barbarie primitive. Je m'associerai à vous. Les malédictions et les flétrissures n'empêchent pas un fait d'être un fait. Celui-là en est un et indiscutable. L'auteur de *la Barricade* ne l'a pas créé en le reconnaissant. Peut-être a-t-il eu quelque courage à le poser dans sa cruauté, désolante, soit. Où est-il écrit que toutes les vérités soient consolantes ? Il en est de tragiques. Celles de la nécessité de la guerre des classes en est une. Toute la question est de savoir si elle est une vérité.

### III

Au médecin qui apporte un diagnostic très sombre, quelle est la première demande des

parents du malade : « Avez-vous un remède? » Les dramaturges et les romanciers ont le droit de ne pas répondre à cette demande-là. Ils ne sont pas des médecins. Les médecins sociaux, ce sont ou ce devraient être les législateurs et les hommes d'État. Aussi les néo-monarchistes de 1910 ont-ils raison lorsqu'ils disent : politique d'abord. On entrevoit, en effet, sinon des remèdes, du moins des palliatifs à ce mal inévitable de la guerre des classes, dans la présence, au sommet de la hiérarchie sociale, d'un arbitre suprême, qui serait le Prince, dans une *Charte du travail*, comme celle que réclame l'intéressante école de l'*Accord social*, dans ces syndicats jaunes qu'essaie d'organiser M. Biétry, l'initiateur du parti propriétaire, dans ces œuvres catholiques, comme celles que favorise le généreux cœur d'un Albert de Mun ou d'un Haussonville. Étant la simple Chronique qu'elle est, *la Bataille* n'avait même pas à mentionner ces

solutions à un problème que je considère, pour ma part, comme insoluble. Cela non plus, en tant qu'auteur dramatique, je n'avais pas à le dire et je ne l'ai pas dit. Je me suis tenu sur le terrain de la constatation du fait et là j'ai rencontré un phénomène que j'ai signalé avec la même impartialité. Il m'a d'autant plus frappé qu'il présente une analogie singulière avec les réactions de l'organisme vivant contre un germe de mort. S'il importe de bien distinguer la biologie et la sociologie, lesquelles ont chacune leur domaine, chacune leur méthode, il importe aussi de se rappeler que la nature se ressemble toujours dans ses procédés. Elle veut durer, et contre tout processus de destruction, elle oppose aussitôt un processus de défense, ce que le professeur Grasset appelle la fonction antixénique (1). Cela est vrai du

(1) De ἀντί, contre, et de ξένος, étranger. Ce mot du célèbre médecin de Montpellier mérite de rester. Il ramasse en lui toute une philosophie de la vie physiologique, et, par extension, de la vie nationale. C'est ce processus de défense auquel

corps politique, comme du corps humain. Quand on se reporte, en pensée, à l'histoire des grandes convulsions sociales, on est frappé de constater qu'une force réparatrice a fonctionné, favorisée certes par l'activité de tel ou tel individu, et pourtant presque indépendante de cette activité. C'est le gouvernement d'Henri IV après la Réforme et la Ligue, c'est la Restauration après tant de révolutions et de guerres. La ressemblance entre ces crises et celles de la vie physiologique éclate alors. Que de fois j'en ai eu l'évidence en lisant certains passages des grands cliniciens, celui-ci par exemple, que j'emprunte à Trousseau : « Encore une fois, messieurs, n'oubliez pas que, dans les maladies aiguës, le moment d'agir passe avec rapidité et que l'expectation trouve bien vite son opportunité ; et tout en convenant que, dans les maladies chroniques,

M. le docteur Pierre Bonnier donne aussi le nom de *diaphylaxie* (*Revue scientifique* du 23 avril 1910).



l'intervention active, patiente, renouvelée, du médecin est longtemps utile, cependant, dans ce cas encore, il faudra quelquefois fermer la main qui était pleine de remèdes, et attendre quelques jours, *et bien souvent alors on voit se réveiller les fonctions normales assoupies, étouffées ou dénaturées, et l'on assiste avec bonheur aux actes puissants de ce que l'on appelait, sans trop le comprendre, la nature médicatrice.* »

C'est un effort de cette nature médicatrice que j'ai indiqué au quatrième acte de *la Barricade*, et c'est le point de mon tableau clinique qui me semble avoir été le moins compris. Je rappellerai en peu de mots ce dénouement du drame. Le patron Breschard, devant l'attaque de ses ouvriers syndiqués, s'est décidé à se défendre. Ses collègues et lui ont formé une ligue dont l'attitude énergique a brisé pour un temps l'effort de leurs adversaires. Breschard a compris aussi, à la lumière des événements, qu'il avait commis une faute très

grave en installant, comme il avait fait, sa maîtresse dans sa maison. Il se rend compte qu'il a contracté une dette d'honneur vis-à-vis de cette fille d'une part, et, d'autre part, qu'il est un peu responsable des égarements auxquels le contremaitre Langouët s'est laissé entraîner, par jalousie pour lui. Il essaie, dans la mesure où il le peut, de réparer son erreur. Il s'arrange pour que ces deux jeunes gens lui doivent leur établissement, sans le savoir. Le fils de Breschard, Philippe, a reçu, lui aussi, la leçon des faits. Il avait adopté toutes les illusions de ces bourgeois naïfs qui croient qu'il suffit de tendre les deux mains aux ouvriers pour résoudre la question sociale. Les scènes de grèves auxquelles il a assisté l'ont éclairé. Il a compris qu'il avait des devoirs de classe et il les remplira. Dans l'un et dans l'autre cas, il s'est donc fait *une éducation par la défense*. C'est là un de ces phénomènes réparateurs qui portent la marque de la nature

médicatrice : l'énergie déployée dans l'attaque par une des deux classes antagonistes créant chez l'autre un réveil correspondant d'énergie. Ce fait, je ne l'ai pas imaginé non plus. Je l'ai constaté chez plusieurs des industriels auprès de qui je cherchais des documents. C'est une observation encore et dont j'ai pu contrôler l'exactitude en lisant l'ouvrage du plus perspicace des théoriciens du syndicalisme, M. Georges Sorel : les *Réflexions sur la violence*. On a beaucoup cité ce livre à propos de *la Barricade*, et on a eu raison. Le chapitre intitulé *la Décadence bourgeoise et la violence* confirme de tous points non pas la thèse de ma pièce, — encore une fois elle n'en a pas, — mais la réalité de son constat. « C'est ici », ose écrire M. Georges Sorel qui n'a pas plus que moi peur des idées, « c'est ici que le rôle de la violence nous apparaît comme singulièrement grand dans l'histoire... pourvu qu'elle soit l'expression brutale et directe de la lutte de classe ».

Et il souligne ces mots : « Le jour où les patrons s'apercevront qu'ils n'ont rien à gagner par les œuvres de paix sociale ou par la démocratie, ils comprendront qu'ils ont été mal conseillés... Alors il y a quelque chance pour qu'ils retrouvent leur ancienne énergie... La violence prolétarienne les enferme dans leur rôle de producteurs et tend à restaurer la structure des classes, au fur et à mesure que celles-ci semblaient se mêler dans le marais démocratique... Une classe ouvrière grandissante et solidement organisée peut forcer la classe capitaliste à demeurer ardente dans la lutte industrielle. En face d'une bourgeoisie affamée de conquêtes et riche, si un prolétariat uni et révolutionnaire se dresse, la société capitaliste atteindra sa perfection historique. » N'est-ce pas précisément ce que dit Breschard à son fils, dans le quatrième acte de *la Barricade*? « Non, l'ouvrier n'est pas une brute, c'est un excitable et qu'il faut tenir. C'est notre

fonction à nous, les dirigeants. On nous donnait ce nom autrefois. Il est très beau. Remériterons-le, en étant les plus forts. C'est la première condition. Les classes sociales sont comme les nations. Elles n'ont pas le droit de conserver ce qu'elles n'ont plus l'énergie de défendre. Soyons donc forts et défendons-nous... »

J'ai dit que ce passage de ma pièce était celui qui avait été le moins compris. On a voulu y voir une apologie de la répression brutale. En même temps que les *Semaines religieuses* m'adressaient les reproches que je vous ai dits, les journaux radicaux publiaient des articles intitulés *la Barre de fer*, où l'on m'endossait le propos du commissaire de police que je vous ai rapporté. C'était moi qui conseillais aux bourgeois d'empoigner des matraques et de les « descendre sur la gueule » aux ouvriers. Cette légende se répandait un peu partout, et je recevais lettres sur lettres,

d'ouvriers syndicalistes, m'outrageant et me défiant. On aura l'idée de leur ton par ce passage d'une d'elles pris au hasard : « Votre appel à la violence bourgeoise, quelle farce ! Écoutez donc nos frères les flics, cependant choisis, émasculés par la discipline. Ils ronchonnent déjà et vous jugent. Demain ils seront nos instruments comme Samson, bourreau du roi, guillotinant le roi... » C'est qu'il y a dans le discours de Breschard le mot : *force*, et c'est encore une traduction à faire. Pour la plupart des critiques, aussi simplistes sur ce point que mon correspondant de fortune, dire à une classe : « Soyez forts, » c'est lui dire « Assommez. » Lui dire : « Défendez-vous, » c'est appeler les gendarmes. La lutte sociale, c'est pour eux la lutte à coups de baïonnettes. Qui donc a écrit : « On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté de s'asseoir dessus ? » Et encore : « On ne tire pas des coups de fusil aux idées » C'est faire injure à des



gens qui savent un peu d'histoire, comme M. Georges Sorel, et j'ose dire comme l'auteur de *la Barricade*, que de leur supposer une pareille ignorance des conditions par lesquelles une classe peut durer et dominer. Je reprends les termes dont M. Sorel s'est servi : « ...forcer la classe capitaliste à demeurer ardente dans la lutte industrielle. » C'est de nouveau la formule qu'emploie Breschard : « Nous, les dirigeants. On nous donnait ce nom autrefois, il est très beau. Reméritons-le. » Ainsi comprise, la défense sociale ne consiste pas uniquement à rendre coup pour coup, à répondre par la mitrailleuse à la dynamite. « Faut-il tuer pour empêcher qu'il n'y ait des méchants? — C'est en faire deux au lieu d'un. » C'est une pensée de Pascal. Elle est d'une application saisissante ici. A la barbarie ouvrière opposer la barbarie patronale, ce ne serait pas un procédé de la nature médiatrice, mais de la nature *péjorative*, si l'on peut dire. Ces dures opérations de

salut national : la répression de Juin, celle de la Commune, ont certes leurs heures. Elles peuvent être nécessaires. Elles peuvent être bien-faisantes. Elles relèvent de la chirurgie, et l'intervention chirurgicale est un procédé de guérison dans des instants de crise, elle n'est pas un régime.

Que faut-il donc entendre par le mot : force, quand il s'agit d'une classe sociale? Tout simplement les qualités qui la constituent comme classe, portées à leur plus haut degré. L'intelligence d'abord, cette supériorité dans la culture, qui impose le respect même aux illettrés. Inviter la bourgeoisie à se défendre, c'est l'inviter à développer en elle le talent. Le prestige d'un patron sur ses ouvriers est fait surtout de sa compétence et de son assiduité. Être les plus forts, pour les privilégiés de la fortune, c'est penser plus lucidement, et c'est vouloir plus nettement. Le travail est la seconde condition de la force d'une

classe. Ceux qui peinent de leurs bras sont certes disposés à méconnaître l'effort de ceux qui peinent du cerveau. Il y a une chose qu'ils ne méconnaissent pas, c'est notre oisiveté. Le sentiment qu'ils éprouvent à comparer leur propre sort et le nôtre s'exaspère jusqu'à l'indignation, quand ils voient ceux qu'ils considèrent comme les iniques bénéficiaires de leur dur labeur mener une existence d'inutiles, dans un loisir occupé à quoi? à des amusements trop souvent dégradés. J'ai reçu beaucoup de lettres d'ouvriers sur *la Barricade*. J'ai trouvé dans toutes la même note, cette colère, à base d'une très méprisable envie, mais trop naturelle, contre ce qu'une de ces épîtres appelle — vous reconnaissez la phraséologie déclamatoire de leurs journaux — « les vices, les tares, l'énervement des capitalistes dégénérés qui ne se défendent que par l'incompréhension d'une partie du prolétariat trahissant ses frères. » C'est une faiblesse

pour une classe privilégiée, qu'une partie de ses membres puisse mériter ces reproches. C'est une force au contraire, pour elle, d'avoir des mœurs. Breschard a raison quand il se repent du scandale qu'il a donné. Les vertus de famille sont des énergies de classe, comme aussi les vertus civiques. Se défendre, pour une classe, c'est encore montrer une entente sagace des intérêts de la collectivité. Si tous les Breschard avaient, depuis cent vingt ans, connu et pratiqué la vérité politique, ils n'en seraient point à s'écrier, quand sonne l'heure du danger : « Il y a pourtant une police, un gouvernement, » et à s'entendre répondre : « Si peu ! » Se défendre, pour une classe, c'est aussi manœuvrer les passions de la classe adverse, et désarmer celles qui peuvent être désarmées. L'aristocratie anglaise a duré, parce qu'elle a su accepter, comme un des éléments de son recrutement, l'ambition des membres les mieux doués de la classe moyenne. Si la bourgeoisie fran-

çaise avait devancé certaines revendications de la classe ouvrière, en étudiant de près la situation vraie de celle-ci, elle serait aujourd'hui en meilleure posture, et surtout si elle avait maintenu, autour de ceux dont le déchaînement la menace aujourd'hui, une autre atmosphère d'idées. Les historiens de l'avenir n'en reviendront pas de constater qu'elle ait pu avoir, au service de la stabilité morale du pays, un outil aussi efficace que les Congrégations religieuses et qu'elle l'ait volontairement brisé. Être la plus forte, enfin, pour une classe, c'est intéresser la classe adverse, malgré elle, à la durée de ce qui est, par cet accroissement constant du bien-être général que procure une bonne gestion des affaires publiques et privées. Cette gestion peut être dure. Elle se doit d'être utile et que tous le sentent. Nous sommes loin de la théorie de la barre de fer et de l'appel aux « flics ». Nous sommes loin aussi de l'optimisme béat et

de l'humanitarisme aveuli. Cette éducation par la résistance, dont M. Georges Sorel a signalé la possibilité et que j'ai essayé de montrer dans *la Barricade*, ne saurait s'accomplir qu'avec un triple sentiment, celui des devoirs de la classe à laquelle nous appartenons, mais aussi celui de ses droits, et celui de l'implacable hostilité de la classe qui veut déposer la nôtre. Il y faut ce mâle sursaut que la bataille éveille dans les races encore capables de vaincre. Taine a écrit sur les armées de la Révolution cette phrase profonde : « Elles furent ramenées au sens commun par la présence du danger. » C'est cette sensation du danger présent que j'aurais voulu donner dans *la Barricade*, sûr, si j'avais pu y réussir, d'avoir servi utilement ma classe et par conséquent mon pays. Il m'eût été facile, comme tant d'autres, de me procurer le succès qu'obtiendra toujours une étude sociale traitée avec des

idées généreuses. Mais la sociologie est une science, et, en science, je ne connais pas d'idées généreuses. Je ne connais que des idées vraies ou fausses. Il ne vaudrait pas la peine d'écrire si ce n'était pas pour énoncer les idées que l'on croit, que l'on sait vraies.

Février 1910.



ACTE PREMIER

LE SABOTAGE



Le théâtre représente la salle d'exposition d'un grand ébéniste d'art, dans un vieil hôtel du Marais, à Paris.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LANGOUET, BURLE, GARRIGUE

*Burle et Garrigue, au lever du rideau, entrent en portant un secrétaire enveloppé d'une espèce de carton-toile.*

GARRIGUE

Faut-il développer le secrétaire, Langouët?

LANGOUET

Non, Garrigue... Hé! Là-bas! Plus doucement!...

GARRIGUE

Quand on lui ficherait quelques gnions, le beau malheur! Je suis pour le sabotage, moi, partout et toujours. D'ailleurs, nous n'y cou-

perons pas. Bonneville retourne le secrétaire. Il a débiné notre truc, la canaille.

BURLE

Non. Mais je voudrais voir la tête du singe quand l'autre lui dira : « Ah çà ! Vous me prenez pour une poire, monsieur Breschard ? »

LANGOUET

Vous serez donc toujours de grands gosses?... Dans le sabotage, toi, Garrigue, tu ne vois que de la casse, toi, Burle, que de la rigolade?...

BURLE, *achevant de poser le meuble et le calant.*

Qu'est-ce que tu y vois, alors, toi?

LANGOUET

De la guerre.

GARRIGUE

Il n'y a donc pas de la casse à la guerre, et de la riche?

LANGOUET

Oui, mais de la casse utile. Quelle a été notre idée, en gâchant les tiroirs? Accrocher Breschard dans une affaire. Et il va l'être,

accroché!... Et autre chose encore... Le client n'est pas content. Et Breschard, non plus, ne le sera pas, content... Ça, c'est un coup voulu, réfléchi, combiné. Il faut que notre exploitateur le sente, et que nous ne sommes ni des apaches, ni des gamins, mais des conscients, et qui en ont assez de turbiner dix heures par jour, pour l'engraisser.

GARRIGUE

Bien sûr, ce n'est pas en trimant de ses bras, mais des nôtres, que le petit bonhomme du Marais est devenu le gros patron de la rue Charles-V.

BURLE

Et qu'il habite l'hôtel d'un duc!... Ah! malheur!

LANGOUET

On l'a chassé en 89, le duc. Il faudra bien qu'il sorte aussi, celui-là! Cette grève..

GARRIGUE

N'en jette plus, Langouët, Louise Mairet...

BURLE

La Louis XV à Breschard?... Je me tire. Elle me dégoûte trop.

GARRIGUE

Si ce n'était que sa Louis XV, c'est sa casserole. Elle vient pour nous moucharder. Au bouleau.

*Bas entre eux en s'en allant.*

BURLE

Ce qu'elle lui court après, la garce !

GARRIGUE

Tu sais qu'on dit qu'il l'a...

BURLE

Lui? C'te bêtise!...

GARRIGUE

Parfaitement.

*Ils sortent.*

## SCÈNE II

LANGOUET, LOUISE MAIRET

*Louise est entrée au moment où Langouët disait : « Qu'il sorte aussi, celui-là! » Elle a entendu la réplique de Garrigue, elle a fait un geste. Puis, comme si de rien n'était, elle est allée vers un fauteuil comparer à la tapisserie un morceau d'une autre tapisserie qu'elle tient à la main. Elle s'est relevée, a paru hésiter; elle marche vers Langouët.*

LOUISE

Langouët?

LANGOUET, *rudement.*

Quoi?

LOUISE

Je voudrais vous demander quelque chose...

LANGOUET

Je n'ai pas le temps.



LOUISE

Qu'est-ce que vous pensez de ce morceau de tapisserie?...

LANGOUET

La tapisserie?... Ce n'est pas mon affaire. Je ne m'y connais qu'en bois.

*Il va pour sortir.*

LOUISE

Non, Langouët, ne vous en allez pas. J'ai entendu Garrigue. Il a dit que je venais pour vous espionner... et vous l'avez laissé dire.

LANGOUET

Je suis contremaître pour surveiller le travail, pas les langues.

LOUISE

Mais vous êtes juste, Langouët. C'est votre passion, la justice, et, puisque vous avez laissé parler Garrigue sans protester, c'est que vous pensez comme lui.

LANGOUET

Je n'ai pas à vous répondre.

LOUISE

Eh bien, moi, je veux vous avoir prouvé que ce n'est pas vrai. Mme Derivière nous a apporté cette tapisserie. J'ai cru reconnaître le motif du Beauvais d'un fauteuil qui est ici. Je suis venue pour comparer...

LANGOUET

C'est à Garrigue qu'il fallait raconter tout ça.

LOUISE

Garrigue? Hé! Je m'en moque bien, de ce qu'il dit et de ce qu'il pense! Ce n'est pas la première fois que j'entends de lui et des autres de ces mots qui me blessent, et je ne réponds pas, quoique ce soit abominable d'attaquer une camarade qui ne vous a jamais rien fait, rien, rien!

LANGOUET

Ils sont d'un côté de la barricade. Ils tirent sur ceux qui sont de l'autre.

LOUISE

De l'autre côté?... je ne suis donc pas une

ouvrière comme eux?... Fille d'ouvriers, comme eux?... Mais, mon métier, c'est le vôtre, Langouët... Vous surveillez l'atelier du meuble, moi, celui de la tapisserie... J'ai toujours essayé d'être juste pour mes camarades, comme vous pour les vôtres. Et la preuve, c'est que, malgré vos façons si dures de me traiter, oui, si dures, je continue de vous parler, parce que j'ai quelque chose à vous demander pour mes ouvrières.

LANGOUËT

Je n'ai rien à faire avec votre atelier.

LOUISE

Si, Langouët. Regardez-moi en face. Je vous jure que je n'ai pas d'arrière-pensée, pas la moindre... Me croyez-vous?

LANGOUËT

Dites-moi ce que vous avez à me dire, et vite.

LOUISE

La grève générale des ébénistes est décidée.

Vous savez que les ouvriers de la maison Breschard ne se sont pas prononcés. Ils feront ce que vous leur direz, vous, et les ouvrières les suivront... Quand les chefs du syndicat vous demanderont de nous faire mettre en grève, je viens vous supplier...

LANGOUET

Je comprends. Vous avez peur qu'en ce moment, avec cette grosse commande de l'Américain, s'il y a interruption dans le travail, les intérêts de Breschard ne souffrent.

LOUISE

Il ne s'agit pas des intérêts de M. Breschard, Langouët. Il s'agit de Jeanne Lormière, qui a deux enfants à nourrir, et qui a perdu son homme ; de Marie Charmoy, qui est si jolie et qui aime tant la toilette. Vous voulez donc qu'elle se laisse aller et qu'elle devienne une fille entretenue?... Pourquoi me regardez-vous ainsi ? J'ai le droit de vous dire cela, parce que je vis de mon travail, moi... Il s'agit de Lucie

Berger, qui boit. Nous lui faisons honte, et nous la retenons. Que la grève arrive et c'est le marchand de vin tout le long du jour... En voilà trois sur les huit qui sont à l'atelier. Je pourrais vous en dire autant des cinq autres. Pensez à elles, Langouët, et pensez à vos hommes aussi, quand le syndicat demandera la grève.

LANGOUËT

Voilà tout ce que vous aviez à me dire ?

LOUISE

Oui.

LANGOUËT

Eh bien ! Je vous ai écoutée parce que je suis un bon garçon. Adieu.

LOUISE

Adieu, Langouët, mais cela ne vous ressemble pas de traiter une pauvre fille comme vous me traitez.

LANGOUËT, *il revient, la regarde, puis avec effort.*

Vous avez raison. Il faut toujours tout dire

de ce qui peut éclairer les consciences. (*Rudement.*) Vous parlez du syndicat. Savez-vous seulement ce que c'est que le syndicat?

LOUISE

C'est une association et qui ne devrait s'occuper que de ceux qui en font partie.

LANGOUET

Oui, si la classe ouvrière était libre. Elle ne l'est pas. Dans la société présente, elle est esclave. On est esclave, quand on n'a que ses bras pour vivre, et qu'on traite avec un employeur qui possède un capital. Il peut attendre et manger, avec son capital. L'ouvrier, lui, ne peut pas attendre. S'il ne travaille pas, il ne peut pas manger, et il faut manger tous les jours. La lutte est trop inégale. Pour y remédier, on a fondé les syndicats. Ceux qui n'en sont pas doivent marcher avec eux tout de même. A la force de l'argent, l'ouvrier ne peut opposer qu'une force, celle du nombre et de la discipline.

LOUISE

Si cette force m'écrase, à quoi me sert-elle? Si mes ouvrières se trouvent mieux de traiter directement avec le patron, et pas seulement elles, mais quarante de vos hommes peut-être sur quarante-cinq, je vous le demande, est-il juste de les entraîner dans une grève qu'ils ne voudraient pas, ni elles, ni eux, s'ils étaient seuls? Car, enfin, nous ne sommes pas malheureux, ici, Langouët?

LANGOUËT

Vous voyez bien que vous êtes de l'autre côté de la barricade. Et la solidarité, qu'en faites-vous?

LOUISE

Si je n'y croyais pas, est-ce que je vous aurais parlé comme je viens de vous parler? Ce n'est pas pour moi que j'ai peur de cette grève.

LANGOUËT

Oh! vous!... Et vous appelez ça de la soli-



darité?... Non. Être solidaires, c'est souffrir ensemble, pour que notre classe tout entière triomphe un jour. Jeanne Lormière, Marie Charmoy, Lucie Berger, sont des soldats dans une bataille. Dans toute bataille, il y a des soldats qui tombent et qui ne verront pas la victoire. Si elles ne pensent pas ainsi, elles ne sont pas sous notre drapeau. Et alors, tant pis pour elles!... Et puis, si la grève éclate, et qu'elles souffrent, prenez-vous-en, elles et vous, au patron. Qu'il cède, il aura un peu de luxe en moins. Voilà tout!... Le luxe des capitalistes, je le hais. C'est de la corruption pour celui qui en jouit, et du martyre pour ceux qu'il exploite, ou de la corruption aussi, et c'est pire. (*Il insiste en regardant Louise.*) Et maintenant, vous pouvez aller répéter ce que je vous ai dit...

LOUISE

Ah! Langouët!... Vous me croyez capable?...

LANGOUËT, *douloureusement*.

Tant mieux, si vous n'en êtes pas capable, tant mieux!... Et alors, tâchez de vous rappeler mes paroles : il y a la guerre entre les classes, et la guerre à outrance, tant qu'il y aura des classes.

### SCÈNE III

LES MÊMES, PHILIPPE, BRESCHARD

*Philippe est entré pendant que Langouët prononçait sa dernière phrase. Il l'a laissé parler. Puis, lui mettant la main sur l'épaule.*

PHILIPPE

Ne le croyez pas, Louise, il se calomnie lui-même, et la preuve qu'il ne pense pas cela, c'est que nous sommes une paire d'amis, lui le contremaître de papa, et moi le fils de son patron... Et depuis combien de temps? J'avais

douze ans quand il est entré ici, comme apprenti du père Gaucherond. J'en ai vingt-quatre. (*Riant.*) Ça fait une paye, ça...

LANGOUET, *bourru.*

Tu ne sais pas seulement de quoi nous parlions, Louise Mairet et moi.

PHILIPPE

Vous discutez sur cette éternelle question des rapports entre ouvriers et bourgeois, qui sera toute résolue quand les bourgeois sentiront, ce que je sens si bien, moi, que le patronat doit être une association de l'employeur et de l'employé. Il en est de la guerre des classes comme de toutes les autres. De la bonne volonté de part et d'autre, et l'on s'aperçoit qu'il n'y au fond qu'un malentendu, et, le plus souvent, dans les mots... Ah! les mots! les mots! Les ouvriers? Les bourgeois? Les classes? Qu'est-ce que cela signifie? Je suis bien socialiste, moi, quoique j'aie reçu une éducation bourgeoise.

LOUISE

Mais vous n'admettez pas, comme lui, monsieur Philippe, que les syndicats déclarent des grèves qui bouleversent toute une industrie et ruinent des centaines de gens, ni qu'ils m'empêchent de travailler, moi, si j'ai envie et besoin de le faire?

PHILIPPE

La faute en est à ceux qui acculent les ouvriers à ces procédés.

LANGOUET

Je ne disais pas autre chose. Mais le bouleau me réclame... D'ailleurs, on vient, et je ne suis pas en tenue.

*Il va pour sortir, pendant que Mme Derivière et Cécile Tardieu entrent.*

PHILIPPE

Ce n'est que ma sœur, avec Mlle Tardieu.

*Langouët sort.*

## SCÈNE IV

PHILIPPE, LOUISE, ALINE DERIVIÈRE,  
CÉCILE TARDIEU

ALINE

Bonjour, frerot... Ah! c'est vous, Louise...  
Contente de vous voir... C'est mon Beauvais?  
*(Elle désigne le morceau de tapisserie que Louise  
a gardé à la main.)* Faux, n'est-ce pas?... J'ai  
été roulée.

LOUISE

Tout ce qu'il y a de plus vrai, madame Deri-  
vière.

CÉCILE

Tu en as une chance?

ALINE

Une demi toujours. Jamais le numéro plein.  
Je me suis méfiée. Je n'ai acheté qu'un mor-  
ceau, les autres seront partis.

LOUISE

Les autres? Combien?

ALINE

Encore trois fauteuils et un canapé.

LOUISE

Mais c'était une partie des *Amusements champêtres*, d'après Boucher, tout simplement!... Tenez, madame... Voici votre morceau et voici une bergère que M. Breschard a fait copier l'année dernière, sur une pièce de l'ancienne collection Hamilton. Comparez.

ALINE

J'y retourne alors... Pourvu que le marchand n'ait pas déjà bazarde le lot?... Comment ne savait-il pas ce que ça valait, en 1910?

LOUISE

Les plus habiles s'y trompent, et sales comme elles sont, à en juger par ce morceau, si mal réparées! On les a tuées... Courez-y, madame Derivière. Voulez-vous que j'aille avec vous? Je ne suis pas trop pressée en ce moment.

ALINE

Courez mettre un chapeau. J'ai mon automobile en bas. Nous serons revenues dans une demi-heure. (*Louise sort. A son frère en tirant une brochure rouge de son manchon.*) Tu reconnais ça, toi?... Tu avais bien besoin d'écrire cet absurde article dans cette absurde revue : *les Instituteurs et le Syndicalisme* !... Je te demande un peu ! En quoi cette histoire-là regarde-t-elle M. Philippe Breschard, fils et successeur de M. Breschard, grand ébéniste d'art, surtout quand M. Philippe Breschard aspire à la main de Mlle Tardieu, fille d'un orfèvre-marquinier, que le syndicalisme ruinerait, comme M. Breschard d'ailleurs?... Non ! mais quelle gaffe ! Et dire que ces quelques pages vont peut-être faire manquer ton mariage !

PHILIPPE

M. Tardieu les a lues ? Il t'en a parlé ?

ALINE

Demande à Cécile de te raconter...



## CÉCILE

C'est ma faute. Au lieu de garder la brochure dans ma chambre, je l'avais prise avec moi, dans le bureau de papa, où nous passons nos soirées, depuis la mort de ma pauvre maman. D'habitude, il s'occupe à ses dessins, à ses documents. Aussi, j'ai été bien étonnée quand il m'a demandé, tout d'un coup : « Qu'est-ce que tu lis avec tant d'attention ? » J'ai dû rougir, car il a insisté : « Donne-moi cette revue ? » Il la prend, regarde le sommaire et, d'une voix que je lui connais si bien, sa voix blanche, il me demande : « C'est Philippe qui t'a envoyé ce numéro ? Tu le vois souvent chez sa sœur ? » « Oui, souvent. » Il insiste : « Très souvent ? » Moi : « Très souvent. » Puis, rien. Le reste de la soirée s'est passé comme à l'ordinaire. Seulement, ce matin, au premier déjeuner, il m'a dit : « J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. J'ai un peu de temps devant moi. J'en profite pour t'emmener à Florence et à Rome. »

PHILIPPE

Vous partez ?

ALINE

Oui, elle part. Voilà le beau résultat de ton socialisme, à toi, et (*se retournant vers Cécile*) de ses giries à elle.

CÉCILE

Comment ?

ALINE

Mais oui. J'appelle ça des giries, moi, ces éternels reculs devant ce qui doit être et que l'on désire. Tu aimes Philippe et Philippe t'aime. Voilà le fait.

CÉCILE

Tu n'as pas le droit, Aline...

ALINE

Tu ne l'aimes pas ? Alors, pourquoi avais-tu des larmes dans les yeux en m'annonçant ce départ ?

PHILIPPE

Oh ! Cécile, ce serait vrai ?...

ALINE

Oui, c'est vrai, et c'est vrai aussi qu'il faut que cette équivoque finisse. (*A Cécile.*) Tu m'as raconté, il y a deux mois, quand je vous ai surpris à la campagne, en tête-à-tête, et si troublés, qu'il t'avait dit qu'il t'aimait, et que, toi, tu hésitais, que tu voulais t'éprouver, que tu n'étais pas sûre de tes sentiments... Tu vois où ça mène, ces enfantillages? Si tu lui avais répondu, simplement : « Moi aussi, je vous aime ». — Puisque c'était vrai! — « Demandez ma main à mon père », vous seriez fiancés. Il n'aurait pas écrit cet imbécile article, et ton père ne t'emmènerait pas.

CÉCILE<sup>r</sup>

Mais tu sais bien que j'allais le lui dire, ces jours-ci, de demander ma main à mon père... (*Se retournant vers Philippe et tout émue.*) Et... je le lui dis.

PHILIPPE, *dans un élan.*

Ah! Cécile!

ALINE

A la bonne heure ! Je vais passer deux jours à la campagne. Quand je reviendrai, je veux vous trouver fiancés. (*A Philippe.*) Tout de même, je ne peux pas croire que Tardieu te tienne rigueur pour ces dix enfantines pages. Surtout quand il saura que Cécile t'aime. (*A Cécile.*) Mais auras-tu le courage, toi, de le lui dire, à ton père, que tu aimes Philippe, et que tu mourras fille, si tu ne l'épouses pas ? (*Rieuse et prenant les mains de Cécile et de son frère.*) Voyons, dis-le, que nous voyions comment tu sauras le dire ? Dis-le-lui... à moi...

CÉCILE, *d'abord rieuse, puis grave.*

J'aime Philippe, et, si je ne l'épouse pas, je mourrai fille.

ALINE

Et toi, Philippe ?

PHILIPPE

Moi?... J'aime Cécile, et...

ALINE

Et je ne suis plus socialiste. Allons, dis-le.

PHILIPPE

Ah! pour ça!...

CÉCILE, *se dégageant.*

Mon Dieu! Mon père!

## SCÈNE V

LES MÊMES, TARDIEU, puis LOUISE MAIRET

TARDIEU, *très froid.*

Bonjour, madame Derivière. Bonjour, Philippe. (*A Mme Derivière et à Cécile.*) Vous êtes en avance. Vous n'êtes donc pas allées à cette exposition? Il y a longtemps que vous êtes ici?

ALINE

Cinq minutes. Nous l'avons galopée, l'exposition. J'avais besoin de voir une des ouvrières de la maison. J'ai trouvé une occasion extraordinaire de Beauvais. Cécile vous racontera. (*Entre Louise Mairet en chapeau.*)

Ah! vous êtes prête, mademoiselle Mairet?  
Tardieu, vous m'excusez. (*Embrassant Cécile.*)  
Au revoir, chérie. (*Bas.*) Du courage... Bon-  
jour, frerot. Passez, mademoiselle Mairet. (*Bas*  
*à Philippe.*) Vas-y, et tout de suite, tout de suite.

*Elle sort avec Louise.*

TARDIEU à sa fille.

Nous allons rentrer aussi. Adieu, Philippe.

PHILIPPE, très nerveux et avec un effort.

Monsieur Tardieu, je ne voudrais pas vous  
laisser partir sans vous avoir demandé de me  
fixer un rendez-vous... aujourd'hui même.  
J'ai à vous entretenir d'une chose extrêmement  
importante.

TARDIEU

Pourquoi pas tout de suite alors? (*Tirant sa*  
*montre.*) Il est onze heures et demie, nous  
déjeunons à midi un quart. Nous avons tout le  
temps. Votre père n'est pas là?

PHILIPPE

Non, monsieur Tardieu.

TARDIEU

Alors, Cécile peut m'attendre dans son bureau, les quelques minutes que nous avons à causer ensemble... (*A sa fille.*) Laisse-nous, mon enfant... Va.

*Il l'embrasse au front. Elle hésite, puis elle sort.*

## SCÈNE VI

TARDIEU, PHILIPPE

TARDIEU, *revenant vers Philippe.*

Ce n'est pas bien, Philippe, vous m'entendez. Ce n'est pas bien.

PHILIPPE

Mais, monsieur Tardieu, je vous assure...

TARDIEU

Que vous n'avez jamais rien dit à ma fille que vous ne soyez prêt à me répéter? Je le sais. Et je sais aussi que vous lui faites la cour,



depuis longtemps, en abusant de l'intimité où je la laisse vivre avec votre sœur. Vous lui avez donné rendez-vous ici, tout à l'heure, et, ce que vous avez à me dire, je le sais comme le reste : vous allez me demander sa main. Et, elle, vous l'en avez prévenue. Est-ce vrai ?

PHILIPPE

C'est vrai.

TARDIEU

Et vous ne comprenez pas qu'un homme scrupuleux, vous l'êtes pourtant, n'a pas le droit de se conduire ainsi ? Quand il s'agit d'un mariage, de deux choses l'une : ou bien les parents doivent y consentir. Alors pourquoi ne pas leur parler d'abord ? Ou bien ils n'y consentiront pas. Alors, ce n'est pas bien, je vous le répète, de troubler un jeune cœur, de lui gâter toute sa vie peut-être, et cela pour rien.

PHILIPPE

Vous avez raison, monsieur Tardieu. Mais je n'ai pas tant réfléchi. C'est si naturel,

qu'aimant votre fille comme sa sœur, Aline ait voulu en faire vraiment sa sœur, et qu'elle ait favorisé mes espérances naissantes. Il y a peut-être eu là imprudence, il n'y a pas eu calcul. Et même si vous trouvez que cette imprudence est condamnable, pardonnez-la-moi, à cause de la sincérité de mon sentiment pour Mlle Cécile. Dites-le-moi, que vous me la pardonnez... A moins que, réellement, vous n'ayez, contre ce mariage, des objections... Vous ne me répondez pas? Vous en avez? Voyez : je suis bouleversé... Je ne peux pas croire que mes idées... et surtout (*Il montre la brochure restée sur la table*) ce malheureux article...

TARDIEU

Il s'agit bien de cet article. Je ne l'ai même pas lu, pour ne pas être tenté de vous en vouloir... Quant à vos idées, elles vous passeront, comme vos vingt-cinq ans. Vous êtes un bourgeois, fils de bourgeois. Vos ouvriers se chargeront de vous le rappeler, et comment!...

Mais oui, j'ai une objection, une grosse objection contre ce mariage... Ou plutôt, je peux en avoir une. C'est pour cela que vous m'avez vu ce premier mouvement d'humeur, quand je vous ai surpris avec votre sœur et ma fille. Il est passé.

PHILIPPE

Mais cette objection?... Dites-la-moi, je vous en conjure, simplement, brutalement, s'il le faut... Quelle qu'elle soit, je suis certain que j'en triompherai...

TARDIEU, *embarrassé.*

Il ne dépend ni de vous, ni de moi, de lever cette objection... si elle existe...

PHILIPPE

Si elle existe?

TARDIEU

Oui, si elle existe... Ah! C'est très délicat... Mais un père de famille a tous les droits pour sauvegarder l'avenir de son enfant.

PHILIPPE, *continuant de chercher ses mots.*

Il s'agit donc d'une difficulté de l'ordre matériel?... d'une question de fortune?...

TARDIEU

Oui et non. S'il n'y avait en jeu qu'une affaire d'intérêt, je n'hésiterais pas, comme vous me voyez hésiter... Je suis un bourgeois, moi aussi, et très fier de l'être. Et, pour un vrai bourgeois, l'argent est l'argent. Il ne mérite ni d'être adoré, ni d'être méprisé. Il mérite d'être compté... Dans le cas présent, la question d'argent ne vient qu'en seconde ligne... Il s'agit... Allons droit au fait, ç'a toujours été ma devise en affaires, et je ne m'en suis pas trop mal trouvé. Il s'agit... de votre père.

PHILIPPE

Mais mon père ne désire que mon mariage, et, quand il parle de Mlle Cécile, c'est toujours avec tant d'enthousiasme ! Vous savez comme il est resté jeune de cœur.

TARDIEU

Trop jeune, peut-être. (*Geste de Philippe.*)  
Êtes-vous bien sûr que lui-même, à l'heure

présente, ne songe pas à se remarier? (*Autre geste de Philippe.*) Pardon, mon ami, nous causons entre hommes, et nous devons mettre tous les points sur les *i*... Breschard a quarante-neuf ans... Qu'il se remarie donc et qu'il ait des enfants, c'est la position de votre ménage, à vous, déjà changée. Je passerais outre, Cécile sera riche pour deux. Je ne peux plus passer outre, voilà le point délicat, s'il y a des réserves à faire sur la nouvelle Mme Breschard... Jamais je n'admettrai, jamais, que ma fille devienne la bru d'une maîtresse épousée. Il y a un moyen, un seul, de couper court tout de suite à cette appréhension. Je suis prêt à vous donner ma fille, si votre père s'engage sur l'honneur à ne pas se remarier. S'il n'est pas disposé à prendre cet engagement, c'est que mes craintes sont fondées, et, dans ce cas, il est inutile qu'il fasse auprès de moi une démarche officielle à laquelle je répondrais non. Entre lui et moi, toute explication sur ce sujet

serait si pénible qu'elle est impossible... Vous pouvez, vous, lui transmettre mon exigence, sans le blesser. Attribuez-la uniquement à une question d'intérêt. Mais, transmettez-la-lui, et aujourd'hui même... Tout ce que je demande à votre loyauté, mon cher ami, c'est que vous n'essayiez pas de revoir Cécile avant de m'avoir apporté la réponse de Breschard. Si cette réponse est ce que je désire, entendez-vous, ce que je désire, je vous tends les deux mains, et je vous dis : « Philippe, je suis bien heureux... » Dame ! Si c'est non... (*Il esquisse un mouvement de contrariété et de décision.*) Et, maintenant, séparons-nous. Laissez-moi emmener ma fille. Et vous, à tout à l'heure.

*Il lui tend la main.*

PHILIPPE, *visiblement accablé.*

À tout à l'heure, monsieur Tardieu.

*Il sort.*

## SCÈNE VII

TARDIEU, puis CÉCILE

TARDIEU, *il appelle.*

Cécile!

CÉCILE, *paraissant.*

Tu es seul, papa?

TARDIEU

Oui, mon enfant... Mais, allons, nous sommes en retard, et il faut qu'avant le déjeuner j'aie donné un coup d'œil au magasin.

CÉCILE

Père...

TARDIEU

Eh bien?

CÉCILE

Philippe t'a parlé, et ce qu'il t'a dit t'a fâché contre moi?... Tu penses que j'ai manqué à ma modestie?... Je t'affirme...



TARDIEU

Je suis sûr de toi, mon enfant, et je ne suis pas fâché. Absolument pas.

CÉCILE

C'est donc la demande que Philippe t'a faite qui te rend soucieux?... Tu as des objections?... Tu ne consens pas?... (*Joignant les mains.*) Ah! mon Dieu!...

TARDIEU, *lui faisant signe que la porte s'ouvre.*

Tiens-toi... Nous ne sommes pas chez nous...

## SCÈNE VIII

LES MÉMES, BRESCHARD

BRESCHARD

Bonjour, mon cher Tardieu.

TARDIEU

Bonjour, mon cher Breschard.

BRESCHARD

Bonjour, ma petite Cécile. Comment? Vous partez déjà? Vous n'êtes pas si pressés que cela... Vous allez rester à déjeuner avec nous, tout simplement, à la fortune du pot.

TARDIEU

Vous êtes trop aimable, Breschard. Mais on m'attend au magasin. Et vous savez, l'œil du maître!... Surtout à l'époque où nous sommes...

BRESCHARD

A qui le dites-vous?... Et encore, vous êtes heureux, vous, dans l'orfèvrerie... Vous n'êtes pas sous le coup d'une grève générale, comme nous, dans le meuble.

TARDIEU

Vous n'êtes pas sûr de vos ouvriers?

BRESCHARD

J'en étais sûr. C'était une famille ici. La preuve : mon contremaître et mon fils se tutoient. Ils ont été presque élevés ensemble.

Comment les choses ont-elles changé? Je n'en sais rien. Elles ont bien changé. Je ne suis plus sûr de personne... Et, cependant, jamais mes hommes n'ont gagné davantage...

TARDIEU

C'est comme les miens : semaine anglaise, journée réduite, augmentation de salaire, et jamais je ne les ai moins eus dans ma main. Autrefois, à l'atelier, c'était le bûcheur qui entraînait les autres, qui les poussait à en abattre...

BRESCHARD

Et maintenant, l'entraîneur, c'est celui qui travaille le moins.

TARDIEU

C'est notre faute, Breschard. Nous ne nous défendons pas assez, nous autres, les patrons. Quand nous ferons bloc contre les ouvriers, comme ils font bloc contre nous, ils sentiront notre force, et nous aurons leur estime, à défaut de leur affection, — et la paix!

BRESCHARD

Je suis tellement de votre avis que ma résolution est prise, et je n'ai pas perdu une occasion de la déclarer. Il n'y a jamais eu de grève ici. A la première, je ferme mes ateliers plutôt que de reprendre un seul des hommes qui m'auront lâché.

TARDIEU

J'aime à entendre un patron parler ainsi. Soyons de notre classe, Breschard. C'est la vérité et la seule... Mais je m'attarde... Encore pardon. Viens, fillette.

*Il emmène Cécile.*

## SCÈNE IX

BRESCHARD, seul d'abord, puis PHILIPPE

BRESCHARD, *après avoir reconduit Tardieu, se retourne. Il aperçoit le meuble enveloppé.*

Tiens. Qu'est-ce que c'est que ça? *(Il va au meuble, tire un canif de sa poche et fend largement*

*la toile d'emballage. Le bruit de la porte ouverte lui fait dresser la tête. Il voit Philippe qui entre.)*

Ah! c'est toi, Philippe. Tu vas me renseigner. Pourquoi Bonneville nous retourne-t-il ce secrétaire? Nous le lui avons livré, il n'y a pas huit jours, et il en était si content!

PHILIPPE

C'est la première nouvelle.

BRESCHARD

Ce meuble a pourtant été reçu par quelqu'un?

PHILIPPE

Par Langouët, sans doute.

BRESCHARD

Et il ne t'a pas prévenu?

PHILIPPE

Il n'y aura pas pensé. Je ne l'ai vu qu'une minute, tout à l'heure. Il était avec Louise Mairet.

BRESCHARD, *nerveux.*

A perdre son temps et le mien... Il ne doit rien se passer ici dont le patron ne soit averti

aussitôt. Et quand je ne suis pas là, le patron, c'est toi. Mais le citoyen Langouët est un anarchiste, maintenant. Pour lui, il n'y a plus de patron ! Va me le chercher.

PHILIPPE

Il n'est pas fautif, dans la circonstance, papa, je te le répète. Ma sœur et Mlle Tardieu sont entrées sur mes talons, et, tout de suite, j'ai eu avec Tardieu une conversation qui m'a trop secoué pour que j'aie pensé à m'occuper de ce meuble, je te l'avoue. Tu me comprendras, quand tu sauras que je lui ai demandé la main de sa fille.

BRESCHARD, *saisi et changeant de ton.*

Tu ne pouvais pas commencer par me dire cela, grand cachottier ? Tu as demandé à Tardieu la main de sa fille, toi ! Toi ! Toi !... Ah ! c'est la première satisfaction que tu me donnes depuis bien longtemps. Oui. Depuis que tu t'es mis en tête toutes ces idées à la Langouët : le syndicalisme, le Marxisme, — le fumisme ! —

Laissons cela. Tu es dans le vrai, maintenant, le reste suivra... Embrasse-moi d'abord... Tiens, encore une fois... Et puis, raconte-moi tout... Ainsi, tu es amoureux de Cécile Tardieu?

PHILIPPE

Depuis presque un an.

BRESCHARD

Pourquoi diable ne m'en as-tu rien dit? Il y a un an que tu l'aurais épousée.

PHILIPPE

J'ai voulu éprouver la vérité de mon sentiment, et, elle, quand je lui ai avoué, enfin, que je l'aimais, m'a prié d'attendre encore avant de me répondre... C'est tout à l'heure seulement qu'elle m'a dit oui, et qu'elle m'a permis de demander le consentement de son père...

BRESCHARD

C'est Tardieu qui a dû être content, aussi content que moi, j'en suis sûr... Mais pour-



quoi ne m'en a-t-il pas parlé, là, tout à l'heure? Ça ne lui ressemble pas... Je vois la chose : tu lui auras fait peur de ton vieux père... Tu t'es sauvé quand je suis arrivé... Ah! Philippe! Philippe, tu ne sais donc pas comme je t'aime?

PHILIPPE

Si, papa, et j'étais sûr que tu accueillerais la nouvelle de ce projet de mariage avec cette chaleur de cœur qui me fait tant de bien. Non, je ne me suis pas sauvé, Tardieu avait voulu que nous fussions seuls, lui et moi, pour cet entretien. Il a désiré que je ne revise sa fille qu'après avoir résolu avec toi une difficulté...

BRESCHARD

A ce mariage entre Cécile et toi? Quelle difficulté?... Tardieu connaît ma situation comme je connais la sienne. Voilà des années que je le vois et qu'il me voit travailler. Nous pensons de même sur toutes choses... Nos familles...

PHILIPPE

C'est justement d'une question concernant notre famille que Tardieu m'a demandé de te parler.

BRESCHARD

Notre famille?...

PHILIPPE

Oui, papa, son avenir... Tu m'arrêteras au premier mot, si tu trouves que...

BRESCHARD

Mais va donc, va donc...

PHILIPPE

Eh bien! Tardieu semble persuadé que tu es sur le point de modifier du tout au tout ton existence... de te... remarier... Il croit... Encore une fois, papa, arrête-moi, si... (*Geste de Breschard.*) Mais il est plus simple que je te répète les mots mêmes dont il s'est servi : « Jamais je n'admettrai, jamais, que ma fille devienne la bru d'une maitresse épousée. »

BRESCHARD

Il a dit cela?

PHILIPPE

Textuellement... Ah! tu vois bien.

BRESCHARD

Non. Continue. Et il a conclu?

PHILIPPE

Qu'il met une condition à mon mariage. Il demande que tu t'engages, toi, à ne jamais te remarier. Pardonne-moi, papa, si je t'ai froissé, blessé... Il m'a semblé que je te devais, que je nous devais de surmonter ma répugnance à te rapporter cette conversation.

BRESCHARD

Oui, mon ami, tu me le devais, et bien loin de t'en vouloir, je t'en remercie. (*Il fait quelques pas dans la chambre, puis, après un silence, et grave.*) Tu as vu, Philippe, avec quelle joie j'ai accueilli la seule idée de ce mariage. Oui, c'est bien la femme que j'ai rêvée pour toi. Mais cette condition que Tardieu prétend

m'imposer, ma dignité d'homme ne me permet pas de l'accepter. Je ne l'accepte pas. Il a le droit de me demander des sacrifices matériels, que je fixe un chiffre de dot, que je t'associe à mes affaires. N'importe quoi, excepté cette exigence-là. Tu vas m'en vouloir, mon ami, me refermer ton cœur qui venait de s'ouvrir. Mais non, non, non, je ne peux pas faire cette promesse. Je ne la ferai pas.

PHILIPPE

Tu voudrais la faire, papa, c'est moi qui te supplierais de ne pas prendre cet engagement, à cause de moi, et de cette façon. Tu vois si je t'en veux et si je referme mon cœur? Je t'ai bien regardé, là, tout à l'heure, pendant que je te parlais. J'ai vu que chacun de mes mots te bouleversait. J'ai bien regardé Tardieu, pendant qu'il me parlait. Lui aussi faisait un grand effort sur lui-même pour me dire ce qu'il me disait. S'il a cru devoir me le dire cependant, c'est qu'il y a dans son esprit

autre chose qu'une appréhension. Il y a une certitude... Et si tu penses, toi, à te remarier, dans les conditions qu'il redoute, c'est qu'il s'agit d'un devoir, ... d'une réparation... Papa, je viens de sentir une fois de plus combien tu m'aimais, et moi, à mon émotion en ce moment, ne sens-tu pas combien je t'aime? C'est à mon tour de te dire : « Ne me referme pas ton cœur, dis-moi toute la vérité. » Je suis si sûr qu'elle est à ton honneur! Quand je la saurai, j'irai chez Tardieu. Je lui dirai : « Vous ne pouvez pas exiger que mon bonheur et celui de votre fille soient payés par une capitulation de conscience chez mon père. » Donne-moi les raisons que tu as, papa, pour vouloir ce nouveau mariage, que je les lui répète. Il a des préjugés, mais il est juste. Il retirera la condition qu'il m'imposait, et nous serons tous heureux.

BRESCHARD

Mon pauvre enfant, si Tardieu t'a parlé

ainsi, à toi, remarque, et pas à moi, c'est que tu n'as rien à lui apprendre. C'est qu'un secret que je croyais mieux gardé n'est plus un secret. Ce n'est pas à mon mariage, qu'il est opposé, c'est à un certain remariage, et, sur ce point-là, il ne transigera jamais. Je ne lui donne pas tort. Il y a des situations trop anormales pour qu'il soit possible de les faire comprendre à qui que ce soit.

PHILIPPE

Si. A un fils... Réponds-moi par un oui ou un non, père. Cette personne que tu penses à épouser, c'est Louise Mairet?

BRESCHARD

Oui, mon ami... Tu avais donc tout deviné?

PHILIPPE

J'avais deviné que tu t'intéressais beaucoup à cette jeune fille. Il m'était bien revenu que d'autres remarquaient cet intérêt. Mais jamais je ne m'étais permis d'incriminer vos relations, même en pensée... C'est en écoutant Tardieu

que j'ai entendu soudain se prononcer en moi un : « Est-ce possible ? » qui m'a comme paralysé... (*Douloureusement.*) Mais explique-moi, papa... Je sais qui tu es, ce que tu vaux... Ton histoire n'a pas été, elle ne peut pas avoir été la vulgaire aventure de l'employeur séduisant l'ouvrière qu'il emploie ! L'idée même de ce mariage le prouve. Fais-moi comprendre, père, je ne demande qu'à te comprendre, moi...

BRESCHARD, *très ému.*

Hé bien ! J'essayerai... Non, je n'ai pas été le patron séducteur que je peux paraître. Mais que je puisse le paraître, c'est déjà trop. C'est une faute. Je l'expie cruellement à cette minute, je te le jure.

PHILIPPE

Pauvre père !

BRESCHARD

J'ai été simplement un homme resté très jeune et qui s'est laissé prendre à l'un de ces



romans comme on n'a plus le droit d'en avoir à quarante ans, et j'en avais quarante-sept... Ça date de deux ans déjà, tu vois, le début de cette histoire. Un jour, Gaucherond, mon vieil ouvrier, me raconte la maladie d'une payse à lui, qui se mourait, sans que le docteur du quartier arrivât à la soulager. Il me demande si je ne pourrais pas la recommander à un grand médecin. Tu sais comme j'aime Gaucherond. Je vais prendre notre ami, le professeur Louvet, à sa clinique, et je le conduis chez cette femme. La malheureuse était atteinte d'une maladie du cœur arrivée à sa dernière période. Elle était si faible qu'elle ne pouvait ni s'habiller, ni manger seule. Avec cela une terreur de l'hôpital, qui rendait dangereux de même lui en parler ! Sa fille, d'ailleurs, s'y refusait obstinément. Cette fille, c'était Louise. Elle faisait déjà le métier de brodeuse, et elle travaillait en chambre pour ne pas quitter l'agonisante. Cette enfant de vingt ans, si fraîche, si déli-

cate, dans cet intérieur de gêne et de détresse, auprès de ce cadavre vivant, c'était de quoi vous déchirer l'âme... J'ai besoin que tu me croies, Philippe, quand je t'affirme que je commençai à m'occuper de cette enfant, par pitié, uniquement par pitié.

PHILIPPE

Je te crois, mon père.

BRESCHARD

La mère mourut. J'avais pris bien vite l'habitude d'aller sans cesse dans ce pauvre logement, aujourd'hui prendre des nouvelles, demain apporter quelque gâterie, des fruits pour la malade, un remède trop coûteux, des fleurs. J'assurais du travail à Louise. Je comprends, à présent, que j'étais déjà passionnément épris d'elle. Crois-moi encore, Philippe. Je ne le savais pas. Je t'en donne ma parole d'honneur. De son côté, la pauvre fille, dans l'excès de son chagrin et de sa solitude, se laissait aller à m'aimer. Je ne le savais pas

non plus. La différence de nos âges, celle de nos conditions, m'empêchaient d'apercevoir quel dangereux chemin nous prenions tous les deux. J'étais très seul, moi aussi. Ta sœur venait de se marier. Son mari l'entraînait dans un monde qui n'est pas le mien. Un architecte élégant, comme lui, déjà célèbre, membre d'un grand cercle, est naturellement emporté dans un autre milieu qu'un simple ébéniste d'art, installé dans le fond du faubourg Saint-Antoine. Toi, Philippe, il y avait tes idées entre nous. Enfin, j'étais très seul. Petit à petit, Louise est devenue la pensée dominante de ma vie. Sa mère mourut, je te répète. Je pleurai avec elle. C'est à ce moment que je commençai de lire clairement en moi. Je voulus essayer de moins la voir, de moins m'occuper d'elle. C'était trop tard. L'effort que je fis pour m'en séparer m'apprit à la fois que je l'aimais et qu'elle m'aimait... Je ne t'en dirai pas davantage.

PHILIPPE

Mais c'est alors qu'il fallait l'épouser, mon père.

BRESCHARD

Évidemment. Mais tout fut si rapide, si spontané, si entraînant, si peu réfléchi ! Et, de ma part, c'est mon excuse, et, de la sienne, j'ose dire que c'est son honneur. Tu ne connais de Louise que l'ouvrière assidue, patiente, appliquée. Il y a en elle une espèce de poésie instinctive et primitive, un tel courage de ses émotions, un tel élan irraisonné ! C'est l'enfant du peuple, dans sa simplicité, sa vérité, presque une sauvage, avec les délicatesses de son métier de demi-artiste !... Je n'ai su réellement toute la valeur de ce charmant être qu'au fur et à mesure que notre liaison se prolongeait. Jamais elle n'a consenti que je subviensse à ses besoins. Elle a continué de travailler comme si je n'étais pas là. C'est elle qui a voulu que tout restât secret, pour moi,

pour ne pas me créer des difficultés avec vous. Il a fallu, pour la décider à entrer ici, dans la maison, qu'elle me vît soucieux, inquiet, jaloux!... Devant tant de preuves qu'elle était si supérieure à son sort, si digne d'être respectée, je me suis dit bien souvent qu'elle méritait mieux que d'être une aventure de passage... Et puis, j'ai remis... Il fallait en parler à ta sœur, à ton beau-frère, t'en parler... Pour ce qui te regarde, c'est fait, et ça me soulage. Ah! ça me soulage d'un grand poids!... Mais tu te rends compte maintenant que tu ne peux pas aller répéter cette confidence à Tardieu?...

## PHILIPPE

Et pourquoi non? Tout ce que tu viens de me dire me prouve deux choses : l'une que tu as cédé à un sentiment profond, et, à cause de cela, respectable; l'autre, que cette jeune femme n'a rien de commun avec l'image que Tardieu doit se faire d'elle. S'il t'avait vu et entendu, il n'aurait plus l'appréhension qui

lui a certainement dicté son exigence. Il m'entendra, moi, et je saurai le convaincre.

BRESCHARD

De quoi? Tu lui feras croire encore davantage que je suis un vieux fou, dupé par une intrigante.

PHILIPPE

M'autorises-tu seulement à lui rapporter notre conversation?

BRESCHARD

Il en sait déjà trop pour que je ne dise pas oui. (*La porte s'ouvre.*) Va voir, Philippe. Ah! je ne suis guère en état de m'occuper d'affaires...

PHILIPPE

C'est Derivière avec Bonneville.

BRESCHARD, *se reprenant.*

Sans doute pour le secrétaire... Recevons-les. Du moins nous saurons à quoi nous en tenir.

## SCÈNE X

LES MÊMES, GASTON DERIVIÈRE, BONNEVILLE

DERIVIÈRE

Bonjour, Philippe. (*A Breschard.*) Bonjour, cher beau-père. Monsieur de Bonneville vient vous rendre un très grand service. Il ne voulait pas. Je l'ai décidé. Vous avez des saboteurs chez vous, mon père.

BRESCHARD, *montrant le meuble à demi enveloppé.*

Il s'agit de ce secrétaire, monsieur le comte?

BONNEVILLE

Oui, mon cher Breschard. (*Pendant qu'il parle, Breschard a tiré de nouveau son canif de sa poche et achève de débarrasser le meuble, avec un énervement grandissant.*) On vous a saboté ce petit chef-d'œuvre chez vous, entre le jour où vous me l'avez montré ici et celui où vous me l'avez livré.

BRESCHARD, *continuant son travail, Philippe l'aide.*

Il faut que vous me le disiez, monsieur le comte, pour que je le croie.

DERIVIÈRE

Vous en croirez vos yeux, mon père.

BONNEVILLE, *le meuble a été déballé.*

Et des gaillards malicieux, je vous en répons. Voyez, au dehors, ils n'ont rien touché. (*Il passe les doigts sur le meuble.*) Comme c'est poli, c'est une caresse à la main!... Et cette marqueterie? J'ai fait mettre les deux meubles à côté l'un de l'autre, le vrai et celui-ci... Si je n'avais pas su que c'était la copie, je ne m'en serais jamais douté.

BRESCHARD

Je crois bien. C'est mon meilleur ouvrier que j'ai mis à cela, Gaucherond, un de ces malades, comme nous les appelons, qui ne travaillent qu'en chambre, et pour qui la besogne n'est jamais assez léchée, assez figolée... Mais je ne vois rien, rien... Qu'y a-t-on fait?



BONNEVILLE, *s'asseyant.*

Ouvrez le tiroir secret, Breschard. (*Breschard ouvre le tiroir.*) Était-ce assez ingénieux tout de même, et simple, cette serrure dissimulée sous le petit chapiteau?

DERIVIÈRE

Examinez le bois du tiroir, maintenant, mon père.

BRESCHARD, *le tiroir à la main.*

Ah! ça, par exemple!... C'est incroyable! Gaucherond m'a livré ce tiroir en vieux chêne, et il est en tulipier. Du tulipier dans un meuble Louis XVI! Un bois d'Amérique! On n'en importait pas, à cette époque-là!

BONNEVILLE

Ce n'est pas tout. Lisez l'inscription qu'ils ont gravée au ciseau, là, dans le bois, à l'envers du placage.

BRESCHARD, *lisant.*

*Un pauvre bougre a gratté dix heures par jour, pendant trois mois, pour qu'un exploiteur vende ce meuble cinq mille balles à un enfonceur qui le*

*vendra des mille et des cents à quelque poire d'Amérique. C'est inouï!... C'est inouï!... (A Philippe.)* Va me chercher Gaucherond, tout de suite. *(Philippe sort.)* Il demeure à deux pas, monsieur le comte. *(Il étudie de nouveau le tiroir.)* Je vais lui donner à refaire le tiroir. Vous l'aurez dans quelques jours.

## DERIVIÈRE

Quelques jours? Mais c'est tous les tiroirs qu'il faudra refaire. Regardez.

BRESCHARD, *tirant les tiroirs les uns après les autres.*

Ah! les brigands!... partout le tulipier! partout!... Et partout des inscriptions. *(Il lit) : Le travail aura sa revanche sur le capital... Quelle sottise!*

DERIVIÈRE, *qui a pris un tiroir et lisant.*

Ici, c'est plus gai : *Les patrons aux chiottes!*

BONNEVILLE, *il a pris le quatrième tiroir, et lit :*

Et celle-ci? Elle m'est adressée directement : *Quand je pense à la bobine du Jacques qui découvrira ce truc, j'en ai le ventre en persienne. (Il se*

*lève.)* Et comment l'ai-je découvert, ce truc? J'avais quelques amis à dîner, hier soir, dont Derivière. Il y avait là le petit baron Saki Mosé, qui me dit : « C'est curieux. C'est bien le secrétaire que la Reine a fait faire pour votre arrière-grand'mère. J'en ai vu un, chez Altona, cet après-midi, qui lui ressemblait, mais c'est extraordinaire! On vous l'aura copié... » Je lui répons... ce que je devais lui répondre. Mes petits ennuis ne regardent que moi, pas vrai? « Ah! la lettre de la Reine est dans le tiroir secret? » fait-il. « Je peux la voir?... » Je lui ouvre le meuble, dans le meuble, ce tiroir. Il prend la lettre. Je l'avais glissée là, sans rien vérifier. Et, quand il va pour la remettre, il examine le bois du tiroir. — Ah! il a l'œil! — « En tout cas, » dit-il, « le meuble a été réparé... Du tulipier au dix-huitième siècle!... Et cette inscription?... » Il la lit... Et dame?...

DERIVIÈRE

Mon cher comte, je vous affirme qu'il a par-

faitement accepté votre explication : le meuble donné à réparer, en effet, et la malveillance faisant son œuvre. Avec ça que les statues les plus authentiques ne sont pas criblées de *grafiti!*

BONNEVILLE

Oui, mon cher, s'il n'y avait pas l'autre meuble, le vrai, chez Altona... mais il y a l'autre meuble, chez Altona. Et vous comprenez, Breschard : si je me trouvais jamais forcé de me séparer de quelques bibelots, à présent?...

BRESCHARD

Vous m'accordez une minute? (*Il va vers un tuyau d'appel.*) Envoyez-moi donc Langouët tout de suite... (*Revenant.*) Permettez-moi une question, monsieur le comte. Vous êtes bien sûr que le meuble n'est pas sorti de chez vous?... (*Avec embarras.*) Vous m'excuserez, mais vous savez que si j'accepte de faire des copies, j'entends ne livrer que des copies... Vous pourriez... Encore une fois, je vous

demande pardon... Mais il y va de l'honneur de ma maison. Vous pourriez...

BONNEVILLE, *légèrement.*

L'avoir envoyé chez quelqu'un, pour le faire maquiller et signer? Mais vous ne me fâchez pas, Breschard, je sais que ça se fait. (*Bonhomme.*) Ce que j'en ai acheté de meubles que l'on avait travaillés de la sorte, dans mon existence de bibelotier!... (*Sérieux.*) Pour celui-ci, non. Étant chez moi, avec la lettre de la Reine dans son tiroir, franchement, je n'avais pas besoin de l'authentifier.

BRESCHARD

C'est tout ce que je voulais savoir.

*Il va ouvrir la porte qui donne sur l'escalier communiquant avec l'atelier. Langouët arrive par là, un mètre à la main, comme un homme surpris dans son travail. Il salue les gens avec beaucoup de fierté et ne dit rien.*

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LANGOUET, puis PHILIPPE  
et GAUCHEROND

BRESCHARD

Je t'ai appelé, Langouët, pour te faire juge du cas que voici : Gaucherond nous a livré ce meuble à secret copié de Saunier. Quel jour exactement ? Te rappelles-tu ?

LANGOUET

Il y aura demain quinze jours, monsieur Breschard.

BRESCHARD

Nous l'avons livré, nous, à M. de Bonneville, il y a huit jours. Nous l'avions gardé une semaine ici pour le montrer à M. Webb, notre client de Londres, qui devait venir à Paris, et qui n'est pas venu. Chez M. de Bonneville, personne n'y a touché. Or, Gaucherond nous

l'a livré, nous l'avons constaté ici, M. de Bonneville et moi, avec des tiroirs en vieux chêne. (*Tendant le tiroir à Langouët.*) Quel est ce bois-ci?

LANGOÛET, *après examen et froidement.*

Du tulipier, monsieur Breschard...

BRESCHARD

Veux-tu lire ce qu'il y a d'écrit. (*Langouët lit.*) Et dans ce tiroir-ci?... (*Même jeu de Langouët impassible.*) Par conséquent, le meuble a été tripoté ici par quelqu'un qui a substitué un bois à un autre et qui a gravé à l'intérieur ces saletés.

LANGOÛET

A moins que le sabotage n'ait été fait avant l'arrivée du meuble.

GAUCHEROND, *qui est entré avec Philippe pendant le discours de Breschard.*

Voyons, Langouët, tu as été mon apprenti, tu sais bien...

LANGOÛET

Je sais que tu ne fermes jamais ta porte,

Gaucherond, et que tu habites une maison où il y a dix ateliers comme le tien.

BRESCHARD

Et moi, je sais que j'ai vu le meuble, quand Gaucherond l'a livré.

LANGOUET

Êtes-vous bien sûr que vous l'avez regardé d'assez près, patron? Possible que le sabotage ait été fait ici, mais en avez-vous la preuve? Désignez-vous quelqu'un? C'est tout l'atelier que vous accusez?... Je vais rapporter aux camarades notre conversation. Et s'ils se fâchent...

GAUCHEROND, *qui a examiné le tiroir, tout en écoutant.*

Mais non! Ce n'est pas la peine. Les tiroirs, ce n'est rien, et, quant aux inscriptions, c'est un replacage à faire. Monsieur le comte, si le secrétaire ne vous fait pas besoin tout de suite, je me charge de vous remettre le tout en état. (*Regardant Langouët.*) Seulement, cette fois,



je vous le rapporterai moi-même. (*Tout bas, à Breschard.*) Ne poussez pas cette affaire, patron, à cause de la grève.

PHILIPPE, *qui a entendu Gaucherond, bas aussi.*

Écoute Gaucherond, papa... Tu n'as de preuves contre personne.

BONNEVILLE, *à Gaucherond.*

Mais prenez le temps que vous voudrez, mon brave. J'ai voulu simplement signaler un fait à M. Breschard, intéressant pour lui. Voilà tout.

BRESCHARD, *après un instant de lutte intérieure.*

Encore une fois, merci, monsieur le comte. (*A Langouët, avec un visible effort.*) Je préfère qu'il ne soit question de rien à l'atelier, Langouët. Moi aussi, je n'ai voulu que te signaler un fait, puisque tu es mon contremaitre, c'est-à-dire (*soulignant le mot*) mon représentant, un fait très grave. Il y a des saboteurs ici, parmi mes hommes. Je suis averti. Va.

*Langouët sort sans saluer.*

## SCÈNE XII

LES MÊMES, moins LANGOUËT

BONNEVILLE

Adieu, mon cher Breschard, je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ouvrirai pas la bouche sur ce petit incident. Vous avez bien fait de ne pas insister davantage.

DERIVIÈRE

Ce n'est pas mon avis, mon cher beau-père, et, si j'étais vous, ce Langouët ne traînerait pas un quart d'heure de plus dans la maison. Enfin!... (*Tirant sa montre.*) Je m'étonne qu'Aline ne soit pas là.

PHILIPPE

Elle est venue et repartie. Elle va rentrer d'un moment à l'autre.

DERIVIÈRE

Plutôt l'autre!... Si elle rentre, tu lui diras

que nous déjeunons au Café Anglais, M. de Bonneville et moi. N'est-ce pas, cher comte? (*Assentiment de Bonneville. A Breschard.*) Nous allons à la répétition générale des Français. (*Et à Philippe.*) Si elle préfère déjeuner ici, tu lui diras qu'elle nous rejoigne directement au théâtre.

BONNEVILLE

Vous avez mon adresse, Gaucherond?  
*Gaucherond fait signe que oui. Poignées de main.*  
*Sortie de Bonneville et de Derivière.*

### SCÈNE XIII

BRESCHARD, PHILIPPE, GAUCHEROND

GAUCHEROND, *allant au meuble et remplaçant les tiroirs*

Il ne faut pas vous faire de mauvais sang, patron, c'est un petit malheur. C'est comme si les porteurs avaient flanqué des renfonce-

ments dans la marqueterie. Ça se réparera et on n'y verra rien.

PHILIPPE

En tout cas, ce n'est pas Langouët le coupable. Je suis sûr qu'en ce moment il fait son enquête, et peut-être que ce soir...

BRESCHARD

Lui? Tu ne l'as donc pas regardé, pendant qu'il me bravait? Car il me bravait, et, si je ne l'ai pas exécuté, ce n'est pas que j'aie le moindre doute. Ah! il savait ce qu'il faisait, et qu'il a barre sur moi, en ce moment... Vous m'aviez bien dit, Gaucherond, quand je vous ai parlé de ce contrat avec Webb, l'Américain : « C'est tentant, patron, mais ce n'est pas prudent... » (*A Philippe.*) Tu ne sais pas le détail de tout ça, toi. Nous causons si peu de mes affaires depuis cette année!... Ce Webb est un Yankee enrichi dans les mines. Il a fait construire une maison dix-huitième siècle à Londres, style français. Il copie le petit Trianon. Il veut donner des

fêtes pour ce qu'ils appellent, là-bas, la *season*. Il est venu à Paris, il y a quelques mois, commander trois salons, livrables à date fixe et payés comptant à la livraison : quatre cent mille francs. Un seul jour de retard, tout est refusé. C'est bien américain, n'est-ce pas ? Trois de mes confrères ont reculé devant ces conditions. J'ai fait mon calcul, moi, et je les ai acceptées. Nous arrivons largement. Mais si mes ouvriers me claquaient dans la main?... Langouët le sait, et alors...

GAUCHEROND

Patron, ne le croyez pas... M. Philippe a raison. Langouët, c'est mon élève. C'est moi qui l'ai pris ici tout petit, et qui lui ai mis l'outil à la main. Il a été mon apprenti, un apprenti comme il y en avait autrefois, avec les corporations... Ah ! si leurs syndicats étaient ça, seulement ! Mais on y reviendra. Patience !... Je ne dis pas. Il a tourné à gauche depuis... Je lui ai tant répété : « Mon

petit, pas de politique à l'atelier. Dehors, tout ce que tu voudras. Mais, à l'atelier, il faut respecter le travail. » Oui, il s'est gâté. Mais, j'en mettrais mes deux mains sous le varlet, il respecte le travail. Ce n'est pas lui qui aurait jamais fait cette saloperie-là.

PHILIPPE

Non. Ce n'est pas lui, papa. D'ailleurs, puisque tout s'arrange.

GAUCHEROND

Mais oui, patron, tout s'arrange. (*Il soupèse le meuble pour l'enlever.*) Il est trop lourd pour mes vieilles pattes, ce gros garçon-là... Je vais toujours chercher une voiture et je viens l'enlever avec... (*hésitant*) avec un de mes copains. Ne vous inquiétez de rien, patron. Avant six semaines, je le rapporte chez M. de Bonneville.

*Il sort.*

## SCÈNE XIV

BRESCHARD, PHILIPPE

PHILIPPE

Brave homme, va !

BRESCHARD

En attendant, tu remarques qu'il ne me demande pas un de mes ouvriers pour l'aider. Il est aussi persuadé que moi, entends-tu, que le coup a été fait à l'atelier.

PHILIPPE

Pas par Langouët, en tout cas.

BRESCHARD

Si, par Langouët. Il me hait, entends-tu, Philippe. Et il n'y a pas que ses idées socialistes dans cette haine. Il y a... ce que tu sais maintenant.

PHILIPPE

C'est à peine s'il est poli avec Louise Mairêt, papa.

## BRESCHARD

Je n'ai pas dit qu'il lui faisait la cour. Mais il me hait, je le sais, je le vois, je le sens... Et, encore une fois, en ce moment, avec l'influence qu'il a sur ses camarades, il me tient.

## PHILIPPE

Dieu merci! mon père, la maison Breschard...

## BRESCHARD

Je ne t'ai pas tout dit, mon enfant. Depuis que je songe à ce mariage avec Louise, je n'ai eu qu'une idée : ne pas vous faire de tort, à ta sœur et à toi. C'est à cause de cela que j'ai entrepris ces constructions au Champ-de-Mars. Il a fallu payer le terrain, les matériaux, les maçons. J'ai mis là de l'argent, beaucoup d'argent. J'en ai mis dans l'achat des bois nécessaires à ce mobilier. J'en ai mis dans la République Argentine, en Russie. Les résultats seront magnifiques. Je les crois certains. En attendant, tous mes capitaux sont dehors,



et les quatre cent mille francs que Webb me verse à la livraison me sont indispensables pour faire face à mes échéances. Sans eux, je pourrais connaître de mauvaises heures, de très mauvaises... Voilà pourquoi j'ai si peur de cette grève que le syndicat du meuble a déclarée ces jours-ci. Voilà pourquoi j'ai dû plier tout à l'heure devant Langouët. Je ne crois pas qu'il arriverait à me débaucher tous mes hommes. Il ne m'en prendrait que dix, je serais déjà bien gêné!... Ah! mon ami, que de soucis! Et celui de ton mariage avec Cécile qui vient s'y joindre!

PHILIPPE

Ne te tourmente pas de cela, père...

BRESCHARD

Mais, mon enfant, je ne me pardonnerais pas si je te faisais manquer le bonheur.

PHILIPPE

Tu ne me feras rien manquer du tout... D'abord, il n'y aura pas de grève ici. Nos

ouvriers sont nos amis... Et, quant à mon mariage, j'irai chez Tardieu aujourd'hui même, je lui parlerai, et je suis sûr du résultat.

BRESCHARD, *hochant la tête.*

Moi aussi. Mais, enfin, puisque tu le veux :  
Essaye, mon ami. Essaye!...

*Rideau.*



ACTE DEUXIÈME

LA GRÈVE



Cabinet de travail de Breschard. Au lever du rideau, Philippe, assis à son bureau placé près de celui de son père, achève d'écrire une lettre. Il prend une enveloppe et trace l'adresse.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, puis GAUCHEROND

PHILIPPE

A Mademoiselle, Mademoiselle Cécile Tardieu. (*Il relit sa lettre avant de la plier.*) « Ma chère Cécile, depuis mon malheureux entretien avec votre père... » (*Coup à la porte.*)

Entrez !

*Il plie sa lettre et la met dans sa poche.*

GAUCHEROND

M. Breschard n'est pas là ? Je venais lui annoncer une nouvelle qui a de l'importance, à cause de cette grosse affaire avec l'Américain.

PHILIPPE

La grève gagne? Nous allons l'avoir ici?

GAUCHEROND

Oui, et par Langouët!... Avant-hier, je n'ai pas voulu lui faire du tort. C'est comme si on était du même sang, quand on a fait donner à quelqu'un ses premiers coups de varlope... Mais c'est lui qui mène la grève, et c'est lui le saboteur.

PHILIPPE

Eh bien, moi, je continue à le croire incapable de cette infamie. La grève, c'est une chose; le sabotage, c'en est une autre. J'admets la première, mais l'autre? Cette lâcheté! Le travail des camarades détérioré, gâché!

GAUCHEROND

Et le travail des camarades empêché? Car, c'est ça, la grève. Non, non, monsieur Philippe. Grève et sabotage, sabotage et grève, ça se vaut, et c'est bon pour les propres à rien. Je vais avoir soixante ans, moi. J'en avais seize

quand je suis entré chez M. Firmin et trente-cinq, lorsqu'il a cédé son fonds à monsieur votre père. Est-ce que j'ai jamais été en grève? J'ai fait mon métier qui était de travailler mes bouts de bois, comme le patron a fait le sien qui était de me commander ma besogne et de me la payer. Et pour cela, je n'ai pas eu besoin de leurs syndicats. Quand ils en ont fondé un, je n'ai rien voulu savoir. « Je suis assez grand garçon, que je leur ai dit, pour faire mes affaires tout seul. » Et c'est comme ça qu'on est un homme libre.

PHILIPPE

Il n'y a pas que la liberté au monde, Gaucherond. Il y a la fraternité et la justice.

GAUCHEROND

Ah çà! Est-ce qu'ils vous auraient mis dedans, vous aussi, monsieur Philippe, avec leurs grandes phrases? Faites excuse, mais je vous ai vu haut comme ça. La fraternité? Les quinze mille balles aux députés socialistes qui



montent le coup à de pauvres bougres! (*Levant les bras au ciel.*) La justice? vous trouvez ça juste, vous, cette unification de salaires qu'ils réclament dans leur grève d'aujourd'hui? La paye égale pour tous, hommes et femmes, capables et incapables?

PHILIPPE

Oui, puisque c'est le tarif le plus haut qu'ils prennent comme base. A qui font-ils du tort?

GAUCHEROND

Mais au travail! monsieur Philippe, au travail!... Voyons?... Le travail d'une bonne main, moi, par exemple, qui ai quarante ans de métier dans les pattes, serait payé comme celui d'un Garrigue, d'un Burle, des sabots? Mais c'est absurde! Mais tout est inégal dans le monde! Tout! Tout! Tout! Voyez dans notre métier : le sapin, c'est-il du chêne?

PHILIPPE

C'est précisément parce que tout est inégal

dans la nature qu'il faut essayer de mettre un peu d'égalité dans la société.

GAUCHEROND

Ah! qu'on y mette donc de l'ordre seulement! (*Avisant un meuble.*) Regardez les bois dans cette marqueterie. Comme ils y sont tous à leur place! Comme un ton en fait valoir un autre! C'est l'harmonie. C'est ça qu'il faudrait dans la société... Faites encore excuse, monsieur Philippe, vous n'allez pas leur dire que vous pensez comme eux? Vous ne ferez pas ça à M. Breschard? Si l'atelier d'ici suivait la grève, ce serait un rude coup pour lui en ce moment.

PHILIPPE

L'atelier ne suivra pas la grève, Gaucherond. Je vais communiquer à mon père votre avertissement. Il vaut mieux dans l'intérêt de tous qu'il ait passé par moi. Je compte sur mon influence, en cas d'un conflit, pour amener une détente immédiate. (*Entre François.*) Qu'y a-t-il?

FRANÇOIS

Mademoiselle Tardieu est en bas. Elle demande si elle peut dire un mot à M. Philippe.

PHILIPPE

Priez-la de monter. (*François sort.*) Adieu, mon bon Gaucherond.

GAUCHEROND, *revenant.*

Adieu, monsieur Philippe... Dites donc, j'ai discuté avec vous tout à l'heure un peu vivement. Vous savez, votre père et vous, c'est comme ma famille... Quand vous vous marierez, vous me laisserez bien faire mon cadeau à Mme Philippe, un bonheur-du-jour qui me trotte dans la tête. Est-ce qu'il faudra attendre longtemps?

PHILIPPE

J'en ai peur, mon brave Gaucherond.

GAUCHEROND, *regardant Cécile qui entre.*

Tant pis! Tant pis! (*S'inclinant.*) Mademoiselle...

*Il sort.*

## SCÈNE II

PHILIPPE, CÉCILE

PHILIPPE, *tirant sa lettre à demi de sa poche.*

Ah ! merci d'être venue. Voyez, je vous écrivais.

*Il lui prend les mains.*

CÉCILE, *se dominant à peine.*

Depuis quarante-huit heures, depuis que vous êtes allé chez mon père, je me débats dans la nuit. Mon père m'a dit que notre mariage était rompu et que c'était vous, Philippe, qui le rendiez impossible. Il est tellement monté qu'il refuse de me laisser même prononcer votre nom. Il m'emmène ce soir en Italie... J'ai trouvé le moyen d'aller hier trois fois chez votre sœur. Elle est à la campagne... J'y suis retournée ce matin et tout à l'heure, elle n'est

pas encore rentrée. J'ai pris un grand parti. Je suis venue ici. Ma vieille institutrice est en bas dans l'automobile. Je suis montée sans lui donner de raison, en lui disant de m'attendre deux minutes. Si mon père apprend ma démarche, ce sera terrible... Mais je ne peux pas partir dans cette incertitude, je ne peux pas.

PHILIPPE

Et moi, Cécile, je ne peux que vous répéter ce que je vous écrivais : que je vous aime, qu'il y a un malentendu entre votre père et moi. Et ce malentendu, je n'ai même pas le droit de vous dire sur quoi il porte.

CÉCILE

Pas le droit?... Pas le droit? C'est comme mon père! Mais moi, j'ai le droit de savoir quand il s'agit de mon bonheur.

*Elle se laisse tomber sur une chaise, la tête dans les mains, et elle éclate en sanglots.*

PHILIPPE, *bouleversé.*

Comment voulez-vous que je vous résiste

quand vous me parlez ainsi... quand vous pleurez?... Eh bien, il s'agit... (*Il s'arrête.*)  
Non, c'est impossible!

CÉCILE

Philippe, quoi que ce soit qu'il y ait dans votre vie, dites-le-moi? Je suis une jeune fille, mais je sais que beaucoup de jeunes gens, au moment de se marier, rencontrent un obstacle dans leur passé. J'ai cru que vous n'aviez rien, vous, dans votre passé, mais s'il vous a laissé des devoirs à remplir...

PHILIPPE, *avec force.*

Non, Cécile, non, je n'ai rien dans mon passé, je vous le jure... Je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous.

CÉCILE

Enfin, j'ai ce que je voulais, une certitude. Le mystère, quand il s'agit de ce qu'on aime, c'est très dur. On l'accepte. — On accepte la séparation, l'absence... Le doute, non. Ce dont j'avais besoin, c'était de savoir que cette

« situation secrète » dont a parlé mon père — car il a laissé échapper ces mots — ne vous concerne pas.

PHILIPPE

Non, elle ne me concerne pas. Mais oui, il y a un secret dans notre famille. Ce secret comporte, de la part de quelqu'un que je ne dois pas vous nommer, un devoir de conscience. Si votre père savait ce que je sais, il penserait comme moi sur le caractère impératif de ce devoir. Notre malentendu vient de ceci, que les moyens me manquent pour lui imposer une évidence, que j'ai, que vous auriez, si...

CÉCILE, *se levant.*

J'ai compris tout ce que je devais comprendre, Philippe. Depuis notre dernière conversation, je me considère comme votre fiancée. Je vous attendrai un an, deux ans, dix ans...

PHILIPPE, *l'attirant contre lui.*

O mon unique amour! Moi aussi, je vous

attendrai. L'épreuve sera cruelle. Quand vous saurez tout, un jour, vous me direz : « Vous avez bien agi. »

CÉCILE, *appuyant sa tête sur l'épaule  
de Philippe.*

J'en suis sûre... Ah!

*Elle a poussé ce cri en voyant Langouët  
qui vient d'ouvrir la porte. Elle s'éloigne  
vivement.*

PHILIPPE

Permettez-moi de vous reconduire, mademoiselle.

*Il la ramène à la porte. Elle sort.*

### SCÈNE III

PHILIPPE, LANGOUËT

LANGOUËT, *gouailleux.*

Je te demande pardon. J'ai bien vu que j'étais de trop.



PHILIPPE

Ne plaisante pas, Langouët, tu me froisserais.

LANGOUËT

Je ne plaisante pas. On m'avait dit que tu épousais Mlle Tardieu. Je ne le croyais pas. Je constate que c'est vrai. Voilà tout.

PHILIPPE

Aux gens qui te répéteront ce bruit-là, tu voudras bien répondre que c'est faux. Je n'épouse pas Mlle Tardieu.

LANGOUËT

Tant mieux. Je te verrais avec beaucoup de chagrin devenir le gendre d'un ennemi de nos idées. D'ailleurs, il ne s'en cache pas et je l'en estime presque.

PHILIPPE

Estime-le tout à fait. Je suis persuadé que Tardieu se trompe. Mais il est d'une entière bonne foi, et si j'épousais sa fille, j'arriverais, j'en suis sûr, à détruire cette hostilité dont tu parles.

LANGOUET, *toujours ironique.*

Et comment?

PHILIPPE

En lui prouvant ma bonne foi, aussi, à moi, notre bonne foi... Ne souris pas, Langouët, comme si tu étais devenu un homme de doute et de haine. Qu'est-ce que nous voulons, toi et moi? La paix sociale. Rappelle-toi, quand j'avais seize ans, que tu en avais dix-huit, les beaux soirs que nous avons eus à rêver ensemble d'une humanité organisée enfin dans la justice. Nous tombions d'accord que le grand outil de cette justice sociale, c'était l'amour. Et nous en donnions une preuve vivante. Nous avons passé la journée, toi, à ton atelier d'ouvrier, moi, à mon collège de bourgeois. Je te communiquais un peu de la science qu'on m'enseignait à mon lycée. Toi, tu m'apprenais une science autrement précieuse. Tu m'initiais au peuple. Tu me révélais cette belle âme ouvrière, si simple, si tou-

chante, si inconnue. Sans toi, je penserais comme Tardieu. Je n'en saurais pas plus que lui sur vous autres.

LANGOUET

Es-tu sûr d'en savoir davantage? Mais ce n'est pas pour discuter idées que je t'ai cherché jusqu'ici. J'ai une grosse nouvelle à t'annoncer, et j'ai tenu à te l'avoir annoncée moi-même, justement à cause de ces souvenirs que tu rappelles. Je ne veux pas que tu dises jamais : « Langouët n'a pas été loyal avec moi. »

PHILIPPE

Je la sais, ta nouvelle. L'atelier va se mettre en grève.

LANGOUET

J'aurais dû me douter qu'en effet, les espions de ton père...

•PHILIPPE, *vivement*.

Mon père n'a pas d'espions. Ce que je sais, je le sais par Gaucherond.

LANGOUET

Cela devait être. Quand on n'est pas avec sa classe, on arrive toujours à la trahir.

PHILIPPE

Gaucherond, un traître?...

LANGOUET

Oui, puisqu'il nous vend à ton père.

PHILIPPE

Il ne vous vend à personne, et toi, il te défendait, l'autre jour, tu l'as bien vu, quand il s'est agi de ce meuble saboté.

LANGOUET

En attendant, il va le réparer.

PHILIPPE

Tu devrais être le premier à t'en réjouir, toi, le contremaître.

LANGOUET, *regardant Philippe bien dans les yeux.*

Mais, ce sabotage, c'est moi qui l'ai fait.

PHILIPPE

Toi?

## LANGOUËT

Oui, moi, comme c'est moi qui ai organisé la grève. Au coup de quatre, les ouvriers quitteront l'atelier, comme tous les jours. Seulement, ils ne rentreront pas. Tout ça, c'est moi, Langouët, qui l'ai fait... Tu me regardes... Je te fais peur... Tu vois bien que tu ne nous connais pas... Notre idéal de jeunesse, je l'ai toujours. Mais autrefois, je l'avais comme un enfant; aujourd'hui, je l'ai comme un homme. Je crois toujours que la société, organisée sur la justice, produira la paix et l'amour, mais plus tard, plus tard. Pour le moment, l'outil nécessaire à la formation de cette société de justice, c'est la violence. Et la violence n'aime pas.

## PHILIPPE

Je crois rêver en t'écoutant. Tu m'as bien souvent, ces temps-ci, tenu des discours pareils!... Pas avec cet accent. Et puis, ce sabotage! Ce n'est plus un discours, cela, c'est...

LANGOUET, *brutalement.*

C'est de l'action directe.

PHILIPPE

C'est de la sauvagerie. Et ça, non, non. Ça ne te ressemble pas, Langouët. Il s'est passé ici quelque chose qui t'a changé. Il y a un malentendu entre toi... et la maison.

LANGOUET

Aucun :

PHILIPPE

Si. Tu as prononcé tout à l'heure le nom de mon père, d'une façon qui m'a peiné. Je ne l'ai pas relevé comme je devrais. Qu'as-tu contre mon père? Réponds.

LANGOUET

Rien.

PHILIPPE

Tu ne veux pas me parler. Eh bien, moi, je peux te dire qu'il va se passer ici bientôt, aujourd'hui sans doute, un événement qui te prouvera que tu t'es trompé du tout au tout

sur un certain point. Et alors, je te retrouverai tel que tu es. Car cet homme de haine, ce n'est pas toi. Mais si tu l'étais, est-ce que tu serais venu m'avertir de la grève, tout comme Gaucherond, remarque? Et en m'avertissant, vous avez fait, l'un et l'autre, une besogne de paix. Je vais tout essayer, moi, pour que cette grève n'ait pas lieu.

LANGOUET

Elle aura lieu. Ça n'a pas été facile, mais l'atelier est bien décidé.

PHILIPPE

Si ça n'a pas été facile, c'est donc que les ouvriers ne se trouvent pas maltraités ici. Je suis socialiste. Par conséquent, j'admets comme toi que, d'un bout à l'autre de la société actuelle, il y a de l'injustice. Mais il n'y en a ici qu'un minimum. Et cela, à cause de la profonde humanité de mon père. Je vais m'adresser à cette humanité. L'amélioration des salaires que vous voulez imposer par la

grève, j'obtiens, moi, qu'il vous l'accorde de lui-même, avant la grève. (*On entend la voix de Breschard dans l'autre pièce.*) Mais je l'entends. Au nom de notre ancienne amitié, Langouët, laisse-nous en tête-à-tête.

LANGOUËT

Je n'avais pas l'intention de parler à M. Breschard maintenant. Je t'ai dit que la déclaration de grève est fixée à quatre heures.

*Il sort.*

#### SCÈNE IV

BRESCHARD, PHILIPPE

BRESCHARD

Qu'est-ce qu'on vient de me dire, mon petit? Cécile Tardieu sort d'ici?

PHILIPPE

C'est vrai.



BRESCHARD

Elle est venue te voir seule? (*Geste de Philippe.*) Ah! la brave enfant, comme elle t'aime!

PHILIPPE

Oui, elle m'aime. J'en suis bien sûr maintenant. Nous nous sommes fiancés. Elle sera ma femme. Quand? Je ne sais pas. Mais elle sera ma femme. N'aie donc plus de remords à mon endroit, papa, et fais ce que tu dois, sans plus hésiter. Épouse Louise, et qu'on le sache à l'atelier le plus tôt possible. Ce n'est pas seulement ton devoir, c'est ton intérêt.

BRESCHARD

A cause de la grève qui menace? Tu penses que le mariage du patron avec une de leurs camarades me concilierait mes ouvriers?... Je le reculerais rien qu'à cause de cela... Avec l'esprit que je leur vois...

PHILIPPE

Es-tu sûr que cet esprit n'a pas beaucoup pour cause ta situation vis-à-vis de Louise?

Tiens, au moment où tu es arrivé, je causais avec Langouët...

BRESCHARD

De Louise et de moi?

PHILIPPE

Le nom de Louise n'a pas été prononcé. Et pourtant, j'ai compris que cet excellent ouvrier...

BRESCHARD

Il l'a été. Ce n'est plus qu'un anarchiste.

PHILIPPE

Non, papa. Ce qui est vrai, c'est qu'il a changé. Pour moi, ce sont tes rapports avec Louise qui font que ce garçon te juge mal.

BRESCHARD

Tu me permettras, mon ami, de me moquer des jugements de M. Langouët.

PHILIPPE

Comme patron, en as-tu le droit? Surtout dans une crise où tu vas avoir besoin de toute ton autorité morale. Langouët vient de m'an-

noncer que l'atelier se met en grève cet après-midi, à quatre heures.

BRESCHARD

Ce que je prévoyais est arrivé. Le scélérat a eu raison de la fidélité de mes hommes!... Avec cette affaire de Londres pour laquelle je n'ai pas le temps et mes capitaux dehors, il me tient à la gorge. Ah! Pourquoi ne l'ai-je pas nettoyé avant-hier, quand je l'ai pris en flagrant délit de sabotage?

PHILIPPE

Mais parce que tu es humain et qu'une première faute n'efface pas une longue suite de loyaux services. Tu ne vas pas oublier non plus que sur tes quarante ébénistes il y en a trente qui travaillent chez toi depuis des années. Empêche cette grève, papa, la première qu'il y aurait eu dans la maison. Tu le peux encore.

BRESCHARD

Il le faut bien. Mes échéances sont là. J'ai

compté sur ces quatre cent mille francs de l'affaire Webb... Avec cette grève, rien. Je n'arrive pas. Ah! la canaille a bien joué. Il gagne la première manche. Je l'attends à la seconde, quand les meubles seront finis et livrés là-bas...

PHILIPPE

J'ai peur de te comprendre? Tu veux céder à tes ouvriers aujourd'hui...

BRESCHARD

Et les repincer dans six semaines, oui.

PHILIPPE

Mais la parole donnée?

BRESCHARD

Tu veux dire extorquée. Ah çà! Tu ne vois donc pas que cette grève éclatant chez moi, à ce moment précis, c'est du chantage?

PHILIPPE

Non, puisqu'elle est générale.

BRESCHARD

Si, puisqu'elle me ruine, à moins que je ne

plie. Langouët le sait. Oui ou non, est-ce la menace sous condition? Et tu le défends, toi qui connais ses idées! C'est vrai, ce sont les tiennes. Eh bien, le voilà, mon ami, le progrès social. Hier, le sabotage de l'objet. Aujourd'hui le sabotage d'une maison... Mais je ne me laisserai pas faire. Langouët m'a aujourd'hui. Je l'aurai demain, et sans scrupule, je te jure. Oui, je vais la leur accorder tout à l'heure, cette absurde unification des salaires qu'ils réclament, et le reste... Et dans six semaines, l'ancien tarif ou la porte.

PHILIPPE

Tu ne feras pas cela, papa. C'est toi qui saboterais la maison en ayant dit oui, un jour, à tes ouvriers, parce que c'est ton intérêt, et non, deux mois plus tard, cet intérêt changé. Que deviendrait ton honneur de patron?

BRESCHARD

L'honneur d'un patron, c'est d'être maître chez lui. Oui ou non? Est-ce ici ma maison?

## PHILIPPE

Celle des ouvriers aussi bien que la tienne.  
La maison, c'est eux et toi.

## BRESCHARD

Pardon! La maison, c'est moi et eux. Et moi, d'abord, parce que je l'ai faite. Il y a trente ans, lorsque j'ai acheté l'affaire Firmin, combien employait-elle d'ouvriers? Dix. Son chiffre par an? Cent mille francs. Compare. Et tu veux que j'accepte que mes salariés m'y fassent la loi? Mais s'il y a un atelier Breschard pour donner du travail à ces ingrats, pour les faire vivre, c'est qu'un jeune homme s'est rencontré, il y a trente ans, avec un petit capital qu'il a risqué tout entier dans cette affaire Firmin. Ce jeune homme, c'était moi. J'avais cent cinquante mille francs. Je pouvais vivre de mes petites rentes, tranquillement, en province. Je pouvais prendre un emploi du gouvernement, devenir fonctionnaire. J'aurais fini comme mon père, sous-chef de bureau

à Paris, parfaitement heureux avec mes appointements et mes revenus. J'avais de l'ambition, je ne l'ai pas voulu. Crois-tu qu'il ne m'en a pas fallu, du courage, pour me lancer dans cette aventure et apprendre le métier de tapissier et d'ébéniste, quand j'avais, pour tout bagage, mon diplôme de bachelier, — c'est ça qui m'était utile! — et un petit talent de dessin? Ce courage, je l'ai eu, et pas seulement pendant une heure, tous les jours pendant trente ans. Voilà trente ans que je me lève chaque matin à six heures, pour être là quand l'atelier s'ouvre; trente ans que je peins avec mes sculpteurs, mes ciseleurs, mes modelleurs, mes monteurs; trente ans que je ne pense qu'à mes meubles, depuis l'instant où je me réveille jusqu'à celui où je m'endors. Mais cette maison, c'est mon œuvre, c'est ma création, c'est ma chair et c'est mon sang. (*A Philippe qui veut l'interrompre.*) Laisse-moi finir. Je n'accorderai rien aujourd'hui à mes ouvriers, rien. C'est à

ma maison que je ferai le sacrifice de céder, pour qu'elle dure. C'est pour ma maison, pour son honneur, tu m'entends, que je reprendrai les concessions arrachées par Langouët et ses complices, dès que je pourrai.

PHILIPPE

Tu ne les reprendras pas. De notre conversation, je ne retiens qu'une chose : tu vas aller au-devant de leurs demandes. Qu'ils apprennent en même temps que tu leur accordes de toi-même ce que tes confrères refusent à leurs camarades grévistes, et que tu épouses Louise, Langouët pourra essayer encore de les endoctriner. Tu verras comment ils le recevront ! Et il ne l'essayera plus. Tu le retrouveras, lui, tout le premier, dévoué, confiant, zélé comme autrefois... Pourquoi?... Parce qu'il croira en toi.

BRESCHARD

Mon pauvre enfant, quand je leur aurai accordé ce que je vais leur accorder, — je n'ai



pas le choix, — ni Langouët ni les autres ne croiront en moi. Ils me mépriseront. Ils ne me rendront leur estime que le jour où ils retrouveront en moi le patron, c'est-à-dire le maître... Mais, ils le retrouveront. En attendant, je vais passer à l'atelier, qu'ils me voient. Qui sait? au dernier moment ils n'oseront peut-être pas. *(La porte s'ouvre. Aline Derivière entre.)* Ah! c'est toi, ma fille. Bonjour, bonjour...

*Il va pour sortir.*

## SCÈNE V

LES MÊMES, ALINE DERIVIÈRE

ALINE, *retenant son père.*

Oui, c'est moi, papa, et qui viens d'en apprendre de belles. Je sors de chez Tardieu.

PHILIPPE

Arrête-toi, Aline. Tu ne sais pas ce qui se passe ici.

ALINE

Je sais ce qui se passe là-bas. Je sais que tu n'épouses pas Cécile, que son père l'emmène ce soir, et que tout cela n'a pas le sens commun. Tu entends, Philippe, et toi aussi, mon père.

PHILIPPE

Encore une fois, Aline, arrête-toi. Ce n'est pas l'instant d'une pareille discussion. Nous allons peut-être avoir la grève chez nous à quatre heures.

ALINE

La grève ici ?

PHILIPPE

Oui, et papa se trouve devant les plus graves décisions à prendre. Tu ne vas pas lui ôter son calme.

BRESCHARD, à sa fille.

Je veux que tu parles, au contraire, Aline. Ton frère se laisse impressionner par ces histoires de grève. Moi, non. (*A son fils.*) Mes dé-

cisions sont arrêtées, mon ami, bien arrêtées, et je t'assure que j'ai tout mon calme. C'est toi qui as failli me l'ôter tout à l'heure. Je suis content, au contraire, de cette diversion. Il paraît que c'est la journée des liquidations. J'aime mieux ça. Allons-y. (*A sa fille.*) Tu sors de chez Tardieu. Qu'est-ce qu'il t'a dit?

## ALINE

Que tu allais te remarier, et qu'à cause de cela il refuse Cécile à Philippe, et que Philippe trouve ça parfait, que c'est même lui qui te pousse à ce mariage... deux fois déraisonnable, papa, laisse-moi te le dire, et en lui-même, et parce qu'il empêche le sien.

## PHILIPPE

Il n'est jamais déraisonnable de faire son devoir, Aline, et ce mariage de père n'empêche pas le mien. Il le retarde, voilà tout. J'ai vu Cécile. Nous nous attendrons, l'un l'autre, des années, s'il le faut.

ALINE

Tu lui as expliqué?...

PHILIPPE

Je lui ai dit qu'il s'agissait d'une question d'honneur. Elle m'estime assez pour m'avoir fait crédit.

ALINE

Ce n'est pas une raison, si elle est aussi folle que toi, pour que je vous laisse tous les deux, moi, ta sœur et son amie, gâcher vos plus belles années de jeunesse, et pourquoi? Mon Dieu, pourquoi? (*A son père.*) Il faut d'abord que tu saches que Tardieu ne m'a rien appris. Cette histoire avec Louise Mairat, je la connais depuis six mois.

BRESCHARD

Toi aussi!

ALINE

Oui, par mon mari, qui la tenait de Bonneville. Celui-ci passe son temps, comme tu sais, à faire copier ou retaper de vieux meubles,

aux quatre coins de Paris. A ce métier, il ramasse tous les potins d'atelier. Il a recueilli celui-là dans le tas, et il nous l'a rapporté.

BRESCHARD

Alors, je ne comprends pas ton mot de tout à l'heure.

ALINE

Lequel?

BRESCHARD

Le mot de déraisonnable, appliqué à ce mariage. Je trouve, moi, assez extraordinaire déjà que Tardieu, quand tu es allé lui demander des explications sur son refus, ne t'ait pas simplement adressée à moi. Et je trouve plus extraordinaire encore que tu qualifies, comme tu viens de le faire, une situation qui ne t'est connue, tu l'avoues toi-même, que par des ragots d'arrière-boutique. (*Geste d'Aline.*) Oui, extraordinaire. Ton frère te l'a dit tout de suite, avec une spontanéité qui m'a touché. J'y ai retrouvé la délicatesse dont il a fait

preuve avant-hier, quand nous avons abordé ensemble cette pénible question. Il a su, lui, ne pas prononcer des paroles qu'un père ne peut pas accepter, surtout quand il est, devant ses enfants, dans une situation où il sait, tout le premier, qu'il ne devrait pas être.

PHILIPPE

Aline n'aurait pas parlé ainsi, mon père, si tu lui avais raconté ce que tu m'as raconté.

ALINE

Je te demande pardon, papa, s'il m'est échappé une expression un peu vive. Que veux-tu? Je t'aime. J'aime mon frère. J'aime Cécile. Il y a longtemps que je fais ce rêve d'avoir cette gentille sœur, et que toi, qui as tant travaillé, tu aies auprès de toi dans cette vieille maison, pour réchauffer tes vieux jours, ce jeune et joli bonheur. Et puis, patatras! Voilà mon pot au lait par terre!... Alors, quand Tardieu m'a dit ce qu'il m'a dit, le sang m'a bouilli. Je suis ta fille, papa. Et il me l'a

dit avec tant de chagrin, le pauvre homme ! Tu ne lui en voudrais pas si tu l'avais entendu. Il est désolé d'emmener Cécile ce soir. Un geste de toi, rien qu'un geste, et tout est réparé. Il me l'a promis.

BRESCHARD

Quel geste ? De quoi parlons-nous ? Tu viens de me dire toi-même que j'ai compromis une jeune fille... Mais oui... Du moment que ma liaison avec elle est de notoriété publique, et que je suis libre, il me semble que tu devrais être la première, toi, une honnête femme...

ALINE

A te conseiller de l'épouser ?

PHILIPPE

Oui, Aline, de l'épouser.

ALINE

Voyons, papa, je ne veux pas employer les mots qui t'ont froissé tout à l'heure... Et pourtant !... Mais on ne compromet pas une Louise Mairêt.

PHILIPPE

Parce qu'elle est une fille du peuple? Une ouvrière?

ALINE

Parce qu'elle a un autre amant. (*Geste de Breschard.*) Pardon, papa, si je te fâche. Mais il fallait que ça fût dit et c'est dit.

PHILIPPE

Mais c'est une infamie, Aline...

BRESCHARD, *l'interrompant.*

Laisse, Philippe, laisse... (*A sa fille.*) Tu viens de porter une accusation grave, Aline, très grave. Il ne s'agit plus de moi, ni de mes sentiments. Il s'agit de savoir si cette enfant est, ou n'est pas, une créature abominable d'ingratitude et d'hypocrisie. Le nom de cet amant?

ALINE

Langouët.

BRESCHARD

Tu as des preuves?



ALINE

Mais c'est la fable des ateliers qu'elle est amoureuse folle de lui ! Nous savons ça par Bonneville encore. Et il suffit de les voir ensemble. Quand il est là, elle ne se connaît plus, et lui...

PHILIPPE

Lui ? C'est à peine s'il lui parle, et avec une dureté.

ALINE

C'est la preuve, ça. C'est en la brutalisant qu'il la tient... Est-il avec elle comme avec les autres ? Toute la question est là. C'est évident que non. Il y a donc quelque chose entre eux, et ce quelque chose, c'est trop clair... Nous déballons tout, papa ? Nous avons été vingt fois, mon mari et moi, sur le point de t'avertir de cette histoire Langouët, et puis nous nous sommes dit : « A quoi bon lui faire de la peine ? C'est un caprice et qui sera fini demain... Ça n'a pas d'importance. » Mais,

du moment que ce n'est pas un caprice et qu'il y va de l'honorabilité de la famille, tout change. Je te le répète, papa, tu n'as compromis personne. Tu ne dois de réparation à personne. Il n'est pas possible que tu crées des difficultés à un charmant mariage de ton fils pour une petite... rouée! C'est déjà trop que tu aies pensé une seconde à lui donner le nom qu'a porté maman.

PHILIPPE

Mais, Aline...

BRESCHARD

Laisse! Laisse! (*A sa fille.*) Tu appelles ça des preuves, toi?... Déballons tout, comme tu dis. C'est toi qui l'auras voulu. Eh bien, oui, je l'aime, cette enfant, passionnément. En m'en parlant comme tu m'en as parlé, tu m'as fait affreusement mal. De deux choses l'une : ou ce que tu as dit est vrai, ou c'est faux.

ALINE

Mais c'est vrai, mon père.

PHILIPPE

C'est faux, papa, c'est faux !

BRESCHARD

Je vais le savoir. (*Il va pour sonner.*) Quand un homme a été averti comme je l'ai été, il est bien lâche, s'il reste dupe. Je ne suis pas lâche et je ne resterai pas dupe. Si c'est faux, tu viens de te donner une belle-mère.

ALINE

Ce n'est pas à elle que tu vas demander?...

BRESCHARD

C'est à elle. (*Au domestique qui paraît.*) François, faites venir Mlle Mairet ici, tout de suite.

FRANÇOIS

Mlle Mairet est là, justement. Elle voulait parler à monsieur. Je lui ai dit que monsieur était occupé. Elle attend.

BRESCHARD

Qu'elle vienne...

ALINE

Mais c'est fou, mon père...

BRESCHARD

Quand on accuse quelqu'un, c'est bien le moins qu'on lui reconnaisse le droit de se défendre. (*Avec autorité et la conduisant vers la porte.*) Rentre chez toi. A cinq heures j'irai te voir. Je te dirai si tu dois ou non retourner aujourd'hui chez Tardieu. Et toi, Philippe, essaye de te renseigner sur la grève... Allez.

*Aline et Philippe sortent et se croisent avec Louise, qu'Aline affecte de ne pas voir.*

## SCÈNE VI

BRESCHARD, LOUISE

BRESCHARD

Louise, tu as demandé à me parler ?

LOUISE

Oui, mon ami.

BRESCHARD

Moi aussi, j'ai à te parler, et de choses très

graves. Voyons d'abord ce que tu as à me dire.

LOUISE

Je viens d'apprendre que la grève...

BRESCHARD

Va éclater ici?

LOUISF

Oui.

BRESCHARD

Je le savais, et je sais aussi ce que je ferai.  
(*Elle frémit.*) Qu'est-ce qui te trouble à ce point, là dedans?

LOUISE

Mais ça, mon ami : ce que je deviendrai si la grève éclate. Dieu sait que j'ai tout fait dans mon coin pour l'empêcher. J'ai réussi presque avec mes ouvrières? Mais les hommes...

BRESCHARD

Ce que tu deviendras? La grève n'est pas obligatoire, je suppose. Elle éclate. Tes camarades quittent le travail. Tu ne le quittes pas.

Ils sont mécontents de leur salaire. Tu ne l'es pas du tien. Que vois-tu de compliqué là dedans? Surtout si tes camarades femmes font comme toi. Tu me dis qu'elles y sont prêtes.

LOUISE

Qu'est-ce que tu veux? J'ai peur.

BRESCHARD

Mais je suis là pour vous protéger, toi et les autres. J'ignore ce qui va se passer ici tout à l'heure. Mais si la grève éclate, la maison est grande, je donnerai l'hospitalité complète aux ouvriers et aux ouvrières qui me resteront fidèles. Et si les autres les menacent... Tiens. J'ai questionné là-dessus le commissaire de police, ce matin même. Je vais te dire sa réponse textuelle : « Empoignez une barre de fer, monsieur Breschard, et descendez-la sur la gueule au premier qui viendra vous embêter chez vous. » Tu vois. Je ris et je n'ai pas peur. Ris, toi aussi, et n'aie pas peur.

LOUISE

Comment veux-tu que je n'aie pas peur, à l'idée d'un conflit, entre eux et toi? Mais si je te voyais frapper un ouvrier ou un ouvrier te frapper!... Ah! mon Dieu!... Et puis, il y a ce qu'ils pensent. Je ne t'en ai jamais parlé, mais je suis quelquefois très malheureuse à l'atelier, mon ami. Ils ne sont pas toujours justes pour moi. Je n'accuse personne. Qu'est-ce que tu veux? Ils ont deviné ce que je te suis. Et alors... C'est trop dur, vois-tu, d'être considérée comme un Judas par ses frères. Ce sont des enfants du peuple, comme moi. Si mes ouvrières et moi, nous ne nous mettons pas en grève, ils diront que j'ai trahi, que j'ai fait trahir, parce que je suis ta maîtresse... Et puis, à quoi cela servira-t-il que quelques malheureuses femmes ne suivent pas les autres?

BRESCHARD

Allons, sois franche, Louise. Ce que tu vou-

lais me demander, c'est la permission, si la grève éclate, de les suivre, ces autres?

LOUISE

Eh bien, oui.

BRESCHARD, *éclatant*.

Ainsi, j'ai un duel avec un mortel ennemi, et tu viens, toi, me demander de passer du côté de cet ennemi? Ce n'est pas vrai que j'aie devant moi mes ouvriers et mes ouvrières. Je n'ai devant moi qu'un homme, et tu sais son nom aussi bien que moi : c'est Langouët. Ce n'est pas vrai que tes camarades te méprisent. Ce sont de braves cœurs, eux, et incapables de cette vilénie. Il n'y en a qu'un qui te traite durement, c'est Langouët. (*Lui prenant le bras.*) Tiens, depuis que je te l'ai nommé, tu es toute pâle, tu trembles. Ton cœur te saute dans la poitrine. Qu'est-ce qui s'est passé entre lui et toi pour qu'il te fasse peur? Car c'est de lui que tu as peur, de lui seul. Pourquoi? Je veux le savoir.



LOUISE

Mais c'est de toi que j'ai peur, maintenant, de ta violence, de ta jalousie. Je croyais t'avoir prouvé...

BRESCHARD

Tu ne me réponds pas. Je veux savoir ce qui s'est passé entre Langouët et toi.

LOUISE

Rien, mon ami, rien...

BRESCHARD, *hors de lui.*

Naturellement. Mais ne vois-tu pas que moins tu veux me répondre, plus tu m'affoles. Ah! comment te forcer à me la dire, la vérité, quelle qu'elle soit? Comment?... Non. Là, tu ne me mentiras pas. J'ai vu mourir ta mère, Louise. J'étais auprès de toi quand elle a passé. J'ai vu ton chagrin. Jure-moi sur la mémoire de ta mère que tu n'es pas la maîtresse de Langouët.

LOUISE, *le regardant en face.*

Je te le jure, mon ami, sur la mémoire de

ma mère; je ne suis pas la maitresse de Langouët.

## BRESCHARD

Ah! Louise, que tu m'as fait du bien! Pardon, mon amie!... Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir... A mon âge, vois-tu, on ne doit plus aimer. Quand je te regarde, je me rends si bien compte... Je me dis que le sentiment qui t'a jetée dans mes bras, ç'a été la reconnaissance, l'émotion de te sentir tant aimée, mais pas l'amour, pas l'amour! et que tu continues à être à moi, par pitié, peut-être!... Alors, quand l'image d'un homme jeune, lui, beau, passionné, s'associe, dans ma pensée, à ton image, alors, je crois tout, je vois tout, devant moi, comme si... Ah! pardon, mon amie, pardon! Dis que tu me pardonnes, dis-le!

## LOUISE

Je n'ai pas à te pardonner. Je ne t'en ai pas voulu. Je ne t'en voudrai jamais. Quand tu me parles d'une certaine manière, c'est que tu

souffres, je le sais. On peut en vouloir à quelqu'un de ses actions, pas de ses sentiments.

BRESCHARD

Tu es plus généreuse et plus juste que moi. Mais tu as raison. Ta situation actuelle, dans la crise que l'atelier peut traverser, serait trop fausse. D'ailleurs, il faut couper court à ces médisances que tu soupçonnes, et à des calomnies que tu ignores. Moi, je les connais. Je vais t'épouser, Louise. Je te le dois. Il y a longtemps que j'y ai pensé. J'ai hésité, pour bien des motifs que tu devines. La conversation que nous venons d'avoir ensemble achève de me déterminer. Tu n'auras même pas à retourner à l'atelier, et tu ne seras mêlée en aucune façon à cette histoire de grève, quelle qu'en soit l'issue. J'annoncerai notre mariage à tout le monde, aujourd'hui même.

LOUISE

Ah! mon ami, tu viens de me toucher le cœur profondément, mais...

BRESCHARD

Mais?... (*La regardant.*) Tu refuses de devenir ma femme ?

LOUISE

Je dois refuser... Tu oublies que tu as d'autres devoirs, un fils, une fille....

BRESCHARD

Mon fils et ma fille sont prévenus.

LOUISE

Tu leur as dit?...

BRESCHARD

Tout. Philippe approuve absolument ce mariage, et la seule objection qu'ait faite ma fille ne tient pas debout. De ce côté-là, par conséquent, je suis libre. Ne te crée pas de scrupules inutiles, mon enfant.

LOUISE

Quand ton fils et ta fille m'accepteraient, est-ce une raison pour que j'accepte, moi, leur générosité et la tienne ? Non, mon ami, je ne peux pas, je ne peux pas être ta femme. Rap-

pelle-toi. Quand je me suis donnée à toi, tu as voulu me rendre indépendante, suffire à mes besoins, m'entourer de luxe. Je t'ai dit non alors, comme je te dis non aujourd'hui, et pour le même motif. Je n'ai pas voulu vivre en fille entretenue, parce que je n'en étais pas une. J'étais une ouvrière, avec un amant, mais une ouvrière, et qui se suffisait par son travail. Tu m'as comprise, alors. Comprends-moi, maintenant. T'épouser, ce serait devenir une bourgeoise, une dame. Et je ne suis pas une bourgeoise. Je ne suis pas une dame. Ton monde n'est pas mon monde. Mon monde, c'est l'atelier, c'est mon travail, c'est mes camarades, c'est ma petite chambre, c'est toi aussi, mais pas comme patron, pas comme bourgeois, comme quelqu'un que j'ai vu si délicat, si bon, si dévoué, quand j'étais dans la peine et si seule. Et je suis contente comme cela, mon ami. Ne me demande pas de rien changer à une situation qui est... ce qu'elle

peut être. Ce que je t'ai dit, à propos de cette grève, t'a montré le fond de mon cœur : mon besoin de concilier ce que je te dois et ce que je dois à ma classe. Ma classe, c'est un bien grand mot. Si tu savais comme je le sens vrai!

BRESCHARD

Alors, tu ne veux pas m'épouser?... Et tu ne t'aperçois pas que tu viens de te dénoncer toi-même, de trahir ton secret?

LOUISE

Je n'ai pas de secret. Je t'ai dit mon véritable motif.

BRESCHARD

Pourquoi as-tu parlé de classe, alors? Pourquoi ai-je retrouvé, sur ta bouche, ce mot, qui n'est pas de toi? Est-ce qu'on a jamais entendu parler d'une ouvrière qui ne veut pas devenir une dame? Ces idées, est-ce que ce sont les tiennes? Non. Il y a là une influence d'homme, et je la connais, cette influence. J'en ai déjà

souffert dans mon fils. On en a fait un syndicaliste, un ennemi. Et ce même esprit de révolution, voici qu'on te l'a insufflé à toi ! Qui ? Cette fois, ce n'est pas un soupçon, c'est une certitude. Tu m'as juré sur la mémoire de ta mère que tu n'étais pas la maitresse de Langouët. Fais-moi un autre serment. Ose. Jure-moi sur la mémoire de ta mère que tu n'aimes pas Langouët.

LOUISE

Je ne ferai pas ce serment.

BRESCHARD

Alors, c'est vrai ? Tu n'es pas sa maitresse, mais tu l'aimes ? Au moins, avoue, dis : « Je l'aime ! » Dis-le. Mais avoue, avoue, avoue donc enfin !

LOUISE

Je n'avouerai rien, parce que je n'ai rien à avouer, et que ce n'est pas humain de traiter, comme tu me traites, une femme qui n'a jamais menti, jamais trahi.

BRESCHARD, *sans l'écouter.*

Ah ! mon instinct ne m'avait pas trompé ! Tu l'aimes ! Tu l'aimes !

LOUISE

Je te répète que je me sens de ma classe, et je n'ai pas besoin de subir une influence pour cela. Il me suffit de me rappeler mon père et ma mère qui étaient des ouvriers, tous mes autres parents qui étaient des ouvriers, mon enfance...

BRESCHARD, *allant et venant dans la chambre.*

Mais non, tu l'aimes !... Et moi, c'était la reconnaissance, c'était la pitié. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse maintenant que tu te joignes à eux ? Tu venais me demander la permission. Tu l'as. Je te la donne. Retourne à l'atelier. Mets-toi en grève comme les autres. Il sera content de toi. (*Marchant sur elle.*) Ah ! malheureuse !...

*Le bruit de la porte qu'on ouvre l'interrompt. Philippe passe la tête et dit...*



PHILIPPE

Papa, on demande à te parler. J'ai dit qu'on attende un moment. C'est pour la grève.

BRESCHARD, *il regarde la pendule.*

Quatre heures! Ah! Ils sont exacts!... Qu'ils viennent! (*A Louise.*) Tu t'en vas. Tu as raison. Je ne supporterais pas de vous voir en face l'un de l'autre. (*Elle sort.*) C'est un duel. Tenons-nous bien sous le feu.

*Parait une escouade d'ouvriers ayant à leur tête Langouët et Thubeuf.*

## SCÈNE VII

BRESCHARD, PHILIPPE, LANGOUËT, THUBEUF,  
BURLE, GARRIGUË, TRANCHANT, CHRISTIAN,  
AUTRES OUVRIERS.

LANGOUËT

Monsieur Breschard, nous vous présentons le camarade Thubeuf, délégué du syndicat de

l'ameublement, qui est chargé de vous soumettre quelques revendications, en notre nom à tous. (*Se tournant vers les ouvriers.*) N'est-ce pas, camarades?

BURLE, *énergique.*

Oui, à tous.

GARRIGUE, *énergique.*

A tous.

LES OUVRIERS, *mollement.*

Oui, oui, à tous, à tous.

THUBEUF

Enchanté, monsieur Breschard, de faire votre connaissance.

BRESCHARD, *très froid.*

C'est moi, monsieur, qui serais très heureux, en toute autre circonstance, de recevoir votre visite. Mais vous me permettrez de vous dire que je ne connais pas le syndicat de l'ameublement et que je ne veux pas le connaître. Par conséquent, pour moi, vous n'êtes le délégué de personne. Restons-en là.

## LANGOUET

Pardon, patron, je viens de vous dire, comme contremaître de l'atelier, qu'il est notre délégué. Vous nous connaissez, nous.

BRESCHARD, *frémissant, puis de nouveau maître de lui.*

Oui, je te connais, toi!... (*Sur un autre ton, s'adressant aux ouvriers.*) Je vous connais tous, mes amis, et vous me connaissez. Jusqu'ici nous n'avons pas eu d'intermédiaire entre nous, et je n'admets pas qu'il y en ait... Si vous avez des revendications à formuler, comme il vient de le dire (*Il a montré Langouët et de nouveau frémi*), je vous invite à les formuler, individuellement. Vous n'avez qu'à venir les uns après les autres, dans ce bureau. Je vous recevrai tous, comme j'ai toujours fait, d'ailleurs. Je discuterai avec chacun de vous, mais d'homme à homme... Préférez-vous commencer dès maintenant? Voyons, vous, Garrigue, qu'avez-vous à me demander?

GARRIGUE

Pour moi, patron, rien. Mais je marche avec les camarades. Ils sont pour le syndicat, je suis pour le syndicat.

BRESCHARD, *haussant les épaules.*

Et vous, Burle?

BURLE

Moi, c'est comme Garrigue, patron.

BRESCHARD, *plus impatient encore.*

Et vous, Tranchant?

TRANCHANT

Qu'est-ce que vous voulez, patron? Moi, je me trouve très bien ici. Je suis content de ce que j'ai. Mais vous pensez bien que dans ces circonstances-là, on peut pas faire autrement que les camarades.

BRESCHARD

Alors, parce qu'un camarade ira se fiche à l'eau, il faudra que vous le suiviez?... Voyons, Tranchant, vous êtes un garçon intelligent. Avec vous, on peut raisonner. Je sais ce que

vous allez me demander, je le sais : l'unification des salaires. Vous gagnez ici le *maximum*, que vous réclamez pour les autres. C'est d'un brave copain, mais il n'y a pas que les copains, il y a le patron. Trouvez-vous juste qu'il paye le mauvais travail au même taux que le bon ?

## TRANCHANT

Je dis pas le contraire, patron, mais je peux pas causer avec vous là-dessus. On est obligé de se tenir tous. Il faut que je marche avec les camarades.

BRESCHARD, *se retournant vers un autre.*

Et vous, Christian, qui n'êtes pas Français, vous êtes cependant très content de gagner à Paris ce que vous n'auriez pas à Copenhague. Qu'est-ce que je vous ai demandé, moi, quand je vous ai embauché ? Ce que vous saviez faire. Rien n'a changé, de vous à moi, depuis deux ans que vous êtes ici. De quoi avez-vous à vous plaindre ? Avez-vous une raison,

une seule, pour faire cause commune avec eux?

CHRISTIAN

Oui, monsieur Breschard, j'ai une raison.

BRESCHARD

Laquelle?

CHRISTIAN

Le chevaleresque!

THUBEUF, *intervenant.*

Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, monsieur Breschard, n'y mettez pas d'amour-propre. Est-ce que j'en mets, moi? Causons ensemble, devant ces braves gens, qui sont des résolus et des conscients, vous le voyez. Ce que j'ai à réclamer en leur nom n'est pas si effrayant, je vous assure. Vous serez trop heureux, si l'on ne vous demande jamais rien de plus. D'ailleurs, je constate que vous êtes au courant. (*Tirant un papier de sa poche.*) Pour plus de précision, cependant, nous allons lire ensemble les articles élaborés par le syndicat.

BRESCHARD, *moins maître de lui.*

Rengainez votre chiffon de papier, monsieur. Je ne veux rien savoir. Encore une fois, mes affaires ne regardent que moi, et je n'accorde à personne le droit de s'entremettre ici. Veuillez vous retirer, je vous en prie.

THUBEUF

Je m'y attendais. Savez-vous de qui je me fais l'effet en ce moment, monsieur Breschard? de Roland chez Louis XVI, vous vous rappelez, quand on voulait le mettre à la porte parce qu'il avait des cordons au lieu de boucles à ses souliers... Ça vous étonne? Mais je lis un peu depuis que...

BRESCHARD, *de moins en moins maître de lui.*

Depuis que ces imbéciles vous font des rentes. Mais moi, monsieur, je ne suis pas un imbécile, et je n'aime pas beaucoup qu'on vienne se payer ma tête chez moi.

THUBEUF

Vous voyez comme j'ai raison. Vous me

recevez, moi, le représentant de vos ouvriers, comme les nobles, il y a cent vingt ans, recevaient les représentants de la bourgeoisie. C'est tout ce que je voulais dire. Quant à nous payer votre tête, comme vous vous êtes, vous, les bourgeois, offert la tête des nobles en 93, non, nous sommes meilleurs garçons que vous. Ce n'est pas la tête que nous visons, nous, c'est la poche. Remarquez comme je vous dis cela sans colère, monsieur Breschard. Je ne suis pas un énergumène, moi, je suis pour la révolution bon enfant. (*Avec une rondeur jouée, en tirant un cigare de sa poche, qu'il allume.*) On peut fumer, ici? Tenez, monsieur Breschard, acceptez un de ces cigares; et causons, maintenant que vous me connaissez, moi aussi. Ils sont excellents, vous savez, ils me viennent de quelques camarades d'une manufacture de tabac dont j'ai fait aboutir la grève, comme je ferai aboutir celle-ci. Car vous me permettrez bien de vous dire, au nom de vos ouvriers,



qu'ils vont se mettre en grève, à moins que vous ne vouliez causer... Eh bien, nous causons?

BRESCHARD, *lui tournant le dos et tirant sa montre.*

Il est quatre heures trente-cinq. Voilà plus d'un quart d'heure de perdu, mes amis. C'est déjà trop. Il est temps que vous alliez tous reprendre votre travail.

THUBEUF

Langouët, monsieur Breschard veut tenir la déclaration de grève de *son* contremaître. Vasy, mon vieux.

LANGOUET

Comme vous l'a dit le camarade Thubeuf, monsieur Breschard, l'atelier est en grève à partir de maintenant. Et il restera en grève jusqu'à ce que vous vous soyez entendu avec le délégué du syndicat sur les revendications que nous l'avons chargé de vous soumettre, je vous le répète au nom de tous, et les camarades vont vous le redire eux-mêmes.

*Il se tourne de nouveau vers les ouvriers.*

LES OUVRIERS, *d'un élan.*

Oui. Tous. Tous.

THUBEUF

Voyez, monsieur Breschard, comme je suis conciliant. Vous avez désiré que la déclaration de la grève passât par eux. Elle a passé par eux. Vous êtes bien avancé, maintenant.

BRESCHARD

C'est sérieux, Langouët?

LANGOUET

Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui plaisante, moi, monsieur Breschard?

BRESCHARD, *aux ouvriers.*

Mes amis, je fais un dernier appel à votre conscience. Combien de fois, quand le travail manquait, ai-je trouvé le moyen de vous occuper, pour vous donner du pain? Est-ce vrai? (*Silence des ouvriers.*) Ils ne répondront pas!... Y en a-t-il un parmi vous qui puisse dire que je ne l'ai pas augmenté de moi-même quand il le méritait? Vous, Cen-

sier, la semaine dernière encore, vous vous rappelez?

GENSIER

Oui, patron, je me rappelle, mais que voulez-vous? Maintenant, ça nous regarde plus, c'est plus nous qui décidons, y a plus que le camarade Thubeuf qui puisse vous répondre à présent.

PHILIPPE, *intervenant*.

Mon père...

BRESCHARD, *violent*.

Tu vas me dire, toi aussi, de causer avec le camarade Thubeuf?... (*Aux ouvriers.*) Ainsi il n'y en a pas un de vous qui ait un mouvement de cœur vers moi, comme j'en ai eu, moi, si souvent vers vous? Pas un de vous qui sente ce qu'il y a d'inqualifiable dans l'humiliation que celui-ci veut m'imposer? (*Il désigne du doigt Langouët.*) Car c'est lui! c'est lui!

LANGOUËT

C'est nous tous, monsieur Breschard.

## LES OUVRIERS

Oui ! Tous ! Tous !

## BRESCHARD

Eh bien ! Puisque vous vous associez tous à lui, je vous préviens, moi, d'une chose. Tout à l'heure, je vais passer dans l'atelier. Tous ceux que je ne trouverai pas au travail, je les considère comme ne faisant plus partie de ma maison. Et jamais, je vous en donne ma parole d'honneur, jamais je ne les reprendrai. (*Il tire sa montre de nouveau.*) Vous avez dix minutes pour vous décider. Quant à toi, Langouët, tu as été le meneur, je te renvoie.

## LANGOUËT

Je vous demande pardon, monsieur Breschard, vous renverrez peut-être d'autres ouvriers, si la maison Breschard survit à cette grève à laquelle vous nous forcez...

## BRESCHARD

Moi ? C'est moi qui... ?

LANGOUET

Où, vous, en ne prenant même pas connaissance de nos revendications. Quant à ces ouvriers-ci, eux et moi, vous ne nous renvoyez pas. C'est nous qui vous quittons.

*Les ouvriers sortent.*

THUBEUF, *resté en arrière.*

Au revoir, monsieur Breschard. Je vous ai dit que je n'y mets pas d'amour-propre, quand il s'agit de l'intérêt des camarades. Voici toujours mon adresse, pour le cas où vous changeriez d'idée.

*Il lui tend sa carte.*

BRESCHARD

Gardez votre carton, monsieur, je ne changerai pas d'idée. Si je reçois jamais votre visite, ce ne sera plus à titre de délégué. Quand on aime tant les beaux cigares, on doit aimer à les fumer dans de beaux meubles.

THUBEUF

Vous m'espérez comme client?... Vous en

avez de bonnes quand vous vous y mettez.

*(Regardant autour de lui et changeant de ton.)*

En effet, je reviendrai peut-être un jour faire mon choix parmi ces merveilles, mais ce ne sera pas comme vous croyez. Au revoir, monsieur Breschard. *(Il sort.)*

## SCÈNE VIII

BRESCHARD, PHILIPPE

BRESCHARD

Tu as vu, Philippe. Je n'ai pas pu. C'est la ruine, la faillite, peut-être, mais je n'ai pas pu...

PHILIPPE

Il est encore temps, papa...

BRESCHARD

Non, mon ami, tu n'estimerais plus ton père si tu le voyais, après une scène pareille, s'humilier devant ce Thubeuf! Tu l'as vu

aussi, ce drôle? Ah! c'est très beau, le syndicalisme, sur le papier! C'est admirable, en théorie, la solidarité des travailleurs! La réalité, c'est ça : une troupe de benêts et de gogos conduite par des haineux comme Langouët ou des effrontés et des jouisseurs comme Thubeuf.

PHILIPPE

C'est vrai, papa, que cette scène m'a été horriblement douloureuse, surtout quand Langouët a dit : « S'il y a encore une maison Breschard! » Je n'aurais jamais cru cela de lui. Je comprends aussi que tu n'aies pas pu supporter la goujaterie de ce Thubeuf. Qu'est-ce que tu veux? la classe ouvrière est la dupe des gréviculteurs. C'est notre faute, nous ne nous rapprochons pas assez d'eux.

BRESCHARD

Mais ils n'en veulent pas de ce rapprochement! Ce qu'ils veulent, c'est la guerre, et implacable. Ils nous y forcent. Faisons-la et implacable aussi. Je vais provoquer une réu-

nion de tous mes collègues et leur soumettre un projet de ligue que j'ai dans la tête, depuis longtemps. Mais parons au plus pressé. Je puis compter sur toi, n'est-ce pas?

PHILIPPE

Oui, mon père, mais tu connais mes idées...

BRESCHARD

Je ne te demanderai rien que tu ne puisses faire. (*Il serre la main de son fils, puis s'asseyant à son bureau, il écrit.*) Il s'agit, mon ami, de partir pour Londres ce soir même. Demain, dès la première heure, tu verras Webb, tu lui remettras cette lettre, qui lui explique notre situation, et tu lui demanderas un délai. Tu me télégraphieras le résultat. Quel qu'il soit, tu rentres demain. Moi, je vais essayer, dès cet après-midi, de trouver d'autres ouvriers ou de l'argent... (*Il a fermé la lettre qu'il donne à son fils.*) J'ai une bonne nouvelle au moins à t'annoncer parmi ces ennuis : l'obstacle à ton mariage est levé. Je n'épouse pas Louise Mairet.



PHILIPPE

A cause de ce que t'a dit ma sœur?...

BRESCHARD

A cause de ce que m'a dit Louise. C'est elle qui ne veut pas de ce mariage. Qu'il te suffise de savoir qu'en ce moment elle fait cause commune avec ces brigands. Elle adhère à la grève, elle et tout son atelier. Ça t'en dit assez, n'est-ce pas?

*La porte s'ouvre, Gaucherond paraît.*

## SCÈNE IX

BRESCHARD, PHILIPPE, GAUCHEROND,  
puis LOUISE

BRESCHARD

Eh bien, Gaucherond, vous savez ce qui se passe?

GAUCHEROND

Oui, patron. Mais c'est à vous que je pense.

Comment allez-vous faire à présent? Hein? Vous n'allez pas être à la noce avec ces meubles de l'Américain? J'avais toujours peur de ça... Vous vous rappelez?

BRESCHARD

On tiendra le coup, mon brave Gaucherond. Philippe part pour Londres demander un délai. Moi, je vais chercher des ouvriers.

GAUCHEROND

Vous n'en trouverez pas, monsieur Breschard. Il n'y a pas un homme dans toute l'ébénisterie qui pourrait venir travailler chez vous, maintenant. La chasse aux renards, vous savez, c'est pas de la frime.

BRESCHARD

Mais je suis là pour les protéger. Il y a pourtant une police, un gouvernement...

GAUCHEROND

Si peu! Tenez, patron, si vous me laissez essayer de vous tirer de là, moi, tout simple-

ment? Je vous connais, monsieur Breschard, je savais qu'ils vous feraient pas marcher. Et s'il fallait voir tomber une maison où je suis depuis quarante ans, nom de nom!... Alors je me suis dit : « Mais tu en connais, toi, Gautherond, des ouvriers qui n'ont pas de travail, parce que les apaches du syndicalisme font fermer tous les ateliers. Et ce qu'ils rognent!... Une supposition que le patron te donne carte blanche. Tu loues un local, pas dans le faubourg Antoine, par exemple... Tu vas les trouver : Veux-tu gagner trente-cinq sous de l'heure? que tu leur dis. Tu parles! qu'ils répondent... Tu les embauches... Le patron a fait porter tous les bois dans le local, la nuit, par petits paquets, avec des déménageurs sûrs. Y en a, tu en connais. Tu distribues la besogne, et le travail commence. Le plus gros se fait dans le local. Le plus fin chez des malades, dans des chambres... » Six semaines de ce turbin-là, patron, et le tour est joué. Je

connais justement dans le faubourg Germain, rue du Cherche-Midi, une grande bâtisse, un couvent désaffecté. Je suis allé le visiter ; rapport aux boiseries. Il y a là une grande salle et un hangar qui feraient joliment la balle ! Il y a procès, la vente est remise. J'ai fait blaguer le portier. Il m'a dit qu'on louerait bien, mais à la semaine. Tant mieux, ça fait que nous serons seuls. Un grand jardin. Pas de voisinage. Une entrée par une porte, garnie d'affiches, qui a l'air condamnée... Une, deux, trois, ça colle-t-il, patron ?

BRESCHARD, *lui prenant les mains.*

Ah ! Gaucherond ! Ça me réchauffe le cœur de trouver enfin devant moi un ouvrier, comme j'ai cru qu'étaient tous les miens, j'ose dire comme j'ai mérité qu'ils fussent tous. Merci, mon ami, merci !

GAUCHEROND, *se dégageant.*

Ne me remerciez pas, patron, ce que j'en fais, c'est pour Bibi. Ils me dégoutent, ces

gens du syndicat, et ça m'amuse de leur jouer un pied de cochon!... J'aime le travail, moi. J'aime le meuble, l'ouvrage bien fini, et ils sont en train de cochonner tout ça, en montant le coup à des louftingues comme Langouët. Et puis, je le disais à M. Philippe : je veux être libre, moi. Je veux pas, quand je suis le soir à manger la soupe avec l'ancienne, être obligé de me dire : « En ce moment, il y a un farceur qui jaspine dans une réunion publique pour faire voter que je gagnerai pas mon pain demain. » Encore moi, j'ai pas de petits, mes trois sont morts. Mais ceux qui ont de la marmaille à nourrir? Et tout ça crève la faim pour les Thubeuf! Ah! ce que je les ai dans le nez, les salauds!... Alors, patron?...

BRESCHARD

Courez louer le local, Gaucherond, et embauchez vos hommes. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

GAUCHEROND

Alors, c'est six semaines, mais là, rondes comme une pomme. Surtout que votre atelier de brodeuses n'est pas en grève.

BRESCHARD

Mais il y est, Gaucherond.

GAUCHEROND

Mais non, patron.

PHILIPPE

Qu'est-ce que tu disais donc, papa?

BRESCHARD

Ce que m'a dit Louise Mairet.

GAUCHEROND

La Louise? Je viens de la voir. Tout le monde travaille chez elle, en ce moment. (*Louise entre.*) Tenez, demandez-lui plutôt à elle-même. C'est elle qu'il faut remercier. Elles en ont du mérite, elle et ses camarades. Ce qu'on a dû les chiner! Elles ont tenu ferme. Louise Mairet, ça c'est très chic. A tout à l'heure, patron, je passe par

chez vous, c'est plus sûr. Bon voyage, monsieur Philippe.

PHILIPPE

Je sors avec vous, Gaucherond. (*A son père.*) Va, père, tu peux l'épouser, c'est un brave cœur.

## SCÈNE X

BRESCHARD, LOUISE

BRESCHARD, *après un silence.*

Alors, c'est vrai? Ton atelier et toi, vous me restez?

LOUISE

Oui, mon ami. Quand je t'ai vu si malheureux, je n'ai pas pu supporter ton chagrin. Alors, je suis revenue près de mes ouvrières. Je leur ai parlé. Je leur ai promis que tu nous défendrais. Elles restent toutes.

## BRESCHARD

Si je vous défendrai!... Ah! Louise, tu es donc à moi de nouveau! Je t'ai retrouvée! (*Il la prend dans ses bras passionnément.*) Tu m'as préféré!...

*Rideau.*





ACTE TROISIÈME

LA CHASSE AUX RENARDS



L'atelier improvisé par Gaucherond dans un couvent désaffecté, rue du Cherche-Midi. Un grand crucifix est appendu sur le mur. D'autres emblèmes religieux se voient, de-ci de-là.

Un perron d'un côté descend dans un jardin abandonné.

Une porte, de l'autre côté, ouvrant sur une salle, au fond, laisse voir des caisses que des ouvriers sont en train de ranger.

Sur le devant, Lalance et le petit Henri (treize ans) sont occupés à un tas de planches. Carreau, dans un coin, enveloppe un fauteuil avec de la fibre. Partout des caisses et des meubles à peine finis. Une grande cheminée a été aménagée de manière à servir de *Sorbonne*, c'est-à-dire de foyer pour le travail de l'ébénisterie.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LALANCE, HENRI, puis CARREAU

LALANCE

Henri, mon petit Henri, tu vois ce que t'as à faire? Tu vas me déclouter toutes les planches de ce couvercle qui est là, et tu les mettras là-dessus, sur la caisse. T'as compris, mon petit

Henri? Qu'il n'y ait plus de clous dedans. T'as compris?

HENRI

Oui, mon oncle.

*Il cherche quelque chose.*

LALANCE

Qu'est-ce que tu cherches?

HENRI

Des tenailles.

LALANCE

Et les tiennes?

HENRI

J'sais pas où elles sont.

LALANCE

Ah ça!... Ah! bien!... Non, vrai!... Ah! jamais j'aurais cru ça! Tu sais pas où sont tes tenailles?

HENRI

Non. Je les avais...

LALANCE

Cherche-les. J'comprends pas qu'un ouvrier sache pas où sont ses outils. Ça me passe.

CARREAU, *s'approchant du fond.*

Y a du cassé?

LALANCE

Du cassé? Non. Mais monsieur mon neveu ne sait pas où sont ses tenailles.

CARREAU

Il les retrouvera, à moins qu'on les lui ait chauffées.

LALANCE

Pas ici.

CARREAU

Avec ça qu'on se gêne. On m'a poissé une paire de bottines avant-hier. J'ai dû m'en retourner en chaussons. C'étaient de vieux ribouis. Mais, enfin, c'est pour dire : y a des gens qui sont pas délicats.

HENRI

Les v'là, mes tenailles. C'est bien malin, on me les avait cachées, et dans la Sorbonne encore, pour que je me brûle les mains au feu.

*Il va pour déclouter les planches.*

CARREAU, à *Lalance qui emballe une chaise.*

Auras-tu assez de fibre?

LALANCE

Faudra bien faire assez avec ça, parce que, cette fois, pour s'approvisionner, c'est macache et midi sonné. Dès huit heures du soir, les camions viendront charger les caisses et les porter à quai.

CARREAU

Je me serais jamais douté qu'on déposait des marchandises au pont Royal, dans un bateau, puis que ça filait direct sur Londres.

LALANCE

Régulièrement, on les aurait envoyées par le chemin de fer. Mais, pour cette affaire-là, on a été obligé de prendre des précautions, comme s'il s'agissait d'un vol.

CARREAU

Dame! Mon vieux! C'est grève et on est des renards.

## LALANCE

Ah ! Gaucherond et Breschard ont bien combiné ça !... Les fournitures qu'on nous envoyait la nuit, les ouvriers qui s'amenaient, un par un, avant le jour, et qui s'évaporaient dans la rue, quand il faisait noir, mon mouche-ron de neveu dont ils ne connaissent pas la trompette, pour les courses, ce couvent désaffecté et vide, pour atelier, et les pièces détachées, fabriquées dans les chambres, et qui arrivaient de tous les coins de Paris s'ajuster ici !...

## CARREAU

Et les beaux emballeurs à la manque qu'on fait !... (*Montrant les caisses.*) Dis donc, Lalance, t'as pas peur qu'on nous les chahute trop ?... Faut les voir, les gens des bateaux, empoigner les caisses... Qué qu'ça leur fiche que ça arrive en miettes ? T'envoie une commode ?... T'en trouves deux : une qu'a pas de pieds, l'autre qu'a pas de corps.



LALANCE

Où qu't'as vu ça?... Ah! oui!... Dans ton pays, à Bordeaux, peut-être?... Mais ici, à Paris, c'est un autre port de mer. On te prend les chargements sur de grands plateaux. La grue les soulève, te tourne ça, c'est un beurre, et te le dépose à la ouate, à fond de cale...  
*(Silence. Ils travaillent.)*

CARREAU

Dis donc, Lalance, t'as vu l'aéroplane hier?

LALANCE

Non. Qu'est-ce qu'il a fait?

CARREAU

Il a fait qu'il a tombé. L'homme s'est rien cassé. Il en a eu, une veine! Ces gens-là, ça se croit invincible. Mais l'air, c'est la nature! Ça se laisse faire, une fois, deux fois, et puis ça vous repige, et rudement! *(Entre Mme Gaucherond avec un filet et un panier.)* Tiens, la cantinière!... Quatre heures!

## SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME GAUCHEROND, puis GAUCHEROND, ESCARTEFIGUE, LEBLANC, RONDEL

MADAME GAUCHEROND, *répondant à Carreau.*

Quatre heures un quart. J'suis pas en avance, aujourd'hui...

LALANCE

On s'en est pas douté... Quand on turbine!...

CARREAU

Moi si. Ça fait creux, là. (*Allant vers la porte ouverte, il crie.*) Il est quatre heures! Quatre heures!

LES OUVRIERS, *débouchant par la porte.*

Bonjour, madame Gaucherond.

GAUCHEROND

Bonjour, l'ancienne. (*Plus bas, pendant qu'elle commence à déballer ses provisions.*) T'es bien sûre qu'on t'a pas suivie, hein, ma femme?...

MADAME GAUCHEROND

Bien sûre. Je prends par les passages. Puis, j'ouvre l'œil... et la bonne. Si j'avais pas le truc, après cinquante-sept jours!

*Les ouvriers ont pris leurs bouteilles et leur pain. Ils commencent de manger.*

ESCARTEFIGUE, *gai, la bouche pleine.*

J'ai comme quelque idée qu'on va en voir la fin, de leur sale grève.

CARREAU

Ah! les mufles! Nous auront-ils enrhumés tout de même?

LEBLANC

Et qu'est-ce qu'y sont à fichumacer, à présent? Je vous le demande.

RONDEL

Y parlent! y parlent!

LALANCE, *à son neveu.*

Eh bien, mon petit Henri, c'est quatre heures.

HENRI

On y va, tonton. (*Vidant un verre.*) En voilà toujours un que les grévistes, y licheront pas!

ESCARTEFIGUE, *gai.*

Hein! les féroces qui voulaient nous bouffer!

LEBLANC

Ah! on leur a bien passé au travers.

RONDEL

Y faut pas couper dans leur battage. C'est des belles paroles, du beau boniment, mais du boniment.

CARREAU

C'est des trucs électoraux. On sert des intérêts politiques ou autres, mais toujours des intérêts. Crois-tu que Langouët aurait marché si dur contre Breschard s'il y avait pas eu Louise dans l'histoire?

GAUCHEROND

Qu'est-ce que tu en sais?...

CARREAU

Comment, qu'est-ce que j'en sais?... Il marche pour se venger de Breschard. Mais nous, qui n'en pinçons pas pour la Louise, qu'est-ce que nous aurions été fiche là dedans?

LALANCE

Danser en rond pour amuser les buveurs.

LEBLANC

Si on les croyait, il y aurait bientôt trois cent soixante-cinq jours de grève par an.

CARREAU

Je comprends, à la rigueur, et quand je dis je comprends, c'est pas vrai, car je comprends pas, mais, enfin, ça ne fait rien, je comprends tout de même que ceux qui attendent un bien-être...

LALANCE

Un mieux être, ils disent.

CARREAU

Oui, que ceux-là marchent. Mais moi?... Qu'est-ce qu'y réclament?... Le repos hebdomadaire? J'suis pas fatigué... Ça m'embête de

louper et je m'amuse qu'à travailler. Et d'une, et puis deux, et puis trois, et puis cinquante, et voilà.

LEBLANC, *montrant Escartefigue.*

Puisqu'y te dit que ça ne va déjà plus. Leur caisse est vide.

ESCARTEFIGUE

Mais oui. Ils avaient promis trente sous. Y n'en donnent déjà plus que quinze, après sept semaines.

LEBLANC

C'est ça qui ferait mon blot, à moi, quinze sous par jour, avec mes cinq enfants!

RONDEL

Cinq?

LEBLANC

Oui. On est bien monté en enfants chez nous. On n'est pas des feignants.

CARREAU

Moi j'en ai que deux, mais qui boulottent comme cinq. Et puis j'en aurais pas que ce

serait kif-kif bourricot. Un homme est un homme, et je te flanque mon billet qu'un gréviste viendrait me menacer de la chaussette à clous ou de trucs comme ça, ce que je lui enverrais un pruneau dans la physionomie, pour commencer.

LEBLANC

C'est toujours la même chose. Y sont trente qui en mènent trente mille.

RONDEL

Pourquoi qu'on cède toujours, alors?

LALANCE

Parce qu'on n'est pas protégé.

ESCARTEFIGUE

C'est vrai. Machin, Chose, Biblosco, enfin j'sais pas qui, a dit une phrase qu'il faudrait mettre sur tous les murs des ateliers, sur tous les chantiers : « Qu'un seul homme qui veut travailler doit être protégé contre cinquante mille qui veulent pas travailler. »

## CARREAU

On crie tous les jours : « Vive la liberté ! » et tout est défendu : défense de stationner, défense de circuler, défense de s'asseoir, défense de... Flûte ! qu'on me fiche la paix, au moins, quand je travaille !

## ESCARTEFIGUE

On verra, quand les fournitures seront faites, que tout sera expédié en Angleterre, si je me cache d'avoir travaillé!... J'irai leur dire...

GAUCHEROND, *se levant, les autres l'imitent.*

Tu leur diras rien du tout. Pas de vantardise. T'occupe pas tant des autres. Tu es un ouvrier. Tu travailles. Y a pas de quoi se vanter. Tu fais ton métier. Ça suffit.



## SCÈNE III

LES MÊMES, BRESCHARD

BRESCHARD, *qui a entendu, en entrant, les dernières paroles de Gaucherond.*

Voilà le bon sens.

GAUCHEROND, *à Breschard.*

Je suis à vous, patron. (*Les ouvriers vont à leur besogne. Il s'adresse à sa femme.*) A ce soir, ma grosse. T'inquiète pas si tu me vois pas revenir. Je rentrerai peut-être p̄our neuf heures. Je veux que tout parte aujourd'hui. (*A Breschard.*) Et tout partira.

BRESCHARD

Combien de caisses pour l'expédition de cette nuit?

GAUCHEROND

Trente-cinq, qui sont prêtes et que j'ai fait ranger là. (*Il montre la porte ouverte.*) Et celles-ci.

BRESCHARD

Et pour le prochain envoi ?

GAUCHEROND

Il va rentrer de quoi en faire douze ou quinze, puis ce sera fini. Nous arriverons. Nous n'aurons même pas besoin des dix jours de plus qu'accorde l'Américain. Je passerai un bon moment tout de même quand la dernière voiture tournera le coin de cette vieille rue du Cherche-Midi... Va, Langouët... Cherche midi et trouve la peau!... C'est pas un reproche, patron. Mais je peux vous dire que vous m'en avez fait faire un rude bouleau, ce mois-ci.

BRESCHARD

Je le sais, Gaucherond. Vous avez bien gagné le droit de vous reposer, et vous vous reposerez le reste de votre vie, si ça vous chante. Après le service que vous m'avez rendu, car vous me sauvez ma maison, tout bonnement, vous pouvez tout me demander.

GAUCHEROND

Je vous vois venir, patron. Vous voudriez faire de moi un rentier. Pas de goût pour cette profession... Savez-vous ce qui me chanterait? Ce serait de vous voir un peu content, un peu détendu. Qu'au premier moment, vous ayez dit : « Bigre! » je comprends. Mais à présent?... Je connais votre figure, allez. Vous vous mangez les sangs, monsieur Breschard... Je devine, c'est votre fils qui vous accroche, et ses idées. Il ne vous a tout de même pas lâché, hein?... Mariez-le donc, monsieur Breschard... Qu'il ait une femme et des enfants, vous verrez si ça pèsera lourd, le syndicalisme, quand il s'agira de la galette à ses mômes. La dernière fois que nous avons causé, tenez, le jour de la grève, il est venu, là, une petite demoiselle, la fille à M. Tardieu. Ah! j'ai bien vu!... Ça ferait-il une jolie paire, hein, patron?

## BRESCHARD

Vous touchez à une plaie vive, Gaucherond. Oui, j'y ai pensé, à ce mariage. Il a failli se faire. Et puis, il a surgi une difficulté. Tardieu a emmené la petite en Italie. Je vois mon pauvre Philippe se ronger. Voilà une des causes de mon chagrin... Et puis, il y a ma fille... Elle n'a pas mis les pieds chez moi depuis cinq semaines, quand elle me sait dans l'ennui de cette grève. Comprenez-vous ça? Et pourquoi? Pour une discussion où je l'ai remise à sa place. Ah! les enfants!... Mais, qu'est-ce que je vais vous raconter là? On souffre et on ne se plaint pas. Adieu, Gaucherond, et encore merci. Je rentre téléphoner à l'agence que l'on vienne enlever les caisses à huit heures. Ça va?

## GAUCHEROND

Oui, monsieur Breschard... Adieu... Mais prenez bien garde en vous en allant... (*Lui ten-*

*dant un journal.)* Lisez. C'est un journal que j'avais pour vous. Il y a un manifeste de nos grévistes.

BRESCHARD, *lisant.*

*Il faut que les camarades qui caneraient le sachent bien. La tactique de la persuasion n'est pas admissible, après quarante-sept jours de grève, et la machine à bosseler est la seule raison à donner à ceux que nous trouverions dans les ateliers. Nous avons notre police, nous aussi... C'est abominable, abominable! Mais, soyez tranquille, Gaucherond, je n'avais pas besoin de cet avertissement.*

*Il sort.*

## SCÈNE IV

GAUCHEROND, LALANCE, ESCARTEFIGUE, LEBLANC, RONDEL, LE PETIT HENRI, puis MADAME GAUCHEROND.

GAUCHEROND, à ses ouvriers, qui ont repris  
*l'ouvrage.*

Eh bien, mes enfants, au bouleau, et ferme... Ta planche est décloutée, Henri? A une autre, mon gosse, et lestement... Lalance et Carreau, votre caisse est prête? Un peu plus de fibre, et clouez, clouez, ça presse... Hé! là-bas, Rondel, pas de violence. Il faut mener ça comme une mariée... C'est trop lourd? Prête-lui la main, Escartefigue... Moi, je vais me mettre avec Leblanc. (*Rentre Mme Gaucherond.*) Tiens, mon épouse qui se ramène? Qu'est-ce qu'il y a? Accouche, vite.

MADAME GAUCHEROND, *l'entraînant sur le devant et bas.*

Voilà. J'étais en retard à quatre heures, parce que j'avais la frousse d'avoir été suivie. J'avais vu Langouët attablé à la porte du bistro qui fait le coin de la rue Placide. Tu sais, où on a mangé des fois... J'ai pas voulu te le dire parce que j'ai pensé : c'est un hasard. Mais, tout à l'heure, j'ai passé devant le chand de vin, histoire de savoir si l'autre était toujours là. Le troquet Bertrand m'a pas plus tôt reconnue qu'il m'a couru après pour me dire : « Si votre mari est à travailler près d'ici, prévenez-le tout de suite qu'il se trotte. Langouët est allé à la permanence. Il a dit à un ami : « Ils sont pris, je vas chercher les autres. » Il les ramènera sûrement. Il a sauté dans un taxi. Aller et venir, il en a pour vingt minutes. J'ai fait causer l'ami et je vous répète : dites à votre homme qu'il se trotte, pour éviter du vilain! » Tu penses si j'ai cavale. Allons,

viens, Gaucherond, viens vite, avant qu'ils arrivent.

GAUCHEROND

Tu es folle, voyons?

MADAME GAUCHEROND

Mais puisque je te dis que Langouët...

GAUCHEROND

Et moi, je te dis de te taire. Tu vas pas me chiffer mes hommes. Écoute et obéis... Au trot, toi, chez Breschard, et vite. Il sera rentré. Préviens-le qu'il rapplique ici, avec des agents. Prends une auto, toi aussi. Il y a une station au Montparnasse.

MADAME GAUCHEROND

Et s'y n'est pas rentré?... Non, viens, je te dis.

GAUCHEROND

Y sera rentré... Trouve-le. Débrouille-toi... Allons, décanille, si tu veux pas qu'on nous pige ici. Au trot, que je te dis, au trot! *(Il la force à sortir. Elle lui obéit, en levant les bras au*



*ciel. Il regarde ses hommes.)* Pourvu qu'ils n'aient rien deviné? Non... Et le petit, si l'on se cogne? (*Appelant.*) Henri.

HENRI

M'sieur Gaucherond.

GAUCHEROND

Laisse là tes planches, crapaud. Faut que tu fasses une course pour moi, tout de suite, comme t'es là... Tu connais la rue Amelot? C'est pas ici.

HENRI

Avec ma bicyclette, je bouffe ça en vingt-cinq minutes. Ça dépend de l'encombre...

GAUCHEROND

Et l'atelier Duval, au 14, tu le connais?... Tu vas y aller, et tu reviendras me dire si les ouvriers travaillent.

HENRI

Y font grève, m'sieur Gaucherond. J'y ai passé ce matin.

GAUCHEROND

Vas-y voir tout de même, morveux, puisque je t'en donne l'ordre.

HENRI

Té! vous voulez que je fiche le camp, parce qu'il va y avoir du tabac. J'ai entendu votre dame, m'sieur Gaucherond.

GAUCHEROND

Fais ce que je te dis, et plus vite que ça.

HENRI

Ç'aurait été chic tout de même, quand les grévistes vont venir, de les recevoir à deux.

GAUCHEROND

Comment?

HENRI

Oui. Au moins, on aurait été deux.

GAUCHEROND

Alors, tu crois que les autres?...

HENRI

Les crâneurs? Vous verrez la défilade.

GAUCHEROND

Eh bien, mon petit homme, tu me donnes une idée. Je vais faire quelque chose de toi.

HENRI

Vous me gardez, m'sieur Gaucherond? Chouette.

GAUCHEROND

Non, mon gosse... Mais, c'est vrai, tu as ta bicyclette... J'ai envoyé la maman Gaucherond avertir Breschard. Ils sont capables de me la cueillir en route, ma vieille... Vas-y, toi. Deux précautions valent mieux qu'une.

HENRI

On y va, m'sieur Gaucherond, et on sera revenu à temps pour s'offrir le profil à tonton quand on se bûchera... S'y veut encore me barber après... mon œil! (*Il fait le geste de se raser et puis se met le doigt sur l'œil. Il sort en courant et revient presque tout de suite.*) M'sieur Gaucherond, m'sieur Gaucherond, les grévistes! Y sont au bout de l'allée qui bouclent

le concierge. N'ayez pas peur. Ils ne m'auront pas. Je saute le mur. J'empoigne la bécane au bistro du coin. (*On entend des cris.*) Et la peau, pour eux.

*Il s'échappe. Les cris grandissent et une bande apparaît qui envahit l'atelier, Thubeuf et Langouët en tête.*

## SCÈNE V

GAUCHEROND, ESCARTEFIGUE, LALANCE, RONDEL,  
CARREAU, LEBLANC, THUBEUF, LANGOUET, GRÉ-  
VISTES.

LANGOUET

Cette fois, nous les tenons. Crois-tu que je les avais à l'œil et qu'on a bien fait d'attendre? Tout est emballé, nous avons le paquet, on va fricasser le lot d'un coup.

THUBEUF, *un cigare à la bouche.*

Oui, c'est nous, père Gaucherond. Vous ne

me connaissez pas, mais moi, je vous connais. L'ami Langouët m'a parlé de vous. Vous n'avez pas l'air enchanté de nous voir, vous et les camarades? Vous avez tort. Nous ne sommes pas méchants. Nous sommes de bons garçons. Seulement, ça vous vexe d'être pincés. Car, pour être pincés, vous l'êtes. Cristi! Vous nous avez donné du mal. Mais ça y est!

LES GRÉVISTES, *cris divers.*

A tabac, les jaunes! à tabac.

PREMIER GRÉVISTE

On va les passer à tabac! Regardez-les, ces vilaines gueules de renards!...

SECOND GRÉVISTE

En v'là des frères!... Ah! les saligauds! les saligauds!...

TROISIÈME GRÉVISTE

Les lâches!... On va leur faire leur affaire!...

QUATRIÈME GRÉVISTE

Y n'y couperont pas, les chameaux!

TOUS

A tabac! A tabac!... La chaussette à clous!... La chaussette à clous!...

LANGOUET, *se mettant devant les grévistes.*

Non, camarades!... Que personne ne bouge, ou il aura affaire à moi... Nous ne sommes pas des apaches, nous sommes des conscients. Qu'est-ce que nous faisons? La guerre aux patrons. Quand nous aurons démoli ces six malheureux, ça nous avancera beaucoup. Ce sont des prolétaires comme nous.

PREMIER GRÉVISTE

Ce sont des traîtres.

LANGOUET

Parce qu'ils ne savent pas, qu'ils ne comprennent pas. Ils comprendront, s'ils nous voient agir froidement, tranquillement, comme des conscients, je le répète. Il est bien entendu qu'ils vont adhérer à la grève. On va les faire signer en conséquence. Ils ne pourront plus nuire alors. Quant aux meubles

qu'ils ont exécutés pour Breschard, une fois que les camarades auront vidé la place, il faut qu'il n'en reste rien, rien, rien.

## SECOND GRÉVISTE

C'est ça. On va les laisser aller pour qu'ils filent prévenir la rousse.

## LANGOUËT

Ils ne préviendront rien du tout. Vous n'avez qu'à les garder avec vous deux heures, pas plus. Elles suffiront pour le chambard. Sans leur faire de mal, par exemple.

## TROISIÈME GRÉVISTE

Langouët a raison.

## QUATRIÈME GRÉVISTE

Je ne trouve pas, moi.

TOUS LES GRÉVISTES, *cris contradictoires*.

Mais si! Mais non!... Mais non!... Mais si!...

## CINQUIÈME GRÉVISTE

Quand on rencontre un renard, faut lui avoir la peau!...

## SIXIÈME GRÉVISTE

Ils bouffaient, les autres, pendant qu'on se les calait avec des briques!

TOUS, *cris contradictoires.*

A tabac! A tabac!... Mais non!... Mais si!...

THUBEUF, *allumant un cigare.*

Mais si, camarades, Langouët a raison. Je vous parle au nom du syndicat, moi. Il a été décidé qu'on ne ferait rien aux jaunes qui se rendraient. Et ils se rendent, les camarades. (*A Gaucherond.*) N'est-ce pas, le vieux?

## GAUCHEROND

Vieux? Ça, c'est vrai. Quant à se rendre, moi et les camarades, ça, c'est une autre paire de manches. (*Il a pris sa casquette qu'il jette par terre.*) Voilà!

## PREMIER GRÉVISTE

Il nous embête, le vioque, à la fin.

## SECOND GRÉVISTE

On va lui casser le tournant de la hure!



PLUSIEURS GRÉVISTES

Tu vois, Langouët, tu vois? Tu vois?

LANGOUËT

Qu'est-ce que je vois? Qu'y en a un qui renâcle, et après?

THUBEUF, à *Gaucherond*.

Vous ne les avez donc pas regardés, père Gaucherond, vos camarades?... (*A Escartefigue.*) On a tellement envie de se faire abîmer cette jolie gueule-là?

ESCARTEFIGUE, *riant*.

Dame! on n'a que celle-là!... Dites donc, Gaucherond, y sont vingt. Et nous?

GAUCHEROND

Tu as peur. Dis-le.

ESCARTEFIGUE

Peur? Non Je n'ai pas peur. Mais il n'y a pas de presse pour écopier d'un sale coup... Et puis, après tout, c'est des copains... On a travaillé ensemble.

## LES GRÉVISTES

Bravo! bravo! c'est un frère!

*Écartefigue passe parmi eux.*

THUBEUF

A qui le tour?

*Les ouvriers de Gaucherond se mettent en groupe et discutent en gesticulant.*

CARREAU

C'est de la folie.

RONDEL

Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse?

LALANCE

On est bien forcé d'y aller!...

LEBLANC

Et mes cinq enfants, moi?...

CARREAU

Et moi mes deux?... Mais il faut que ce soit tous ensemble.

TOUS

Oui, tous ensemble!

CARREAU, à *Gaucherond*.

Tu vois, Gaucherond, nous avons fait tout ce que nous avons pu... mais nous pensons comme Escartefigue.

LALANCE, LEBLANC, RONDEL, *ensemble*.

Oui, nous pensons comme Escartefigue.

LES GRÉVISTES

Bravo! bravo!

*Dernière hésitation des ouvriers. Ils passent aux grévistes. Pendant ce temps, Gaucherond a reculé jusqu'à la porte. Il a la main droite dans la poche de son pantalon et la gauche sur le bouton.*

THUBEUF

Eh bien, Gaucherond, vous êtes seul, maintenant. Vous n'allez pas faire la bête. Voyons, vous n'avez pas la prétention de nous mettre dehors. Nous étions vingt. Avec vos hommes, ça fait vingt-cinq. C'est beaucoup, pour un vieux birbe. Allons, soyez sage, papa. C'est de votre âge.

*Silence de Gaucherond.*

## LANGOUËT

Gaucherond, à toi, nous ne demandons rien, que de t'en aller... (*Aux grévistes.*) N'est-ce pas, camarades? Vous voyez, c'est un vieux. C'est lui qui m'a mis l'outil à la main. Vous ferez ça pour moi, vous le laisserez aller sans signer.

## LES GRÉVISTES

Oui, oui, oui... Barre-toi, le vieux... Barre-toi!...

THUBEUF, *marchant vers Gaucherond pendant que Langouët contient les grévistes.*

Sont-ils gentils, père Gaucherond?... Sont-ils gentils?... Eh bien, c'est fini, les rouspétances?... Je sais. Je sais. Y a ta consigne. Tu peux te la coller dans le placard... Allons! houp! Dehors, et pas de raffut (*Il va pour prendre Gaucherond par les épaules*), ou je cogne, blague sous l'aisselle!

GAUCHEROND, *sortant de sa poche un revolver et le braquant.*

A bas les pattes, toi, le mec aux beaux ci-

gares... Ça mord, ça?... Oui... oui... oui...  
Il est chargé. La preuve. Tiens. *(Il tire une balle dans le plancher. Thubeuf et les grévistes reculent instinctivement.)* Ces meubles-là *(il montre les caisses derrière lui)*, c'est mes meubles, à moi. C'est mon travail. Vous entendez, mon travail. Vous vous en fichez, vous, tas de fricoteurs. Mais moi, je veux qu'on le respecte, mon travail, comme j'ai toujours respecté celui des autres. Ces meubles-là, mes bras ont sué dessus. Moi vivant, on n'y touchera pas. Il y a encore quatre balles dans ce rigolo. Les quatre premiers qui touchent à ça les ont dans la peau! *(Il tire sur lui vivement le battant de la porte. On l'entend mettre le verrou, tourner la clef et crier :)*  
Venez-y maintenant.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, moins GAUCHEROND, enfermé.

THUBEUF, *après un temps.*

Il en a un culot, le bougre ! Dis donc, Langouët, on va quand même enfoncer la porte. Tout ça, c'est du battage. Il n'osera pas.

LANGOUËT

Ah ! Mais si !... Il le ferait comme il l'a dit... Si c'était un bourgeois, oui, ce serait du battage. Lui, c'est un ouvrier. Il est du mauvais côté, mais il est d'attaque... (*Comme à lui-même.*) Ah ! Malheur !

THUBEUF

Nous n'allons pas nous laisser fabriquer comme ça. Nous aurions l'air de vraies poires.

PREMIER GRÉVISTE

Assez flanché ! Allons-y ! Allons-y !... Y nous mangera pas tous...

## SECOND GREVISTE

Si y en a un ou deux qui écopent, tant pis!

## TROISIÈME GRÉVISTE

Y a trop longtemps qu'il nous fend l'arche, ce sarrasin... On aura tout de même sa peau, à la fin, la crapule!...

LANGOUET, *les arrêtant, comme ils s'élancent.*

Pas si vite, camarades, pas si vite.

THUBEUF, *toujours fumant son cigare.*

Y a peut-être un moyen de finir la chose à la douce. Vous savez le mot d'ordre du syndicat : « Pas de sang! Surtout pas de sang ouvrier! » De quoi s'agit-il? De déloger ce vieux renard. Qu'est-ce qu'on fait, quand un renard s'est terré? (*Lançant une bouffée de tabac.*) On l'enfume, hein?... (*Regardant autour de lui.*) Que cette porte flambe seulement, tout est en bois ici et là dedans... (*Il tape sur la cloison.*) C'est même du chouette travail.

## LES GRÉVISTES

C'est ça!... Le feu!... Le feu!... Le feu!...

THUBEUF

Ah! ils ne sont pas bêtes! Les meubles à Breschard et ce couvent à griller, ça fera coup double.

PREMIER GRÉVISTE, *ils sont tous à faire un tas de copeaux.*

Tiens. Des copeaux... Des copeaux.

SECOND GRÉVISTE

Encore des copeaux... et de la fibre...

TROISIÈME GRÉVISTE, *cassant une chaise.*

Breschard ne mettra toujours pas son sale derrière sur celle-là.

QUATRIÈME GRÉVISTE, *cassant une autre chaise.*

Et sur celle-là donc?

THUBEUF, *les encourageant.*

Rien à craindre pour le voisinage. Il n'y en a pas!

CINQUIÈME GRÉVISTE, *s'emparant d'un tas d'outils.*

Et ces presses-là! Ça brûlera comme une allumette.



## SIXIÈME GRÉVISTE

Et ces bancs ?

## SEPTIÈME GRÉVISTE

Et ces propres à rien ! Et tout ça !

ESCARTEFIGUE, LALANCE, CARREAU, LEBLANC, RONDEL,  
à la fois.

Hé ! là-bas !... Mais c'est à moi, ça !... C'est mes outils !... C'est mes clous !...

LANGOUET, *s'interposant.*

Pas d'outils dans le feu ! Cette propriété-là, c'est sacré. Il y a bien assez de matériaux ici. Et puis, les camarades sont des nôtres à présent. Qu'ils reprennent leur fourbi. (*Les ouvriers de Gaucherond reprennent les objets qui sont à eux. Désordre. Les grévistes continuent à tout casser de ce qui leur tombe sous la main. Ils amassent un tas de matériaux inflammables contre la porte et le mur. Langouët, à un groupe de grévistes :*) Non, non. Laissez un passage. Il faut qu'il puisse sortir et se tirer.

THUBEUF, *regardant le monceau de débris dressé.*

Eh bien! Mais ça marche! ça marche!...  
Chic, mes enfants! Ça va faire un joli feu de joie. (*A Gaucherond et à travers la porte.*) Tu sais, vieux moule à claques, tu n'auras pas froid tout à l'heure. (*Aux grévistes.*) Camarades! Camarades! (*Ils se rangent autour de lui.*) Vous avez fait là de bonne besogne. Je vais tout de suite porter la nouvelle au syndicat.

*Il sort.*

## SCÈNE VII

LES GRÉVISTES, LANGOUET, GAUCHEROND  
derrière la porte.

*Quand Thubeuf est sorti, grand silence. Les grévistes se regardent.*

PREMIER GRÉVISTE

Quand il y a un sale bouleau à faire, il trouve toujours moyen de vous plaquer, ce frère-là.

## SECOND GRÉVISTE

S'il y a de la casse, il aime mieux que ce soit les autres qui la payent.

## TROISIÈME GRÉVISTE

La prison le verra pas souvent, ce corps-là.  
QUATRIÈME GRÉVISTE, *montrant le tas de débris.*

Qui est-ce qui va allumer ça, maintenant?

## CINQUIÈME GRÉVISTE

C'est pas si tentant. Ça peut vous mener loin, cette affaire.

## SIXIÈME GRÉVISTE

Deux ou trois ans de trique, ou la Nouvelle.

## SEPTIÈME GRÉVISTE

Pendant ce temps-là, c'est pas Thubeuf qui nourrira les gosses.

## HUITIÈME GRÉVISTE

Ce qu'on se boucle déjà le ceinturon avec leurs quinze sous!

PREMIER GRÉVISTE, *retournant ses poches vides.*

Hé ! Oui ! Les toiles se touchent !

SECOND GRÉVISTE

Il ne pouvait donc pas l'allumer, puisqu'il a eu l'idée !

TROISIÈME GRÉVISTE

Lui, c'est un fouinard, et nous...

PREMIER GRÉVISTE

Nous ? Ah ! les bonnes gourdes !

LANGOUET, *intervenant.*

Vous avez tort, camarades. En allant rendre compte au syndicat, Thubeuf fait son devoir. Moi, je vais faire le mien. Car j'ai eu l'idée comme lui. Il n'y a pas besoin de se mettre à trente-six quand un seul suffit. Nous sommes en guerre, et à la guerre, on ne gaspille pas les hommes. Je vous comprends. Vous qui avez femme et enfants, vous ne pouvez pas. Moi, qui n'ai que ma peau, c'est moi qui ficherais le feu ici, moi seul. Donnez-moi le bidon d'essence.

## PREMIER GRÉVISTE

Pourtant, mon vieux, si tu as besoin de nous...

## PLUSIEURS GRÉVISTES

Oui, si tu as besoin de nous...

## LANGOUET

Non. Merci. Je n'ai besoin de personne. Ce dont j'ai besoin, et, pas moi, la Cause, c'est que vous ne flanchiez pas, maintenant, dans la grève. Tu te plains, toi, que les toiles se touchent, toi, que tes gosses ont faim? Je vais faire ça pour vous, moi, de ficher le feu et de risquer le bagne. Faites ça pour moi, de vous serrer le ventre encore. Pas longtemps. Après ce coup-là, je vous garantis que les patrons prendront peur et qu'ils mettront les pouces... Allez-vous-en et rentrez chacun chez vous pour avoir un alibi et vous garder à carreau s'il y a du gauche.

*Tumulte. Brouhaha. Débat. Langouët finit par pousser les grévistes dehors. Ils sortent en chantant l'Internationale.*

LES GRÉVISTES, *dehors.*

...C'est la lutte finale.  
Groupons-nous. Et demain  
L'Internationale  
Sera le genre humain!

## SCÈNE VIII

LANGOUËT, GAUCHEROND, derrière la porte.

*Langouët, resté seul, écoute les grévistes s'en aller. On entend une rumeur de voix décroissante. Quand elle s'est tue, il va vers le tas de débris et le dresse encore mieux contre le mur. Il avise une bouteille de térébenthine et un bol dans lequel il verse le liquide. Avec un pinceau, il enduit la porte et les boiseries les plus proches. Puis il va à la Sorbonne et attise la flamme avec des copeaux en soufflant dessus. Il cherche un bois de placage qui puisse lui servir de tison, le met dans le feu et attend qu'il flambe. Il le prend et va pour allumer l'incendie. Il s'arrête, regarde*

*la porte fermée, les fenêtres à barreaux. Il a un instant de lutte intérieure. Enfin, il va remettre le tison dans le foyer, et, revenant à la porte, il appelle.*

LANGOUET

Gaucherond, Gaucherond!... Il ne répond pas. Il ne s'est pas sauvé par les fenêtres. Elles ont des barreaux (*Il va regarder*) et pas de porte derrière!... Gaucherond! Gaucherond!

*Il s'efforce d'ébranler la porte.*

GAUCHEROND, *derrière la porte.*

Hardi, mes enfants! Faites les zouaves. Vous voulez tâter de mon rigolo. Vous serez servis.

LANGOUET

Je suis seul, Gaucherond, tout seul.

GAUCHEROND, *derrière la porte.*

Parle, mon garçon, tu perds ta salive. Si tu crois que Gaucherond va couper dans ce pont et quitter ses meubles...

LANGOUET

Je suis seul, que je te dis. Et je vais fiche le feu à la baraque. Tu n'as donc rien entendu tout à l'heure?

GAUCHEROND

J'avais mieux à faire que d'écouter vos blagues. Enfonce la porte et tu verras mon petit fort Chabrol.

LANGOUET

Tu as mis des caisses contre l'entrée! Malheureux, ôte-les, ôte-les. C'est ton apprenti qui te parle. C'est ton gosse. Rappelle-toi, mon vieux Gaucherond. Sauve-toi, puisque je te dis que je fiche le feu à la baraque.

GAUCHEROND

Vas-y, mon garçon. Tu seras un incendiaire et un assassin. En attendant, moi, je ne quitte pas mes meubles.

LANGOUET, *hors de lui.*

Et moi, je te dis que tu vas les quitter. Si tu



as un peu chaud, ne t'en prends qu'à toi. Je t'ai averti.

*Il retourne à la Sorbonne et allume un autre tison. Au moment où il le retire du foyer, la porte s'ouvre. Louise paraît, en cheveux, comme quelqu'un qui vient de courir dans l'affolement.*

### SCÈNE IX

LANGOUET, LOUISE, GAUCHEROND, derrière la porte.

LOUISE, *dans un cri.*

Langouët!

LANGOUET, *il lâche son tison de saisissement.*

Qu'est-ce que vous faites ici, vous?

LOUISE

Et vous, Langouët? Qu'est-ce que vous allez faire?

LANGOUET

Ce que je vais faire? Je vais fiche le feu à

tout ça... (*Avec un rire de férocité.*) Ah! Vous venez au rapport, comme tous les jours. On vous en fait faire un joli métier!... Eh bien! Courez dire au patron que ses meubles flam-bent, qu'il est ruiné, le patron. Vous pourrez avertir la police en route. Elle arrivera trop tard.

*Il va pour reprendre le tison. Pendant ce mouvement, Louise se jette entre lui et le tas de débris afin de lui barrer le passage.*

LOUISE

Non, Langouët, vous n'allez pas faire ça!... Vous ne le ferez pas! Il ne faut pas que vous le fassiez!

LANGOUËT, *menaçant, le tison à la main.*

Vous croyez que vous allez m'en empêcher, vous?

LOUISE, *elle s'élançe et lui arrache des mains le tison qu'elle jette par terre en poussant un cri de douleur. Elle s'est brûlée.*

Ah!

LANGOUET, *qui va pour ramasser le tison sur lequel elle met son pied.*

Prenez garde !... Vous vous êtes brûlée ? Vous vous êtes blessée ?...

LOUISE, *souriant avec des larmes et se frottant les mains.*

Qu'est-ce que cela me fait d'avoir mal, si seulement vous comprenez ?... J'ai rencontré la mère Gaucherond. Elle m'a dit : « Langouët et les grévistes marchent sur l'atelier... » Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi... Je n'ai eu qu'une idée : qu'est-ce qu'il va faire ?... Je vous ai vu vous battant, tuant quelqu'un, peut-être... Et après, les agents, l'arrestation, la prison, le reste... Alors, ç'a été plus fort que moi. J'ai couru... Je ne veux pas qu'on vous arrête, que vous alliez en prison... Je ne veux pas que vous ayez commis un crime. Je ne le veux pas.

LANGOUET

Vous appelez ça un crime ? Moi, je l'appelle

un devoir... Et puis, quand ce serait un crime, quand on m'enverrait en prison, aux assises, au bagne, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, à vous?

LOUISE

Mais, si ça ne me faisait rien, est-ce que je serais venue ici pour être insultée, méprisée?... Je le savais que vous m'insulteriez, que vous me mépriseriez. Mais pourquoi? pourquoi?

LANGOUET

Parce que vous êtes la maîtresse de Breschard.

LOUISE, *sombre.*

Eh bien, oui, je suis sa maîtresse, oui!

LANGOUET

Vous voyez bien que votre place n'est pas ici. Retournez donc chez votre amant!

LOUISE, *se jetant sur lui.*

Non, ma place est ici, près de vous, pour vous empêcher de vous perdre, pour vous sauver.

LANGOUET, *la repoussant.*

Laissez-moi.

LOUISE

Non, je ne vous laisserai pas faire ça, parce que... Ah! tant pis, cela m'étouffe depuis trop longtemps, parce que je vous aime.

LANGOUET

Vous m'aimez?... Moi?... Vous?... (*Il la regarde, et, sauvagement, la prend dans ses bras.*)  
Ah! Louise!... (*Leurs bouches vont pour s'unir, et, plus sauvagement encore, se détachant d'elle :)*  
Non, non!... Je vois l'autre!

*Il se laisse tomber sur un petit banc de fer qui est resté, la tête dans ses mains.*

LOUISE

Je le savais bien que ce serait comme ça quand j'aurais parlé! Je ne peux pas effacer ce qui a été. Je ne pourrai jamais! Je l'ai compris tout de suite quand j'ai commencé à vous aimer. Ç'a été le premier jour que je vous ai vu. Je venais d'arriver à l'atelier. Vous êtes entré

et vous m'avez causé. Vous m'auriez dit de partir avec vous, là, je vous aurais suivi tout de suite. J'ai compris que, jusqu'à ce moment, j'avais cru aimer et que je n'avais pas aimé... Qu'est-ce que vous voulez? On a vingt ans. On est jeune... Ah! si on savait! On ne sait pas. On se laisse prendre... Tout de même, c'est vrai, j'aurais dû vous attendre... *(Il a relevé la tête et, d'un geste involontaire, il lui a pris la main. Elle se rapproche et passionnément :)* Ah! Que je t'ai aimé, dès ce premier jour!

LANGOUET, *sans quitter sa main et regardant devant lui comme halluciné.*

Mais comment voulais-tu que je devine?... Moi aussi, dès que je t'ai vue, je t'ai aimée... Je me rappelle. Tu étais à ton métier, qui travaillais, avec tes beaux cheveux que tu relevais quelquefois, de la main, comme tu fais. Tu étais si jolie! Tu avais un air si doux, si vrai!... Je suis rentré, ce jour-là, je me souviens, en me disant : « Comme ce serait gentil si elle était

ma femme ! On reviendrait ensemble, le soir, après le travail. Elle serait là, qui coudrait dans la chambre pendant que je lirais. Je la regarderais ! Comme on serait heureux !... » Je t'ai revue, et, chaque fois, je t'ai aimée plus. Et, plus je t'aimais, moins j'osais te parler... Et puis, un jour, j'ai su ce qu'il y avait... Ah ! Ce que j'ai souffert, moi aussi ! Ce que je l'ai haï, cet homme, moi qui, avant, n'avais jamais connu la haine ! Mon socialisme, c'était le rêve du bonheur pour tous. C'est ça qui m'a appris la colère, la vengeance. Ce que je t'ai détestée, toi aussi !... Toi, c'était le plus dur, parce que je t'aimais en même temps, (*Sanglotant*) et, plus j'étais mauvais avec toi, plus je t'aimais. Ah ! quand je pense à ce qui aurait pu être, je suis trop malheureux !

LOUISE, *se jetant à genoux et l'étreignant.*

Puisque je t'aime et que tu m'aimes, ne le sois plus, malheureux. Nous avons été tous deux bien misérables. Je ne regrette rien, à

cause de cette minute, rien. Tout est payé, tout est effacé, puisque tu m'aimes, puisque tu me l'as dit, puisque tu m'as laissé te dire que je t'aime! Ah! Je t'aime! Je t'aime! Répète-le-moi aussi, toi, que tu m'aimes. Dis-moi : je t'aime.

## LANGOUËT

Oh! oui! Je t'aime.

LOUISE, *la tête contre la poitrine de Langouët.*

Ah! c'est comme si j'avais fait une longue maladie et que je me sente tout à coup guérie. Ne pleure pas, mon aimé! Regarde-moi, souris-moi. Je passerai toute ma vie à te faire oublier ce que tu as souffert à cause de moi. Et tu l'oublieras. Il n'y aura plus de passé. Il n'y en a déjà plus pour moi. Ce rêve que tu avais fait, tu le vivras, nous le vivrons. J'habiterai avec toi, je ne te quitterai plus, j'ai toutes tes idées, vois-tu, toutes. Je te jure que ta foi est la mienne, que je suis avec ceux de ma classe. Tu viendras dans ma chambre. Tu verras. Les



livres que je lis depuis deux ans, ce sont les mêmes que toi. Je voulais tant penser comme toi, tant te comprendre. Je t'admiraïs tant. Je sentais si bien que tu luttais pour le peuple, et j'en suis du peuple, et j'aime à en être, puisque je t'aime... (*Voulant l'entraîner.*) Viens, viens!

LANGOUET, *passant ses mains sur son front  
et comme se réveillant.*

Non, c'est impossible, il est trop tard.

*Ils se relèvent tous les deux.*

LOUISE

A cause de ce qui a été? Tu ne me pardonnes  
as

LANGOUET

A cause de ce qui va être. (*Sombre.*) Ça  
devrait être déjà fini.

LOUISE

Comment? Tu veux...

LANGOUET

Faire ce que j'ai promis aux camarades.  
Oui.

LOUISE

Mais je ne veux pas, moi ! Mais tu es à moi ! Tout à l'heure, quand je te suppliais, c'était pour toi. (*Le reprenant dans ses bras avec passion.*) C'est pour moi, maintenant. Viens, je t'emmène.

LANGOUET, *se débattant contre son étreinte.*

Pour qu'ils disent de moi que je suis un lâche ?

LOUISE

Ils sont bien partis, eux ! Pourquoi ferais-tu, toi, ce qu'ils n'ont pas voulu faire ?

LANGOUET

Parce que c'est nécessaire pour la Cause, parce que je leur ai dit que je le ferais.

LOUISE, *affolée.*

Mais nous ne les verrons plus... Nous nous en irons... Nous passerons en Angleterre, en Amérique... Nous serons tout l'un pour l'autre... Pense donc, si tu étais condamné pour la vie, à cause de cela?... Alors, je te per-

drais après t'avoir trouvé enfin?... Non, tu es mon homme. Je suis ta femme. Je veux te garder. Tu n'as pas le droit de faire ça. Tu ne le feras pas. Tu ne le feras pas...

## SCÈNE X

LES MÊMES, BRESCHARD, LE COMMISSAIRE DE POLICE, HENRI, AGENTS, GAUCHEROND, derrière la porte

BRESCHARD, *débouchant par la porte qui donne sur le jardin.*

Par ici, monsieur le commissaire. Nous y sommes. (*Il entre le premier et voit Louise tenant dans ses bras Langouët. Les deux jeunes gens se séparent. Breschard est saisi. Puis, la voix altérée.*) Monsieur le commissaire, j'étais allé vous chercher pour empêcher un attentat à la liberté du travail dont j'avais été averti. Je vois que ces malheureux ont réfléchi et qu'ils ne sont pas

venus. Vous m'excuserez de vous avoir dérangé pour rien.

## LE COMMISSAIRE

Mais si, monsieur Breschard. Ils sont venus. Regardez-moi donc ce tas de bois. C'est des débris de meubles cassés, et ça sent la térébenthine, à plein nez. Nous sommes peut-être arrivés à temps pour empêcher ce gaillard-là (*Il montre Langouët*) de mettre le feu, et tout juste. Et puis, qu'est-ce qui se passe derrière cette porte. (*Il y va.*) Elle est fermée à clef, monsieur Breschard... (*Frappant contre la porte.*) Ouvrez, au nom de la loi!

GAUCHEROND, *derrière la porte.*

De quoi? De quoi? Le coup du commissaire à présent. Vous devenez vraiment maboules, tas de feignants!

## BRESCHARD

Monsieur le commissaire, mais c'est un ouvrier à moi, mon meilleur!... Qu'est-ce qu'ils lui auront fait?... (*Allant à la porte.*)

Gaucherond! Gaucherond!... Vous ne reconnaissez pas ma voix?

GAUCHEROND

Vous, monsieur Breschard?... Ma femme est donc arrivée à temps?... Ah! ça, par exemple!... Attendez... Je sors... Mais c'est pas facile...

*On entend un bruit de caisses bousculées, de verrou tiré. Gaucherond paraît, son revolver à la main.*

LE COMMISSAIRE

Nous allons toujours interroger celui-ci, monsieur Breschard. Il n'a pas pris ce joujou-là pour rien.

BRESCHARD, *après avoir jeté un regard sur la pièce du fond.*

Ce n'est pas la peine, monsieur le commissaire. On n'a pas touché aux meubles qui sont là. Et ça (*Il montre le tas de bois*), vraiment, ça n'a pas d'importance. Je ne porterai pas plainte. Ainsi, votre mission est terminée.

LANGOUET, *intervenant.*

Je comprends. Vous voulez vous donner le beau rôle, devant elle (*Il montre Louise*) et aussi me déshonorer devant les copains. Oui, si je n'ai pas tenu ce que j'ai promis, et que je reste libre, je suis déshonoré. Demandez-lui donc, à celui-là, monsieur le commissaire (*Il montre Gaucherond*), si je n'ai rien fait. Vous verrez alors si vous ne m'arrêterez pas.

GAUCHEROND, *qui a regardé Breschard.*

Du moment que le patron ne porte pas plainte, je n'ai rien à dire, moi.

LE COMMISSAIRE, *à Langouët.*

Calmez-vous, mon garçon. Ça sera pour une autre fois. Du train dont vous y allez, nous sommes gens de revue, mais, pour aujourd'hui, non et non... Vous ne coucherez pas au bloc, ce soir... Sortez.

LANGOUET, *hors de lui.*

Alors, il faut que je fasse encore quelque

chose pour que vous m'arrétiez?... Eh bien!  
Ça suffit-il, ça?

*Il ramasse une pièce de bois et s'élançe sur Breschard, en la brandissant. Le commissaire, les agents, Gaucherond, se précipitent sur lui avant qu'il ait pu frapper.*

## LE COMMISSAIRE

Ah! oui, ça suffit. (*Aux agents.*) Enlevez-le, ouste!... Ah! Il en veut! Il en aura sa claque. Fichez-lui les menottes!

## LANGOUET

Non, non, c'est inutile. J'ai ce que je voulais. (*A Louise qui a jeté un cri.*) N'aie pas peur, je ne bougerai plus.

*On l'emmène.*

## SCÈNE XI

BRESCHARD, GAUCHEROND, HENRI, LOUISE

BRESCHARD, à *Gaucherond.*

Courez vite rassurer votre femme, Gau-

cherond. Elle est là, dans la rue, qui vous attend.

GAUCHEROND

C'est égal, ils n'ont toujours pas touché à mes meubles, les canailles.

HENRI, *le tirant par sa manche.*

Et moi, m'sieur Gaucherond, ils ne m'ont toujours pas eu, les gniaffes.

*Ils sortent.*

## SCÈNE XII

BRESCHARD, LOUISE

*Louise est restée immobile pendant la dernière partie de cette scène, appuyée au mur. Tout d'un coup, elle marche vers la porte du jardin.*

BRESCHARD

Louise, où vas-tu ?

*Elle se retourne et le regarde. Il veut lui prendre la main.*



LOUISE, *le repoussant, avec une espèce d'horreur.*

Savoir où il est, ce qu'ils en ont fait, l'attendre!... Oh! ne me parlez pas! Ne m'approchez pas! Je l'aime, entendez-vous, je l'aime.

*Rideau.*

ACTE QUATRIÈME

APRÈS LA GRÈVE



Le cabinet de travail de Breschard. Même décor qu'au second acte.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

TARDIEU, PHILIPPE

TARDIEU

Bonjour, Philippe. Ma fille n'est pas encore là?

PHILIPPE

Non, monsieur Tardieu.

TARDIEU

Votre sœur et votre beau-frère ont dû la prendre chez moi à une heure. Il en est deux. Et j'ai rendez-vous à trois près du parc Monceau!... Je voudrais pourtant bien voir sur place l'appartement que vous arrange Derivière. Hein? mon garçon, Breschard vous gâte? Toute une aile de l'hôtel pour vous y installer. Vous en avez de la chance, Cécile et vous, de

débuter ainsi dans la vie. Quand j'épousai Mme Tardieu, moi, c'était l'appartement au quatrième, le mobilier payé à tempérament, l'unique bonne. C'était une brave femme, allez, ma pauvre femme. Ce qu'il nous a fallu trimer!

PHILIPPE

Je travaillerai aussi, monsieur Tardieu. Vous savez la nouvelle? Je suis associé dans la maison.

TARDIEU

Breschard me l'avait dit. Il fait bien. Le fils qui continue le père, toute la famille est là. (*Un soupir.*) Je n'en ai pas de fils, moi, pour me continuer. Bah! Je suis jeune. J'attendrai mes petits-fils, et gaiement... Je suis optimiste, vous le savez, et voyez ce qui se passe ici : ça me donne-t-il assez raison? Qui nous aurait dit, il y a trois mois, que les choses tourneraient de la sorte? J'emmenais Cécile en Italie. Votre père voulait épouser cette petite

Mairet. Il se brouillait avec les Derivière. Cette grève éclatait. Vous étiez infecté, vous, d'idées socialistes. Vous voilà patron. La grève est finie. Cette créature vit avec son Langouët. Votre père m'a demandé pour vous la main de ma fille. Et nous dinions tous ensemble hier chez votre sœur pour célébrer vos fiançailles. Un fameux dîner! Il faudra qu'elle me donne la recette de son « poulet à l'Étoile » et de son « pudding aux dattes ». Tout est-il pour le mieux dans le meilleur des mondes, oui ou non?

PHILIPPE

Oui et non. Mon père m'inquiète.

TARDIEU

Moi pas. Breschard est trop fier pour accepter jamais un partage ignoble. C'est bien fini.

PHILIPPE

En attendant, il souffre.

TARDIEU

Il vous a parlé?

PHILIPPE

Pas un mot. En apparence il est tout entier à cette ligue des patrons qu'il a fondée et à la réorganisation de son atelier. Mais je le connais, et je le sens très malheureux.

TARDIEU

Une trahison comme celle-là, et pour qui ! C'est dur à tout âge. Ça lui passera. Il se raisonne. Dans l'avenir, il se défiera des bonnes fortunes. Et tout sera pour le mieux.

PHILIPPE

Ce n'était pas une bonne fortune. C'était un amour. Chut ! Le voici.

## SCÈNE II

LES MÊMES, BRESCHARD, DERIVIÈRE, ALINE, CÉCILE

BRESCHARD, *un plan à la main.*

Voyez, Tardieu. Parfait, ce plan d'appartement. Ce Derivière est étonnant pour tirer

parti des plus petits espaces. Tenez : salon, petit salon, chambre de madame, chambre de monsieur, salle de bains pour madame, salle de bains pour monsieur.

ALINE, *riant*.

Le miracle de la multiplication des bains.

CÉCILE

Oh ! Aline.

DERIVIÈRE

Sans reproches, mon père, installer à la moderne un vieil hôtel du dix-septième, non, ça n'est pas commode.

ALINE

Sans reproches ? Mais fais-lui-en, des reproches !... Ah ! une bonne maison neuve, avec ascenseur, chauffage central, téléphone, monte-charges, électricité !... Si papa m'en croyait, il y a beau temps...

BRESCHARD

... Que j'aurais mon magasin au Rond Point des Champs-Élysées ? Je m'y ferais horreur.



J'aime les vieux murs. Ils ont vécu, ils ont duré. Ils ont un passé, presque une âme. Ils donnent l'idée que l'on peut fonder quelque chose, survivre.

ALINE

Les autres donnent l'idée qu'on peut recommencer. Revivre, c'est encore mieux que de survivre, pourtant.

BRESCHARD

Je suis sûr que Cécile me donne raison.

CÉCILE

Oh! moi, je n'ai qu'une opinion, c'est que je serai très heureuse ici et que je suis très gâtée.

DERIVIÈRE, *reprenant son plan.*

Si nous montions pour choisir sur place entre ce projet et un autre?... (*Tirant son crayon et dessinant.*) J'entrevois une petite modification pour le service.

BRESCHARD

C'est cela, montez. J'ai quelques affaires à

régler. Vous me pardonnez, Cécile? Je garde Philippe.

CÉCILE

Pour longtemps?

BRESCHARD

Non. Je vous le rends dans dix minutes.

*Tous sortent, excepté Breschard et Philippe.*

### SCÈNE III

BRESCHARD, PHILIPPE

PHILIPPE

Que se passe-t-il, papa?

BRESCHARD

Il se passe que nos affaires vont très bien. Lis cette lettre d'Angleterre. Ai-je eu raison de risquer le paquet Webb? Nos trois salons font sensation à Londres. Ils nous valent déjà cette grosse commande. Les Anglais, c'est les moutons de Panurge. Dans un an, nous aurons

une succursale là-bas. Je vois une belle boutique, très élégante, en plein Piccadilly, avec une inscription sur une plaque en marbre Campan, pas en vilaines lettres anglaises, droites et cassantes, mais en belles lettres françaises, pour leur apprendre, grasses, ondulées, fleuronées, style Louis XVI. Et pas de *Breschard and Son*, un joli *Breschard et fils*.

PHILIPPE, *s'asseyant à sa table.*

Je réponds que nous acceptons?

BRESCHARD

Et au même tarif que pour Webb. Ah! J'ai une joie à penser que je vais être accablé de travail. Il me semble que je n'en aurai jamais assez pour user mes forces... Mais, qui est-ce qui vient? (*On ouvre la porte.*) Tiens, c'est vous, Tranchant.

## SCÈNE IV

BRESCHARD, PHILIPPE, TRANCHANT,  
presque en haillons et l'air malheureux.

TRANCHANT

Oui, c'est moi, patron... la grève est finie...  
Et je viens de la part de mes camarades...

BRESCHARD

Pour le règlement des heures en retard?

TRANCHANT

Oui, patron. Avec cette fichue histoire, on est rudement désargenté. C'est la purée, et nos bourgeoises nous font la tête. Et puis, le boucher et le boulanger n'entrent pas dans la combinaison. Ils ne veulent plus rien savoir.

BRESCHARD

Pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt?... Vous auriez été réglés tout de suite. Vous vous êtes mis en grève un jeudi... Lundi, mardi,

mercredi, ça vous fait trois jours et demi à toucher. Je vous attendais, moi.

TRANCHANT, *embarrassé*.

Je sais bien, patron. Mais, comme le contre-maitre, c'est Langouët...

BRESCHARD

Vous avez pensé que je ne voudrais pas le recevoir? Vous avez eu tort. Ayez l'obligeance de le prévenir qu'il vienne à cet effet dans ce bureau. Si vous voyez Mlle Mairet, prévenez-la aussi. Le compte des femmes est également en souffrance.

TRANCHANT

Ils sont dehors, patron, au café du coin, qui m'attendent avec les camarades. Je vais les avertir.

BRESCHARD

Envoyez-les-moi immédiatement, alors, le plus tôt sera le mieux. Dès que le contremaitre m'aura présenté son livre, comme c'est l'habitude après les grèves, vous serez tous réglés.

Faites donc vite. (*Rappelant Tranchant.*) Un mot. Vous êtes replacé, Tranchant?

TRANCHANT

Pas encore, patron. Je me suis présenté chez Duval... (*Un temps.*) J'aimerais bien rentrer ici, patron.

BRESCHARD

Ça, c'est impossible. Je vous ai prévenus, ainsi...

TRANCHANT

Eh oui, patron. Si on avait pu, pour sûr qu'on se serait pas fourré exprès dans la mouise. Tout seul, on pouvait pas. A bien fallu marcher avec les camarades.

BRESCHARD

Au moins, que ça vous serve de leçon pour une autre fois.

TRANCHANT

Une autre fois, ça sera le même coup. Puisque je vous dis qu'on peut pas, monsieur Breschard. Et quand on peut pas, on peut pas.

BRESCHARD

Enfin. Vous avez été un excellent ouvrier chez moi, en dehors de cette inconcevable faiblesse. Quand on veut, on peut. J'ai bien pu, moi. Mais ne revenons pas là-dessus. Si Duval vient aux renseignements ici, j'en donnerai de bons, et si vous avez un de vos enfants à placer, je suis là. Adieu, envoyez-moi Langouët et Mlle Mairet, et tout de suite, n'est-ce pas ?

TRANCHANT, *ému*.

Tout de suite. Ah ! Merci, patron. Vous êtes un brave homme, vous... Mais qu'est-ce que vous voulez ? On pouvait pas. On pouvait pas.

## SCÈNE V

BRESCHARD, PHILIPPE

BRESCHARD

Tu l'as entendu ? On pouvait pas ! On pou-

vait pas ! Des enfants, de véritables enfants !  
Et c'est ça qui gouverne la France !

PHILIPPE

Tu as été bien bon, de le recevoir, papa. Car enfin, il en était, de la rue du Cherche-Midi ?

BRESCHARD

Mais c'est ça, l'enfant... Hier, le chambard, les meubles cassés, le feu à la boîte, la peau du patron!... Et aujourd'hui... *(Il hausse les épaules en montrant la porte par où est sorti Tranchant.)*

PHILIPPE

Et demain?... Tu vois l'enfant en eux. Moi je vois la brute qui sommeille et qui va mordre. Ils m'en ont trop appris sur eux pendant ces trois mois. Il y a des instants, mon père, où mon changement m'effraie moi-même. Tu sais comme je les aimais. Par moments je me sens tout près de les haïr. Oh ! non, je ne les ai plus, mes illusions. Oh ! non ! Je ne le suis plus, socialiste et humanitaire.



## BRESCHARD

Reste humain, tu seras dans la vérité. Oui, l'ouvrier est un grand enfant, et, comme tous les enfants, il doit être pris par la main, conduit, protégé, au besoin contre lui-même. Mais un enfant n'est pas une brute et l'ouvrier non plus, c'est un excitable. Il faut le tenir. C'est notre fonction à nous, les dirigeants. On nous donnait ce nom autrefois. Il est très beau. Reméritons-le, en étant les plus forts, c'est la première condition. Les classes sociales sont comme les nations. Elles n'ont pas le droit de conserver ce qu'elles n'ont plus l'énergie de défendre. Soyons donc forts, mais humains, je répète le mot, dans la force. Tranchant veut rentrer ici. Je ne le reprends pas. Ça, c'est la force. Je le recommande. J'aide ses petits. Ça, c'est l'humanité. Par exemple, il y a une exécution à faire, celle des meneurs, les vrais responsables, les seuls. Tu connais la décision que nous avons prise à la ligue des patrons, dernièrement.

Chez nous, le meneur a été Langouët. Il s'agit de lui signifier cet arrêt, et sans équivoque. Rien qui sente la ruse, la précaution. Qu'il plaide contre nous. Il le peut. Son syndicat trouvera de l'argent. Et s'ils invoquent contre nous le fameux article 1382, j'ai consulté, nous ferons établir une jurisprudence.

PHILIPPE, *hésitant*.

C'est pour cela que tu lui as fait dire de venir ici?

BRESCHARD

Oui, et aussi pour la dignité de la maison. Dans les fins de grève, c'est l'habitude, je l'ai rappelé à Tranchant, que les chefs d'atelier, même congédiés, apportent en personne leur livre pour le règlement. Nous nous conformerons à cette règle. Je veux que tout se passe comme si je n'avais jamais eu avec Langouët que des rapports d'employeur à employé... (*Après un temps.*) C'est égal, j'aimerais bien être plus vieux d'une heure.

PHILIPPE

Pourvu que Louise et lui ne viennent pas ensemble!

BRESCHARD

Ils viendront ensemble. Il l'exigera... La dernière goutte du calice!

PHILIPPE, *très ému.*

Mon père, laisse-moi les recevoir à ta place. Puisqu'il s'agit de la maison et que je suis ton associé maintenant, c'est correct. En te demandant cela, je ne cède pas seulement au désir de t'épargner des émotions bien inutiles. Je pense à notre devoir de patrons. Tu parlais d'arrêt, tout à l'heure, et c'est bien le mot qui convient. Oui, nous avons un arrêt à lui signifier. Passant par toi, la chose prendrait un air de vengeance. Passant par moi, elle prendra son véritable sens de condamnation froide et réfléchie. N'aie pas peur que je faiblisse. Je me souviendrai que je te représente et aussi que je représente ma classe. Je t'ai mal expliqué tout à

l'heure le travail qui s'est fait dans mon esprit ces derniers temps. Il y a eu cette désillusion dont je te parlais. Il y a eu aussi une reconstruction. J'ai compris que la sauvagerie, ou si tu veux la violence prolétarienne, n'est pas un accident. Elle est inhérente au travail manuel. Cette évidence m'a conduit à une autre. J'ai compris que l'énergie ouvrière devait rencontrer devant elle, pour lui faire équilibre, une autre énergie, celle des dirigeants, comme tu dis. Pour la première fois, la légitimité de la bourgeoisie m'est apparue. Oui, nous devons être des dirigeants, matériellement par le capital, moralement par le caractère. Tu vois que je vois bien clairement ce que doit être une autorité sociale. Permits-moi de remplir ce rôle vis-à-vis de Langouët. J'en aurai la force. Il me suffira de me souvenir que je porte ton nom.

BRESCHARD, *très ému aussi.*

Eh bien, oui, tu les recevras à ma place,

oui, c'est mieux. J'accepte ton sacrifice, mon enfant, car c'en est un pour toi, je le sais. Je l'accepte. (*Il l'embrasse.*) Il y a des minutes entre un père et un fils qui font que la vie vaut vraiment la peine d'avoir été vécue. Tu viens de me donner une de ces minutes, Philippe. Mais pas d'attendrissement, nous sommes en affaires. (*Regardant dans le tiroir.*) Y aurait-il ici la somme nécessaire à ce règlement? Non.

FRANÇOIS, *ouvrant la porte*

Monsieur, c'est l'ancien contremaitre et Mlle Mairet.

BRESCHARD, *à son fils.*

Ensemble. Tu vois. Descends avec moi chez le caissier, mon ami. Tu rapporteras ici le nécessaire. Il faut éviter les allées et venues de ces gens dans la maison. (*A François.*) Faites entrer M. Langouët et Mlle Mairet, et qu'ils attendent quelques minutes.

*Breschard et Philippe sortent. François introduit Louise et Langouët.*

FRANÇOIS

M. Breschard vous prie d'attendre un moment. Il revient de suite.

## SCÈNE VI

LOUISE et LANGOUET

*Ils ont leurs livres de compte sous le bras.*

LOUISE

Tranchant l'avait bien dit. Tu vois, il va nous recevoir lui-même.

LANGOUET

Il faut vraiment que ce soit toi pour que je sois ici.

LOUISE

Mais c'est pour toi que j'ai voulu que tu viennes. Il faut que tu travailles. Il peut t'en empêcher. S'il te reçoit, c'est qu'il ne veut pas t'en empêcher... Je l'ai toujours pensé, quand j'ai vu qu'il ne portait pas plainte, il y a trois

semaines, lorsqu'on t'a arrêté et relâché tout de suite.

LANGOUET

J'aurais préféré qu'il portât plainte.

LOUISE

Pour que tous les ateliers de Paris te soient fermés?... Mais tu es un ouvrier, reste un ouvrier... Je suis bien tranquille. Tu m'as promis que, si tu trouvais du travail, tu en prendrais.

LANGOUET

Et si je n'en trouve pas ? On m'a déjà refusé chez Duval et chez Forestier.

LOUISE

Tu en trouveras ailleurs. C'est pour cela qu'il fallait revenir ici, et puis, à cause des camarades. Ils se plaignent déjà que tu ne les aies pas fait régler.

LANGOUET

Si j'avais été malade, on les aurait toujours

bien payés sans que je sois là. Non. C'est pour m'humilier qu'il me fait venir.

LOUISE

Ne te mets pas de ces idées en tête. Crois-tu qu'il ne m'en faut pas, à moi aussi, du courage pour être ici? J'y suis à cause de toi, parce que je t'aime. Je veux que tu travailles. Je ne veux pas que tu acceptes ce que t'offre Thu-beuf. Ça t'est si mauvais de vivre comme tu vis depuis trois mois. Si tu avais travaillé, avant-hier, tu aurais passé ta journée à l'atelier, pas au café. Tu serais rentré autrement, à l'heure du diner.

LANGOUET

Ne me rappelle pas ça, j'ai trop honte.

LOUISE

N'aie pas honte. Ce n'est pas ta faute. Toi, un verre d'eau-de-vie et tu ne te connais plus. Mais tu te reprends si vite! Tu as été si gentil, si tendre, en me demandant pardon de ce que tu m'avais dit! Si j'en parle, ce



n'est pas pour rien te reprocher. C'est pour que tu comprennes que tu dois travailler, afin d'éviter les occasions. Tu vas te tenir, n'est-ce pas?

LANGOUET

Je te le promets.

*Entre Philippe, ayant à la main un sac qui contient de l'argent et une grande enveloppe qui contient des billets de banque.*

## SCÈNE VII

LOUISE, LANGOUET, PHILIPPE

LOUISE, *avec un tressaillement de joie.*

Monsieur Philippe!...

LANGOUET

Bonjour, Philippe, comment vas-tu?

PHILIPPE, *très froid.*

Bonjour. (*Un silence.*) Nous vous avons fait demander, mon père et moi, vous (*Il souligne*

*le mot*), monsieur Langouët, et vous, mademoiselle, pour arrêter les comptes des deux ateliers que vous dirigiez chez nous avant la grève. La grève est finie. Le travail a repris dans notre maison. Nous désirons que cet arriéré soit liquidé, au plus tôt. (*S'asseyant au bureau, à Langouët.*) Vous avez apporté votre livre, monsieur?

LANGOUËT, *tendant son livre*

Le voici, monsieur. Mes comptes sont prêts. Nous sommes trente-neuf hommes, avec leur journée complète du lundi au mercredi, plus le jeudi jusqu'à quatre heures. Ça fait treize cent vingt-six heures. Il y a, en outre, les heures de Christian, qui a une journée en moins. Ça fait en tout treize cent cinquante-six heures. Il me faut donc, pour ma paye, quatorze cent trente-huit francs. Veuillez vérifier.

PHILIPPE, *prenant le livre et vérifiant.*

C'est exact. (*Il prend les billets de banque*

*dans l'enveloppe, les compte et y ajoute de la monnaie qu'il cherche dans le tiroir de son père.)*  
 Voici la somme. Je vous prie de la compter (*Il lui tend une plume*) et de m'en donner reçu sur le livre, comme d'habitude.

LANGOUET, *il compte la somme et signe.*

C'est exact. Voilà. J

PHILIPPE, *à Louise Mairet.*

Et vous, mademoiselle, votre livre?

LOUISE

Nous sommes neuf ouvrières qui avons travaillé du lundi au vendredi. Ça fait quatre cent vingt heures, à soixante-quinze centimes. C'est trois cent quinze francs qu'il me faut pour ma paye.

PHILIPPE, *vérifiant le livre, puis comptant l'argent.*

C'est exact. Voici la somme. Veuillez compter.

LOUISE

Ce n'est pas la peine, monsieur Philippe.

PHILIPPE

Pardon. Procédons régulièrement. (*Il compte.*) Je vous prie de signer. (*Louise signe. Philippe reprend le livre. Louise et Langouët vont pour sortir.*) Non, non, restez une minute encore. Vous, au moins, monsieur Langouët. J'ai une communication à vous faire.

LANGOUËT

Reste, ma femme. Je tiens à ce que tu ne me quittes pas dans cette maison.

PHILIPPE

Mademoiselle peut rester. Je suis chargé de vous prévenir que nous avons, nous, les patrons ébénistes de Paris, constitué une ligue.

LANGOUËT

Encore une !

PHILIPPE

Celle-là durera. Vous nous en avez trop fait. Nous avons décidé à l'unanimité de dresser une liste...

LANGOUET

Connu. La liste noire.

LOUISE

Mon ami, n'interromps pas M. Philippe.

PHILIPPE

La preuve qu'il ne s'agit pas d'une liste noire, c'est que je vous avertis officiellement. Cette liste, c'est celle des ouvriers qui se sont conduits dans la dernière grève de telle manière que leur présence dans un atelier est un danger pour le travail. Nous nous sommes engagés, les uns vis-à-vis des autres, à ne pas les employer. La maison Breschard a donné votre nom, monsieur.

LOUISE

Voilà pourquoi tu n'as été pris ni chez Duval, ni chez Forestier. Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ?...

LANGOUET, *durement.*

Tais-toi. (*A Philippe.*) Vous voyez une différence, vous, monsieur, entre les deux procédés ?

PHILIPPE

Oui. La loyauté. Vous êtes prévenus. C'est le pendant de votre mise à l'index. Si vous estimez que nous outrepassons notre droit, les tribunaux sont là.

LANGOUET

Vos tribunaux? Ah! oui! des bourgeois qui jugent des ouvriers. Merci. C'est bien joué. En ce moment nous sommes par terre. Vous vous vengez. Dites-le donc franchement, au moins.

PHILIPPE

Nous ne nous vengeons pas. Nous faisons justice.

LANGOUET

Justice? En empêchant de pauvres bougres de gagner leur vie.

PHILIPPE

En les empêchant d'empêcher les autres de gagner la leur.

LANGOUET

Mes compliments. Vous avez vite appris la langue capitaliste.

PHILIPPE

J'ai surtout appris à vous connaître.

LANGOUET

Et à connaître vos intérêts.

PHILIPPE

Ce ne sont pas mes intérêts que je défends

LANGOUET

Et lesquels donc?

PHILIPPE

Ceux de la civilisation tout simplement, contre la barbarie. Car vous êtes la barbarie. Je l'ai vu... Mes intérêts? Mais je donnerais toute ma fortune, toute, pour que vous soyez vraiment, vous et les vôtres, ce que j'ai cru que vous étiez, et non pas ce que je sais que vous êtes.

LANGOUET

Ce que je suis, moi? Un homme fidèle à ses idées et qui reste du même côté de la barri-

cade. Vous ne pouvez pas en dire autant. Vous vous démasquez. J'aime mieux ça. Le bourgeois socialiste, c'est le pire des bourgeois, c'est l'ennemi dans la place, la force ouvrière énervée, émasculée. Oui, j'aime mieux ça. C'est la bataille. Coup pour coup. Nous verrons qui aura le dernier. (*A Louise.*) Viens, Louise.

LOUISE, *se jetant entre eux.*

Non. Vous ne vous direz pas adieu comme ça... C'est trop dur... Rappelle-toi, Langouët, tout à l'heure, en entrant, tu me parlais encore de lui? Tu me disais combien tu l'as aimé?

LANGOUËT

Tu ne l'as donc pas écouté?

LOUISE

Si. Je l'ai écouté. Je ne vous demande pas de redevenir ce que vous étiez, mais, tout de même, cette amitié avec lui, Langouët, a été le meilleur de ta jeunesse, et vous, monsieur Philippe, vous aussi, vous l'avez aimé. Vous ne vous reverrez peut-être plus de votre vie.



Il y a l'abîme entre vous. Il y a vos idées. Mais les idées, ce n'est pas tout... Il y a autre chose... Il y a ce qui bat là, (*Elle se frappe le cœur.*) ce qu'il faut un peu écouter, parce que, sans ça, où irait-on? Ah! où irait-on?... Voyons, Langouët, un bon mouvement. Tends la main à M. Philippe, pour lui dire adieu. (*Elle lui prend la main. Langouët résiste, puis se laisse faire.*) Et vous, monsieur Philippe, prenez-la, sa main.

PHILIPPE, *après une minute de lutte intérieure*

Il l'a levée sur mon père. Jamais!

LANGOUËT

C'est lui qui a raison, Louise. Je ne l'estimerais pas s'il faisait autrement.

*Langouët et Louise sortent. Philippe, resté seul, se met à pleurer.*

## SCÈNE VIII

PHILIPPE, BRESCHARD

BRESCHARD

Eh bien, mon ami, comment ça s'est-il passé? Il a été insolent?

PHILIPPE

Non. Très digne. Je m'y attendais. Je ne m'attendais pas que sa présence me remuerait à cette profondeur. C'est une impression tragique de retrouver tout d'un coup devant soi, la haine au cœur, la menace à la bouche, quelqu'un qui vous représente dix années de commune jeunesse et d'enthousiasme partagé.

BRESCHARD

Il te faut réagir, et bien vite. Va rejoindre là-haut ta fiancée, mon grand, et te nettoyer

près d'elle de ces amertumes. J'ai besoin, Philippe, que tu sois heureux. Je n'ai plus que ça au monde : ton bonheur. Garde-le-moi bien. Allons, va. Je me charge de répondre à cette lettre de Londres et aux autres.

## SCÈNE IX

BRESCHARD seul, puis FRANÇOIS et LOUISE

*Breschard reste seul se met à écrire. Entre François.*

FRANÇOIS

Mlle Mairet revient, et elle demande à parler à monsieur.

BRESCHARD, *continuant d'écrire.*

M. Philippe est sorti. Dites que je regrette...

FRANÇOIS

Elle a bien précisé qu'elle veut parler à monsieur lui-même.

BRESCHARD, *après un silence.*

Faites entrer... (*Louise entre. François sort.*)

Vous avez insisté pour que je vous reçoive, mademoiselle. Vous avez donc une réclamation à soumettre au chef de la maison? Une erreur dans votre compte, sans doute?...

LOUISE, *presque défaillante.*

Non... Non... il n'y a pas d'erreur dans mon compte, et je n'ai rien à réclamer.

BRESCHARD, *lui montrant la porte.*

Alors...

LOUISE

Monsieur Breschard, je sais que je ne devrais pas être ici... Mais...

BRESCHARD

Il n'y a pas de « mais ». Je vous ai reçue parce que je croyais que vous veniez au titre de mon ancienne employée. Du moment où vous ne vous adressez pas à moi, comme patron, vous n'avez, vous, rien à me dire, et je n'ai, moi, rien à écouter. Je vous prie de

vous retirer. (*Louise reste immobile et muette.*)  
Je viens de vous faire une prière. Puisque vous m'obligez à vous donner un ordre, allez-vous-en.

LOUISE, *se laissant tomber à genoux.*

Faites-moi jeter à la porte, alors. Je ne m'en irai pas. Il faut que vous m'écoutez, monsieur Breschard. Il le faut. Il y va pour moi de trop de choses. C'est trop pénible, trop affreux. Vous ne me chasserez pas ainsi, vous que j'ai toujours connu si bon, si humain !

BRESCHARD

Relevez-vous. (*Il se lève lui-même.*) Non. Je ne vous ferai pas jeter à la porte. C'est moi qui vais sortir. Vous vous en irez quand vous voudrez. Il est inutile que mes domestiques soient initiés à tout ceci. Votre seule présence chez moi constitue un assez grand scandale. Je ne l'augmenterai pas. Vous avez compté là-dessus, sans doute, dans un but que je ne démêle pas. Quel qu'il soit, vous employez un procédé qui est un chantage.

LOUISE

Un chantage? Moi? Ah! Ah! monsieur Breschard! Ah! vous me prêtez des sentiments pareils? (*Elle se relève et va pour s'en aller.*)

BRESCHARD, *se rasseyant.*

Mais enfin qu'avez-vous donc à me dire? Vous devez pourtant comprendre que l'empire d'un homme sur lui-même a des limites? Ne les dépassez pas.

LOUISE, *joignant les mains.*

Vous voulez bien m'écouter, monsieur Breschard! Merci!... C'est bien au patron que je viens m'adresser, mais aussi un peu à l'homme. Il s'agit de cette décision que vous avez prise dans votre ligue et que M. Philippe nous a communiquée tout à l'heure, ... sur les ouvriers signalés, ... ceux qu'on exclut de tous les ateliers...

BRESCHARD

Cette décision a été prise à l'unanimité.

Après les abominations de la dernière grève, elle est juste et irrévocable.

LOUISE

Je ne viens pas vous demander de la faire modifier. Je viens vous demander, à vous personnellement, monsieur Breschard, d'effacer un certain nom que vous avez vous-même inscrit sur cette liste.

BRESCHARD

Celui de Langouët?

LOUISE

Oui, parce que cela, vous le pouvez, vous, sans que votre ligue revienne sur sa décision. Cette décision peut être juste, pour d'autres, je ne sais pas, moi...

BRESCHARD, *sarcastique*.

Et pour lui, elle ne l'est pas?

LOUISE

Dans le passé, je ne dis pas. Dans l'avenir, non. Qu'est-ce que vous voulez par cette mesure? Qu'il n'y ait plus de meneurs dans les

ateliers? Mais, si je m'engage, moi, à tout faire pour que Langouët ne recommence plus nulle part ce qu'il a fait ici?... Vous savez bien à cause de quoi!... Si je vous jure qu'il ne s'occupera plus que de son travail? J'y arriverai. Il n'y a pas besoin qu'il change ses convictions pour cela. Ce n'est pas pour ses idées que vous le frappez, c'est pour ses actes. Mais s'il ne les commet plus, s'il n'organise plus jamais de grève, plus de sabotage? J'obtiendrai cela de lui.

BRESCHARD

Vous? Vous n'avez pas seulement osé lui dire que vous veniez chez moi. Vous vous êtes sauvée, pendant qu'il est au café, à régler ses camarades. Est-ce vrai, oui ou non?

LOUISE

Qu'est-ce que ça prouve? Qu'il a sa fierté, cet homme, et que je la ménage. Mais je saurai le persuader!... Pensez donc : si les



ateliers lui sont fermés, monsieur Breschard, il ne pourra plus travailler de son métier. Il faudra bien qu'il gagne sa vie. Il cédera à la tentation. Il acceptera d'être un des délégués du syndicat. Ils le lui ont déjà offert. Ils lui feront des rentes pour qu'il aille parler dans les réunions, comme Thubeuf. Et lui, ça ne lui suffira pas de parler. Il agira. Un jour, il sera pris dans une affaire comme celle de la rue du Cherche-Midi. Si je n'étais pas arrivée à temps, il serait en prison, maintenant, condamné comme incendiaire. Il m'en a voulu de l'avoir empêché. Je l'ai empêché tout de même. Je l'empêcherai toujours, pourvu qu'il puisse travailler. Vous vous êtes battus l'un contre l'autre, c'est vous qui êtes le vainqueur, soyez généreux. L'atelier ouvert pour lui, c'est le salut. L'atelier fermé, c'est la perte. Vous ne voulez pourtant pas sa perte ?

BRESCHARD

Il voulait bien la mienne, lui, ma maison

ruinée, il me l'a dit en face, mon fils avec. Après ce que cet enfant a été pour lui!... Oui, je suis vainqueur et je ne suis pas généreux. Et d'abord, je n'ai pas le droit de l'être. C'est une question d'honneur professionnel, et j'ajoute de salubrité publique. C'est comme s'il y avait une peste en ce moment dans le monde ouvrier. Nous nous sommes engagés, nous, les patrons, à désinfecter les ateliers, une fois pour toutes. Et vous voulez que j'aille leur dire qu'un Langouët n'est pas un foyer vivant de révolte et d'anarchie?

LOUISE

Mais puisque je vous jure...

BRESCHARD

Que vous me répondez de lui?... Allons donc!... De vous deux, celui qui mène l'autre, c'est lui. Le maître, c'est lui. Vous parlez de la rue du Cherche-Midi?... Je la revois cette scène hideuse, ces meubles saccagés, ce tas de bois prêt à flamber, cet homme... Et c'est le

moment que vous avez choisi pour suivre ce criminel! Car c'en est un. Ce n'est pas vous, c'est le hasard qui l'a empêché de commettre son forfait. Vous avez peur qu'il n'en commette d'autres? Ils sont en lui. Qu'ils sortent. Je le verrai aux assises, au bagne, et ce jour-là je serai vengé.

LOUISE

Oh! comme vous le haïssez!

BRESCHARD

Autant que je vous ai aimée.

LOUISE

Mais puisque vous m'avez aimée, et vous m'avez aimée, je le crois, je le sais, ayez pitié de moi, si vous n'avez pas pitié de lui. Par pitié pour moi, ne le jetez pas à cette vie, ni à une autre!... Vous le savez, ce que fait un ouvrier qui ne travaille pas... Il boit... Et alors, quand il rentre... Vous me forcez à vous dire des choses... Mais comprenez-les sans que je vous les dise! Ah! monsieur Breschard! Pitié! Pitié!

BRESCHARD

Et vous? Avez-vous eu pitié de moi?

LOUISE

Je ne sais pas de quel nom appeler le sentiment que j'ai eu pour vous, chaque fois que je vous ai vu souffrir. Mais vous n'avez jamais eu une peine, devant moi, quand nous nous aimions, sans qu'une place ait saigné pour vous dans mon cœur. Je vous assure que j'ai mérité que vous ayez pitié de moi. J'ai tant lutté, et si longtemps, et de si bonne foi, à cause de vous, contre la passion que j'avais pour lui! Vous devriez vous rappeler, pourtant, le jour où l'on a déclaré cette grève, et ce que j'ai fait pour vous, parce que je vous ai senti malheureux?

BRESCHARD, *se levant.*

Oui, je me rappelle, et c'est le pire de tout!... (*Il marche sur elle qui recule de terreur.*) Mais quelle perversion te pousse à me dire des mots dont chacun me force à revivre

mes heures d'agonie?... C'est comme si, avec tes doigts, tu rouvrais toute la plaie!... Oui, dans ce temps-là, je ne peux pas en douter, tu me le dis toi-même, tu en aimais un autre. Et tu te donnais à moi, sans m'aimer!... Sans m'aimer!... Quand ça a-t-il commencé, cette horrible chose? J'en suis à me demander : Y a-t-il eu un jour, une heure où elle ait été à moi, pour elle, parce qu'elle m'aimait?... Et tu veux que j'aie pitié de toi? Mais je te hais, toi aussi, je te hais!... Tout à l'heure, à ce bureau, j'avais retrouvé le sens de mes responsabilités, celui de mon âge, de ma situation. Tu es entrée. Je t'ai vue. Je t'ai sentie vivre. Et voilà ce que tu as fait de moi, ce que je m'étais promis de ne plus être jamais, un maniaque, un fou, un jaloux, et de qui? Grand Dieu! De qui?... Ah! il y a pire que la douleur, il y a le dégoût dans la douleur... *(Il se prend la tête dans les mains, et pousse un*

*rugissement de souffrance.*) Ah! (*Puis, redevenu maître de lui.*) J'en suis là. Je me croyais plus fort. (*A Louise, sans la regarder.*) Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire de vous en aller tout à l'heure. Allez-vous-en!

*Tous deux relèvent la tête. Un bruit arrive de l'antichambre. On entend des meubles bousculés et la voix de Langouët qui se dispute avec François.*

## SCÈNE X

BRESCHARD, LANGOUET, FRANÇOIS, LOUISE

LANGOUET, *dans l'antichambre*

Je vous dis que j'entrerai. Ma femme est ici. J'entrerai.

FRANÇOIS

Et moi je vous dis que vous n'entrerez pas.

LANGOUET

Sale larbin! C'est ce que nous allons voir.

LOUISE, *à part.*

Mon Dieu! il a bu!

BRESCHARD, *allant à la porte et l'ouvrant.*

François, laissez entrer... Vous avez à me parler, monsieur Langouët?

LANGOUËT, *paraissant; il est à demi ivre.*

Pas tant de chichi! Je viens chercher ma femme. (*A Louise.*) Qu'est-ce que tu fais ici, toi?

BRESCHARD

Est-ce que vous êtes ivre, monsieur, pour garder votre chapeau sur la tête, chez moi, qui suis parfaitement poli avec vous, et pour parler sur ce ton à une femme?

*Langouët regarde Breschard. Il hésite un moment. Puis, dégrisé par la honte, il ôte son chapeau.*

LOUISE

C'est lui qui a raison. Je n'aurais pas dû venir ici sans sa permission. (*A Langouët.*) Va, je te suis, mon ami.

*Ils sortent. Breschard marche jusqu'à la fenêtre, il les regarde s'en aller dans la rue, et se tait longtemps, puis douloureusement.*

BRESCHARD

Pauvre Louise !

## SCÈNE XI

BRESCHARD, GAUCHEROND

*Gaucherond est entré sans que Breschard le voie. Il respecte le silence de son patron. Puis, avec une gaieté jouée.*

GAUCHEROND

C'est moi, patron. J'apporte le dessin de ce « bonheur-du-jour » pour Madame Philippe. C'est pas mal, hein ?

BRESCHARD, *sans presque regarder le dessin.*

Charmant. Montez donc là-haut, Gaucherond. Vous vous rendrez mieux compte des dimensions.



GAUCHEROND

Je voudrais vous dire encore quelque chose, patron. — Tant pis, ça me pèse. Voilà : il ne faut pas en vouloir à la petite Mairet si elle est venue ici tout à l'heure. C'est moi qui vous l'ai envoyée, elle ne voulait pas. Ça ne va pas déjà si bien avec Langouët.

BRESCHARD

Vous le connaissez mieux que moi ! Vous l'avez vu rue du Cherche-Midi.

GAUCHEROND

Je l'ai vu aussi autrefois, quand il travaillait chez moi comme mon apprenti, presque un gosse. Il y a deux hommes, patron, dans ce corps-là. Il y a le bon, c'est l'ouvrier. Il y a le mauvais, le très mauvais, c'est l'anarchiste. Ils se bûchent en lui, à c't' heure, ces deux hommes. La Louise m'a dit que vous lui bouclez tous les ateliers. Ah ! c'est bien votre droit, patron, c'est bien votre droit... Tout de même, vous vous rappelez ce que vous m'avez

dit là-bas, le jour du grand chambard, que je vous demande tout ce que je voudrais?... Eh bien, voilà. Si je vous demandais de passer au bleu tout ça?... Hein? La grève, la chasse aux renards et le reste?... Et puis, pensez un peu à cette petite. C'est la fille d'une payse à moi. Je ne vous l'ai jamais dit, patron. Il y a des fois où j'aurais mieux aimé vous avoir pas amené chez elle... Savez-vous ce qui serait chic, là, ce qui serait bien de vous, patron? Ce serait de la plaindre, de l'épauler un peu. Qu'est-ce qu'elle deviendra, si l'autre boit? Et pour lui, pas de milieu : si c'est pas le bouleau, c'est le bistro. Jugez, s'il se met à taper sur la verte!... Enfin, s'il reste ouvrier, monsieur Breschard, il peut encore marcher droit. Avec cette petite, si brave, si comme il faut, ça peut encore faire un bon petit ménage, se marier, être propre. Patron, croyez-moi, n'empêchez pas cet homme de travailler.

BRESCHARD

Mon pauvre Gaucherond, c'est trop tard.

GAUCHEROND

Parce que vous avez mis son nom sur la fameuse liste? Je viens pas vous demander de l'effacer.

BRESCHARD

Alors, quoi?

GAUCHEROND, *changeant de ton.*

Voilà, patron. J'aime bien à sortir une idée à moi, quand il y a du gauche. Elles ne sont pas toujours mauvaises, mes idées!... Ce matin, j'ai rapporté le secrétaire de Saunier au comte de Bonneville.

BRESCHARD

Il a été content?

GAUCHEROND

Si content qu'il m'a envoyé un boniment pas ordinaire. « M. Breschard n'a pas le temps de travailler pour moi, » qu'il m'a dit... « Vous n'avez pas envie, vous, de vous établir? » —

« Mais je suis très bien chez nous, que je lui ai répondu. » Chez nous, c'est chez vous, monsieur Breschard... J'ai vu alors un homme très embêté, qui a insisté : « Alors, vous ne connaissiez pas un camarade qui travaillerait pour moi à l'année?... »

BRESCHARD

Et vous lui avez indiqué Langouët?

GAUCHEROND

Oui, patron. Mais c'est pas un seul homme qu'il lui faut, c'est une équipe. Il a beau être de la haute, il brocante, monsieur Breschard, et ce qu'il voudrait, c'est faire le commerce du meuble, dans les grandes largeurs, sans en avoir l'air. Alors, je lui ai dit : « Monsieur le comte, il n'y a pas que Langouët. Après cette grève, il y a bien une dizaine de bonnes lames sans travail, parce que c'est aussi des fortes têtes. Avancez-leur donc de la braise pour une coopérative. Ils seront chez eux, sans patron. Oh! alors, il n'y aura plus de grévistes, ni de

saboteurs. Ce sera un rêve!... Avec une vingtaine de mille balles, vous en verrez la fin... »

BRESCHARD

Vingt mille francs?... Il ne les a jamais vus.

GAUCHEROND

C'est bien ce que j'ai deviné, patron, et il ne me l'a pas trop caché, lui non plus, le comte. Il m'a dit : « Vous devez avoir pas mal de clients comme moi, Gaucherond. Vous n'en connaissiez pas un qui marcherait dans la combinaison? Moi, je ne voudrais pas y mettre plus de cinq à six mille francs... » Là, par exemple, patron, vous allez dire que je me mêle de ce qui me regarde pas... Monsieur Breschard, si vous y entriez, vous, dans la combinaison, hein?... Rapport à la petite?

BRESCHARD, *le regardant longuement.*

J'ai compris, Gaucherond, et merci! C'est en moi, cette fois, qu'il y avait du gauche, comme vous dites. Vous m'avez remis d'équerre.

GAUCHEROND

Alors?...

BRESCHARD

J'accepte...

GAUCHEROND, *ému.*

Ah! Monsieur Breschard! Monsieur Breschard!... J'étais bien sûr... Si sûr que j'ai dit au comte de venir vous trouver à trois heures... (*Regardant la pendule.*) Il les est. Et tenez. (*On ouvre la porte.*) Quand je vous dis que la langue lui en pèle!

## SCÈNE XII

LES MÊMES, BONNEVILLE

BRESCHARD, *allant au-devant de Bonneville.*

Bonjour, monsieur le comte. Gaucherond vient de me dire cette idée qu'il vous a suggérée, celle d'une coopérative avec Langouët à la tête. Mais c'est excellent, excellent! Il faut faire cette affaire aujourd'hui même, mon-

sieur le comte, et tout de suite. (*S'asseyant à son bureau.*) Voici l'adresse de Langouët : 3, rue Beautreillis. C'est à côté, allez-y de ce pas. Ce soir, il serait trop tard. Je sais de bonne source qu'on lui fait des propositions pour être un des délégués de son syndicat. Il hésite encore. Je crois savoir aussi qu'il est chez lui en ce moment... Par conséquent...

BONNEVILLE

Laissez-moi souffler, Breschard. Vous allez... Vous allez... Moi, j'étais venu vous consulter, étudier l'affaire...

GAUCHEROND

Il n'y a pas d'affaire à étudier, monsieur le comte. Il y a un capital à trouver. N'est-ce pas, monsieur Breschard?

BRESCHARD

Évidemment. Gaucherond vous a donné des chiffres exacts. C'est vingt mille francs à leur avancer. Ce sera du bon cinq pour cent. Je connais le marché du meuble. Je connais

leur travail. C'est un placement sûr, tellement sûr que si vous me promettez le secret tous deux, mais absolu (*Il insiste*), et à l'égard de tout le monde...

BONNEVILLE

Vous avez ma parole.

GAUCHEROND

C'est juré, patron.

BRESCHARD

J'entre dans l'affaire. Et la preuve que c'est très sérieux... (*Il a pris dans un tiroir un carnet de chèques.*) Gaucherond m'a dit que vous mettriez cinq mille francs? (*Geste d'assentiment de Bonneville.*)... Je fais les quinze mille autres, et voici le chèque... Mais courez rue Beaureillis, monsieur le comte, (*Il s'est levé pour forcer Bonneville à partir*) et revenez me dire ce que vous aurez conclu.

BONNEVILLE, *s'en allant, et mettant le chèque dans son portefeuille.*

C'est égal, mon cher Breschard, vous ne



m'empêchez pas de vous dire que vous êtes un fier original.

BRESCHARD, *le reconduisant.*

Moi, ce que je suis simple! N'est-ce pas, Gaucherond? (*Geste de celui-ci.*) Surtout, (*Il s'adresse de nouveau à Bonneville*) que Langouët croie qu'il est très désagréable à tous les patrons, et à moi en particulier, en acceptant votre offre... Et quand la coopérative sera fondée, si vous entrez par hasard dans l'atelier et si vous l'entendez qui dit : « Cette canaille de Breschard!... » laissez-le dire. Ça me fera plaisir.

*Rideau.*

---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

8, RUE GARANCIÈRE

---











PQ  
2199  
B3  
1910

Bourget, Paul Charles Joseph  
La barricade

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



